

Mortel sacrilège

Richard Sapir
Warren Murphy

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

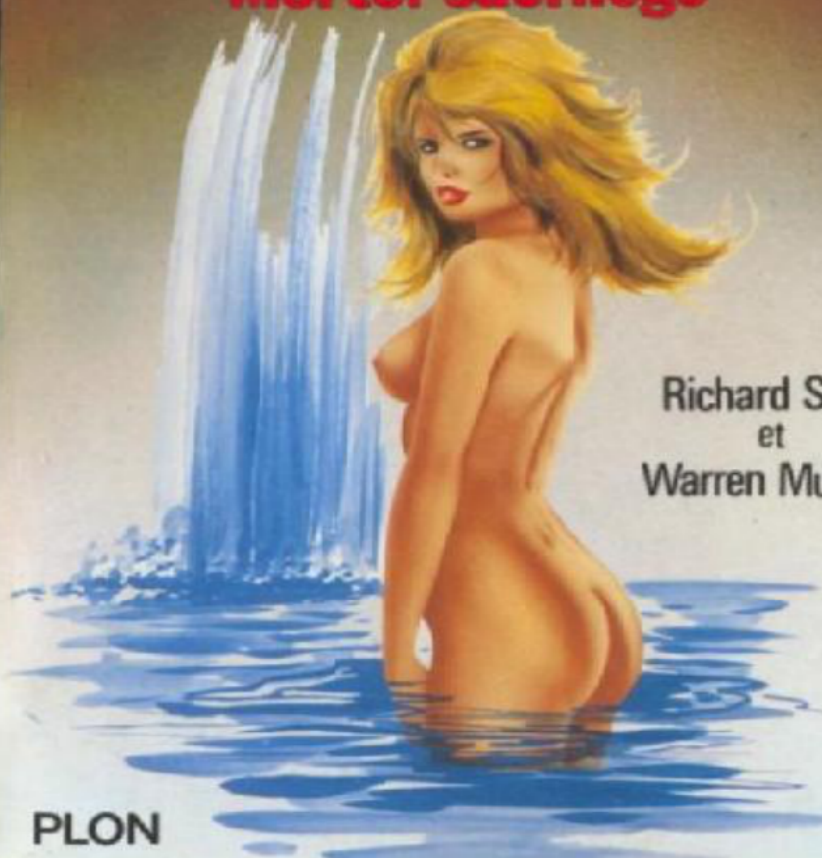
53

GÉRARD DE VILLIERS
PRÉSENTE

L'IMPLACABLE

Mortel sacrilège

Richard Sapir
et
Warren Murphy



PLON

PLON

Mortel sacrilège

L'IMPLACABLE

MORTEL SACRILÈGE

SÉRIE L'IMPLACABLE

- 1 IMPLACABLEMENT VÔTRE
- 2 SAVOIR C'EST MOURIR
- 3 PUZZLE CHINOIS
- 4 L'HÉROÏNE DE LA MAFIA
- 5 DOCTEUR SÉISME
- 6 CONDITIONNÉ À MORT
- 7 RUMBA CHEZ LES ROUTIERS
- 8 CONFÉRENCE DE LA MORT
- 9 LES FOUS DE LA JUSTICE
- 10 LE TYPHON DU TIERS MONDE
- 11 MARCHÉ OU CRÈVE
- 12 SAFARI HUMAIN
- 13 ROCK' N'DROGUE
- 14 JEUNE CADRE DYNAMIQUE
- 15 CRIMES CLINIQUES
- 16 POUR QUELQUES BARILS DE PLUS
- 17 TOTEM ATOMIQUE
- 18 BIFTONS BIDONS
- 19 DIVINE BÉATITUDE
- 20 FATALE FINALE
- 21 MAUVAISES GRAINES
- 22 CERVEILLE TRAFIC
- 23 COMPTINE CRUELLE
- 24 CŒURS DE PIERRE
- 25 RÊVE MÉCANIQUE
- 26 BLOODY BORTSCH
- 27 DERNIER HOLOCAUSTE
- 28 CROISIÈRE DE LA MORT
- 29 CULTE SANGlant
- 30 COLÈRE NOIRE
- 31 SECOURS MORTEL
- 32 CHROMOSOMES CANNIBALES
- 33 VAUDOU MACHINE
- 34 RAGE BLANCHE
- 35 TOVARITCH COW-BOY
- 36 PORNO-DOLLARS
- 37 PEUR JAUNE
- 38 MAFIA-CITY
- 39 KIDNAPPING À LA MAISON-BLANCHE
- 40 JEUX DANGEREUX
- 41 TORCHES VIVANTES
- 42 DOUCE ÉNERGIE
- 43 NOIR LINCEUL
- 44 BYE BYE L'ESPION
- 45 SAINTE APOCALYPSE
- 46 BAIN DE SANG
- 47 MENACE COSMIQUE
- 48 PÉTRO-MASSACRE
- 49 PLUS JAMAIS
- 50 TOXICO-JOUVENCE
- 51 FUREUR AVEUGLE
- 52 L'OR DES MAUDITS

RICHARD SAPIR
WARREN MURPHY

L'IMPLACABLE

MORTEL SACRILÈGE

TRADUIT DE L'AMÉRICAIN
PAR FRANCE-MARIE WATKINS

PLON

Titre original :
TIME TRIAL

Illustration de la couverture : Loris

© by Richard Sapir and Warren Murphy, 1983.

© Librairie PLON/GECEP 1986
pour la traduction française

ISBN 2-259-01511-5

Édition originale :
ISBN 0-523-41563-x
PINNACLE BOOKS INC. NEW YORK
New York N.Y. 10016

CHAPITRE PREMIER

Le prêtre conduisait la procession le long de la caverne de Puch, le dieu des Souterrains Séjours. Les saints hommes psalmodiaient un cantique en passant entre les têtes grimaçantes des jaguars abattus, ornant la Salle de Balam, et brandissaient au-dessus des têtes les cadavres des oiseaux sacrifiés. Des guerriers les suivaient, des chefs de lointaines tribus de la jungle.

C'était des Olmèques, tous marqués par une sombre tache de cendre au front. Ils avançaient lentement, secrètement, parce que telle était la manière des Olmèques. Le secret donnait le pouvoir et ils avançaient donc sur la pointe des pieds dans les Salles Inférieures où se déroulerait la magie.

Devant la sentinelle en pierre d'un homme à tête de singe ils passèrent, ils franchirent le Mur des Jours orné de fresques aux couleurs vives représentant leurs ennemis dans des postures répugnantes, et puis enfin devant la statue démoniaque de Puch lui-même, le Maître des Morts, avec des yeux de jade étincelants et des serpents emmêlés sortant de ses oreilles.

En tête de la procession marchait le grand-prêtre, le *h'men* ou visionnaire, celui de la Vue. Drapé dans des peaux de léopard, les cheveux poisseux et nauséabonds du sang des oiseaux sacrifiés selon la coutume du peuple, il se préparait à la cérémonie, en attirant toute sa force vers l'intérieur, en bloquant tous ses sens jusqu'à ce qu'il n'entende plus que le lourd martèlement de son cœur, accentué à chaque pas par le mouvement de l'amulette ambrée qu'il portait au cou.

L'amulette était un talisman qui, selon les croyances des Olmèques, permettait des visions de l'avenir que seuls les grands-prêtres ordonnés de chaque tribu pouvaient voir. Mais ce prêtre-là savait que la pierre était sans valeur.

Il possédait la Vue depuis son enfance. Les prêtres qui portaient alors l'amulette ne savaient rien de ce qui allait arriver à leur peuple, mais tout enfant, grâce à ses visions, il avait su que les futurs événements ne seraient ni plus ni moins que la malédiction de Puch.

La mort. La mort pour eux tous. La mort pour des siècles, pour toujours. Il l'avait su, enfant, mais personne ne l'avait écouté. À présent, les vieux prêtres étaient morts, tués par leur propre peuple, et le jeune *h'men* portait l'amulette des chefs. S'il avait échoué, lui aussi serait mort.

Mais il n'avait pas échoué et ce qu'il y avait dans la plus profonde des salles de la caverne prouvait sa victoire. Sa vision avait prévu que les dieux régneraient parmi les ennemis des Olmèques, de l'autre côté de Bocatan, la montagne de feu, et que ces ennemis seraient vainqueurs. Les visions disaient vrai ; toujours. Les dieux inconnus dans leur chariot volant étaient venus aider les ennemis des Olmèques, grâce à des armes forgées avec la foudre, qu'ils tenaient dans leurs mains nues. Les Olmèques avaient été repoussés et bannis de la surface du sol.

Mais les dieux mêmes peuvent être défiés. Et s'ils sont conquis, l'avenir peut être changé. Les Olmèques avaient défié et conquis les dieux ennemis, qui gisaient à présent, captifs, vaincus, dans la plus profonde salle, pieds et poings liés comme de simples mortels, la gorge aride, le goût de la peur aux lèvres. Les dieux attendaient de mourir.

Le cortège s'arrêta à l'entrée de la salle quand cinq guerriers firent rouler l'énorme pierre servant de porte. À l'intérieur, les saints hommes déposèrent les oiseaux morts au pied de la statue de Puch qui dominait la salle glaciale. Des serpents d'obsidienne démoniaques protégeaient les lieux de la malédiction de la lumière. Le grand prêtre s'avança.

— Entends-moi, ô Mort Suprême, entonna-t-il en levant les bras. Pour toi nous avons défié les prophéties. Pour toi, nous nous sommes emparés des dieux ennemis. Pour toi, nous les sacrifions.

Il abaissa les bras et se tourna face à l'autel. Six dalles de pierre s'alignaient en travers de la salle. Les divinités déchues y étaient allongées, ligotées et impuissantes. Elles se tordaient le cou pour regarder le prêtre s'apprêter à venir vers elles.

Chacun des saints hommes prit dans ses vêtements les dards blancs d'une pastenague et les plaça aux pieds du prêtre. À genoux, le grand-prêtre les ramassa et se perça la peau avec elles, les bras, la poitrine, le ventre, les cuisses, les mains. Les dards étaient douloureux ; ils déchirèrent les chairs et firent couler le sang à grosses gouttes lourdes, mais le prêtre resta impassible. Devant lui s'étendait une couche de charbons ardents, pour sa purification finale. De la fumée s'en élevait comme de la vapeur.

Il écouta son cœur battre de plus en plus lentement, tandis que le sang ruisselait autour de ses pieds et devenait une mare rouge. Maintenant, il ne sentirait plus la douleur. Le moment était venu. Il s'avança.

Les charbons ardents brûlèrent ses pieds nus en s'écrasant sous son poids. Le sang coulant de ses bras se mêla à la sueur et tomba de ses doigts en grésillant sur les charbons fumants. Il était le *h'men*, celui de la Vue ; il tenait entre ses mains l'avenir de son peuple. En silence, posément, il marcha, laissant derrière lui une tramée de sang.

Les dieux ennemis observaient. Ils étaient stupéfaits, leurs traits étrangers se convulsaient. Tous sauf leur chef. Il observait aussi, mais son expression était différente, sereinement détachée, presque intéressée. Ce dieu, peut-être parce qu'il était un dieu, n'avait pas peur de mourir. Quand le grand prêtre quitta le lit de charbons ardents pour s'arrêter devant eux, les dieux se mirent à trembler de terreur. L'un d'eux cria. Un autre pleura quand le prêtre tira de sa ceinture le couteau d'obsidienne à lame courbe et passa derrière eux, en position. Seule, la figure du chef demeura impassible. Il dit quelque chose dans sa langue inconnue et le dieu sanglotant se tut. Alors que le prêtre levait son couteau très haut au-dessus de la tête du chef des dieux, ses compagnons entonnèrent une prière. Le chef garda le silence.

Il observait le prêtre. Pendant un moment, le prêtre fut décontenancé par les yeux bizarres du dieu. Ils étaient voilés, comme s'il y avait derrière eux un brouillard épais, mais sans crainte. Le prêtre respectait ce dieu, même s'il n'était pas un des Olmèques. Il se promit, la cérémonie terminée, d'ordonner que les corps des autres soient confiés en offrande au feu du mont Bocatan. Mais le chef resterait là, où son esprit servirait Puch. Celui-là était digne de Puch.

— O Redoutable, je te les offre, dit-il.

Sur ce, d'un geste décisif, il plongea le couteau dans le front du dieu-chef. Le sang jaillit, coula sur son vêtement d'argent, une étoffe qui paraissait mouillée au toucher, même quand elle était sèche. Le sang ruisselait maintenant sur ces habits singuliers comme s'il coulait sur de l'argile. Le monde des dieux, pensa le prêtre, devait être un lieu vraiment peu ordinaire.

Les autres hurlaient comme des pleutres. C'était de moindres dieux, indignes. Le prêtre les acheva rapidement, en plongeant sa dague où il pouvait. Quand il eut fini, ses bras étaient couverts de sang et de débris d'os.

— Débarrassons-nous de ceux-là, ordonna-t-il avec mépris. Mais le dieu roi reste ici. Apportez du pain et du vin pour le soutenir dans le Pays des Morts.

Lorsque tout fut terminé et que le prêtre, les bras éclaboussés de sang, contempla les dieux morts, il s'écouta. Il avait la respiration oppressée et son cœur battait encore après le massacre. Des muscles palpaient dans ses bras. Ses doigts lui semblaient faibles. Les dieux lui avaient donné la Vue, mais il n'était pas un visionnaire pacifique. L'excitation du meurtre provoquait en lui une sensation proche de la luxure. Il savait qu'il n'y aurait jamais de femme pour lui, parce qu'aucune femme ne serait capable de le satisfaire autant que la mort au moment où il l'infligeait. Le premier coup violent porté dans un corps vivant, le réduisant à jamais au silence, lui procurait plus de plaisir que mille courtisanes.

Faisant appel à toute la force de sa volonté, il plaça avec soin le couteau de pierre dans son fourreau, sur la colonne à côté des dalles où gisaient les cadavres.

Il avait mal à la tête. Un refrain, se glissant comme un fil noir dans son cerveau, se faisait entendre, un refrain intrus et importun.

Les armes. Les traits de feu.

Les dieux avaient été capturés sans les armes magiques qui avaient repoussé les Olmèques en déroute. Sans elles, la victoire appartiendrait toujours aux favoris des dieux étrangers, à ceux qui vivaient dans le royaume au-delà de la montagne de feu, Bocatan.

La tâche du prêtre n'était pas encore finie. Pour que son peuple reprenne le pouvoir, il lui faudrait voler les armes des dieux.

Énervé par son épreuve, contrôlant chaque petit pas, le prêtre gravit les trente-trois marches pour sortir de la caverne. Au-dehors, au-dessus de l'ouverture, grondait la cataracte cachant le sanctuaire à la vue des ennemis des Olmèques. Le prêtre se dévêtit à côté des eaux tonnantes et grimaça quand il arracha de son corps les épines blanches de la raie. Puis, ses blessures saignant abondamment, il entra dans l'eau froide pour se laver.

Il regarda le sang couler de ses cheveux et de ses mains, le sien, celui des oiseaux sacrifiés, celui des dieux étrangers d'un monde lointain. Ils se mêlaient tous dans l'eau, ils ne faisaient qu'un, comme les Olmèques croyaient que le passé et l'avenir ne faisaient qu'un.

Le passé et l'avenir. Le prêtre comptait changer l'avenir et, ainsi, modifier le passé pour tous les âges futurs de l'homme. Il avait fait taire la voix des dieux. La prophétie se réaliserait. Et maintenant il allait trouver les armes des dieux et, avec elles, conduire les Olmèques vers le triomphe éternel.

Il sortit de l'eau et se tourna vers Bocatan. La montagne de feu dormait à présent, comme elle dormait depuis cent ans, ses torrents orangés brûlants enfermés en elle. Au-delà s'étendait Yaxbenhaltun, le vaste royaume de l'ennemi, le royaume qui d'après la prophétie régnerait sur le monde entier, en faisant périr tous les autres.

Le prêtre se retourna un instant sur les champs empoisonnés entourant le camp des Olmèques. Leur héritage de mort. Enfin, nu, il marcha vers le royaume ennemi au-delà de la montagne.

CHAPITRE II

Il s'appelait Remo et il pressait des pierres pour en faire sortir de l'eau... ou du moins il essayait. Un monticule de sable fin haut de plus d'un mètre, à côté de lui, témoignait silencieusement de son échec. Depuis bien avant minuit, il collectionnait les pierres, sur le sol rocailleux du désert Mojave, les soupesait pour se faire une idée de la force et du poids, pressait, concentrait également la pression dans toute sa main de manière que la pierre implose et livre l'humidité qu'elle contenait.

Mais les pierres de ce désert ne contenaient aucune humidité. On était en août et même les premiers rayons de soleil dans le ciel rougeoyant de l'aube étaient assez chauds pour rougir la peau d'un homme blanc normal.

Non que Remo fût normal. Toute une organisation du gouvernement avait été créée pour rendre Remo aussi anormal que possible. L'organisation, CURE, avait pris un jeune policier, l'avait inculqué d'un crime qu'il n'avait pas commis, l'avait condamné à mourir sur une chaise électrique qui ne fonctionnait pas, l'avait déclaré mort au monde et avait ensuite entrepris d'entraîner ses muscles, ses nerfs et son cerveau au point que Remo était, dans son propre corps, la machine de guerre la plus efficace à la solde du gouvernement des États-Unis.

Le directeur de CURE, Harold W. Smith, avait fondé l'organisation il y avait longtemps pour combattre le crime, sous les ordres d'un homme qui était alors le Président des États-Unis. Mais contrairement à d'autres services de maintien de l'ordre, CURE fonctionnait. Cela marchait parce que cela opérait contre la loi. En dehors de la constitution. CURE n'avait rien de légal. La base d'opérations de Smith, un puissant complexe d'ordinateurs dans les bureaux de la direction du sanatorium de Folcroft à Rye, dans l'État du New York, leurs informations reproduites dans un autre complexe de l'île de Saint-Martin, puisait régulièrement à d'autres centres d'information, payait des indicateurs, faisait chanter des politiciens, forgeait des documents, faisait circuler des rumeurs et, dans l'ensemble, faisait tout ce que Smith jugeait nécessaire pour mettre fin aux activités des criminels normalement protégés par les lois. Et puis il y avait Remo, l'arme de CURE. Remo était probablement l'unique individu le plus illégal du monde.

Remo était un assassin à gages. Son métier était de tuer des gens,

avec ses mains, ses pieds, ses poignets, ses épaules, même son cou. Il tuait efficacement, à la perfection et, la plupart du temps, sans se plaindre. Aucun gouvernement ne pouvait souhaiter mieux.

Le Président des États-Unis, la seule personne à part Smith et Remo à connaître l'existence de CURE appelait simplement Remo « cette personne spéciale ». Mais dans l'esprit du Président actuel et de tous ceux qui l'avaient précédé, qui connaissaient CURE, Remo n'était pas une personne. C'était un instrument, une machine à tuer, la principale raison pour laquelle CURE devait être le secret le mieux gardé du pays.

Smith avait choisi Remo pour CURE, mais ne l'avait pas entraîné. Aucun Américain dans l'histoire n'avait jamais appris à tuer comme le faisait Remo. Pour son extraordinaire instruction, Smith s'était tourné vers l'Extrême-Orient, vers un petit village de Corée du Nord qui produisait des assassins à gages depuis bien avant les temps historiques. Dans le village de Sinanju, un homme existait qui connaissait les secrets de la source solaire des arts martiaux, un homme de quatre-vingts ans capable de créer avec un mort une machine à tuer. Il s'appelait Chiun, Maître de Sinanju, et sa mission était de veiller à ce que Remo ne soit plus jamais normal.

Au fil des années, le corps de Remo avait changé, son système digestif s'était simplifié, son système nerveux avait été rendu plus sensible et plus complexe que celui des autres êtres humains. Mais son esprit avait changé aussi, s'était adapté aux manières de son vieux maître, si bien qu'à présent Remo était moins un outil du gouvernement que l'héritier de l'antique Maison de Sinanju.

Donc, au lieu de tuer des gens pour le gouvernement des États-Unis, Remo se trouvait au milieu d'un désert et pressait des pierres pour Chiun.

— Encore, dit le vieillard avec une patience exagérée tandis que les légères mèches blanches de sa tête et de son menton étincelaient au soleil éclatant.

— Il n'y a pas d'eau dans ces cailloux, petit père, grommela Remo. À voir ce coin, il y a pas eu d'eau ici depuis les dinosaures. Où sommes-nous, d'abord ?

Ils étaient arrivés là par la route du nord, ce qui signifiait par le pôle Nord. Tous les six mois, Chiun emmenait Remo en expédition d'entraînement dans des climats extrêmes, où il observait son protégé en lui confiant des tâches si difficiles qu'elles avaient peu de chance de devenir nécessaires dans l'exercice du devoir. Il entraînait Remo à courir en montagne, à fendre des arbres, à nager sous des banquises arctiques de sept mètres d'épaisseur et maintenant, pour des raisons que Remo trouvait obscures, il jugeait bon de regarder son élève extraire de l'eau d'une pierre.

— Peu importe où nous sommes. Le terrain est acceptable. C'est tout ce qui compte. Encore une fois, Remo.

Et Chiun lui jeta une autre pierre.

— Ce qui veut dire que nous sommes perdus, ronchonna Remo en écrasant la pierre en poussière.

Chiun haussa les épaules.

— Qu'est-ce que ça peut faire ? Si l'on n'est pas à Sinanju, peu importe où l'on est.

— Ça fait quelque chose si on est au milieu du désert de Gobi.

Chiun rit tout bas.

— Le Gobi. Seul un homme blanc prendrait ceci pour le désert de Gobi. Tu n'as donc pas remarqué la flore ? demanda-t-il en indiquant une tache à l'horizon.

— Ce n'est pas de la flore. C'est les ossements d'un pauvre bougre surpris ici après sept heures du matin. C'est de la faune. De la faune morte.

— Des plaintes, des plaintes.

Le vieil Oriental rajusta les plis de son kimono de satin cramoisi et lança une nouvelle pierre à Remo.

— Pendant combien de temps est-ce que je dois continuer de faire ça ?

— Tu ne dois rien continuer. Fais-le juste une fois. Ensuite nous progresserons peut-être.

— Progresser ! Pour aller où ?

— Dans la jungle, je crois. Tu as besoin d'une expérience plus approfondie de la jungle.

— Ah, parfait ! Admirable ! Je suppose que vous voudrez que je presse des pierres dans la jungle aussi ?

— Ne sois pas stupide. N'importe qui peut extraire de l'eau d'une pierre, dans la jungle.

— Ouais, je sais. Il faut de l'imagination pour tirer de l'eau d'une pierre dans le désert.

— Ce n'est pas une question d'imagination, déclara sèchement Chiun. C'est une affaire d'habileté. Tiens la pierre vers le bas, pour que l'humidité ne puisse pas s'évaporer avant que tu la voies.

Il fit une démonstration. Remo tendit la main, en imitant le vieux Coréen, et soupesa la pierre entre ses doigts.

— Comme ça ?

— Oui. Naturellement, ça ne vaut plus rien maintenant que j'ai dû te le dire.

— Ah dites donc ! Ça marche !

Remo sentit sur sa peau une faible accumulation d'humidité. Il ouvrit la main et la poussière sèche s'envola au vent. Il se frotta les doigts.

— Ce n'est pas de l'eau ! protesta-t-il.

— Ah ? Et qu'est-ce que c'est, ô grand savant ? De la bouse de chameau ?

Remo renifla ses doigts.

— C'est de l'essence.

— De l'essence ? Du pétrole du désert ? s'exclama Chiun, les yeux brillants. Qui vaut des millions et des millions en or ?

— De l'essence de voiture.

— Ah, fit Chiun en se désintéressant de l'affaire.

— Ça y est ! Je sais où nous sommes ! C'est la Californie, hein ?

— Toutes les régions barbares se valent pour moi.

— Ça ne peut être que la Californie. Nous avons marché vers l'ouest, nous n'avons traversé aucun océan et il y a deux jours j'ai vu un panneau indiquant le Nevada.

— Nous pourrions être en Ul-Tra, dit Chiun avec morgue.

— C'est l'Utah et nous n'y sommes pas.

— Comment le sais-tu ?

Au même instant un bruit rappelant une explosion atomique retentit au-dessus d'eux et se répandit pour faire crépiter l'air à des kilomètres à la ronde.

— Grâce à ça, répliqua Remo.

Il fouilla le ciel des yeux. Au bout d'un moment, il montra du doigt, verticalement :

— Regardez, là !

Très haut au-dessus d'eux, un petit objet noir ressortait dans le bleu du ciel. La chose s'éleva devant un sillage de bruit assourdissant et finit par disparaître.

— Nous sommes près de la base aérienne d'Edwards, annonça Remo. On y essaie des prototypes d'engins aériens. Voyez ? Ça doit en être un.

— Une de leurs nombreuses expériences loupées, j'imagine.

Chiun renifla. Il avait voyagé une fois dans un avion expérimental. Pour lui, tout moyen de transport n'offrant par de films de long métrage ne valait pas un pet de pot d'échappement.

— Vous ne voulez pas dire loupées, petit père. Vous voulez dire désagréables.

— Je ne veux pas dire loupées ?

— Non.

— Alors pourquoi est-ce que cette machine tombe ?

Le point noir semblait grossir. Il n'y avait plus de bruit.

— Ils ont peut-être coupé les moteurs, hasarda Remo.

Alors que l'objet dégringolait, il commençait à prendre forme, une forme anguleuse, avec des saillies et deux ailes triangulaires plates qui tournoyaient en tire-bouchon alors que l'engin fonçait vers la terre.

Un autre objet, beaucoup plus petit, jaillit de l'appareil en chute libre et entama sa propre descente parallèlement à l'avion.

— Le pilote, dit Remo. Il s'est éjecté.

Un mince filet qui paraissait liquide émana du dos de l'homme et s'allongea un instant derrière lui alors qu'il tombait.

— Ouvre-le ! hurla Remo. Ouvre le parachute !

— Il y a peut-être pensé tout seul, ironisa Chiun.

— Ça s'est mis en torche, murmura Remo.

Soudain, dans un éclair et un grondement de tonnerre l'avion explosa dans les airs et les ondes de choc projetèrent le pilote à travers le ciel, sa combinaison en flammes.

Remo courut instinctivement avec l'homme, en suivant sa trajectoire démente. Le pilote était assez près pour être à portée de voix, maintenant. Il avait ôté son casque et il hurlait. Il tombait en culbutant, des flammes léchant ses jambes, les mains plaquées sur sa figure pour la protéger du feu qu'il était incapable de maîtriser.

— Trouve ton centre, dit paisiblement Chiun en faisant un pas de côté.

Sa critique de Remo était pour l'entraînement, pour les exercices sans fin que Remo devait exécuter. S'il les réussissait à la perfection, Chiun trouvait quand même quelque chose à critiquer parce que la perfection ne naît pas de la louange. Et la perfection une fois ne suffit pas.

Depuis les longues années d'entraînement ardu de Remo, le vieux Coréen lui faisait inlassablement recommencer les exercices, jusqu'à ce qu'ils fussent parfaits, et une fois qu'ils étaient parfaits, et après qu'ils furent parfaits à chaque fois, parce qu'il savait lorsque Remo aurait besoin d'utiliser son adresse, la perfection serait indispensable. Dès la première fois.

Remo, en équilibre sur la pointe des pieds, déplaçait son poids alors que ses yeux suivaient la chute du corps. Enfin, alors que le pilote en flammes se trouvait à environ trente-cinq mètres du sol, Remo ferma les yeux.

Chiun lui avait appris que le secret de Sinanju était de mettre son corps à l'unisson de son environnement, de sentir l'espace autour des objets au lieu de voir ces objets. C'était ainsi que les Maîtres de Sinanju avaient pu se déplacer, en silence, au cours des âges de la civilisation de l'homme, sans déranger même les feuilles mortes sous leurs pieds, ainsi qu'ils contrôlaient leurs sens et leurs fonctions involontaires. Ils *étaient* l'environnement.

Et maintenant Remo, derrière ses paupières, devenait l'air se séparant pour laisser passer l'homme affolé qui y tombait ; il devint le feu sur la combinaison de l'homme, il devint l'homme lui-même, avec ses muscles tressautants et la terreur qui le déchirait, qui détruisait

son équilibre. Remo était toutes ces choses, alors quand il entama sa lente poussée vers le haut, partant d'une position à demi accroupie en se préparant pour le bond qui l'arracherait au sol et le ramènerait, il garda les yeux fermés, les muscles détendus, l'esprit vide, en pleine concentration. Il émergea de son tournoiement en parfait équilibre, parut se soulever du sol et, juste avant que le pilote s'écrasât, il l'enlaça des deux bras et l'emporta dans un autre tourbillon descendant, en brisant l'élan de la chute. Il se déposa avec précaution sur le terrain sablonneux, en ne laissant que deux petits cercles où ses pieds avaient atterri.

Chiun fut à côté de lui en un instant, quand il posa le pilote par terre. D'une rapide incision de l'ongle long de son index, Chiun déchira la combinaison en feu. En moins d'une seconde, les flammes furent éteintes. L'homme était couché sur le sol, sans aucune fracture, la peau rougie, mais pas brûlée.

— Je... je ne peux pas le croire, bredouilla-t-il.

— Ne le croyez pas. Vous ne nous avez jamais vus, d'accord ? Tirons-nous d'ici, dit Remo à Chiun.

— Mais vous m'avez sauvé la vie !

— D'accord. Alors maintenant vous pouvez sauver la mienne. En ne disant pas un mot de tout ça.

Le pilote examina ces deux hommes bizarres. L'un d'eux était un Oriental en grande tenue. Il mesurait moins d'un mètre soixante et avait l'air d'avoir cent ans. L'autre était un jeune blanc sympathique, en tee-shirt. Rien d'exceptionnel à part ses poignets anormalement épais.

— Vous êtes en cavale de la police ou quelque chose ? demanda-t-il.

Remo lui cligna de l'œil et se cura ostensiblement les dents. Le pilote sourit.

— Ma foi, je ne sais pas quel est votre secret, mais il ne risque rien avec moi. Merci un million de fois. Ma femme est à l'hôpital et elle accouche aujourd'hui. Je ne sais pas ce qu'elle deviendrait si j'avalais mon extrait de naissance maintenant. Elle m'a promis un garçon.

On entendait au loin les sirènes des secours.

— Bravo, champion, dit Remo en tapant affectueusement sur l'épaule du pilote. Passez une bonne vie.

— Hé dites, attendez...

Le pilote se souleva sur les coudes et regarda derrière lui. Le vieux monsieur et le type aux poignets épais étaient déjà presque hors de vue.

— Je suppose que tu sais où tu vas ? demanda Chiun et Remo hocha la tête.

— Je suis mon nez.

— Mon nez ne sent rien que la répugnante odeur de poulets bouillis dans de l'huile, dit Chiun avec dégoût.

— Pan dans le mille. Une boîte à poulet frit. Ça veut dire une agglomération. Dans les agglomérations, il y a des motels. C'est là que nous allons.

— Nous progressions vers la jungle !

— J'ai déjà été dans une jungle. Vous savez ce qu'on dit des jungles, il suffit d'en voir une pour les avoir toutes vues. Et d'abord, je dois appeler Smitty. Ça fait quatre jours que je ne lui ai pas parlé.

— L'empereur Smith comprend sûrement que ses assassins doivent s'exercer à leur art.

— L'empereur Smith comprend que je travaille pour lui. Allez, Chiun ! Une nuit dans un motel ne nous ferait pas de mal. Ces trucs de boy-scouts, ça commence à bien faire. On vieillit vite à ce train-là.

— C'est toi qui vieillis. De la vieille chair blanche, aussi molle que le ventre d'une pieuvre. C'est l'héritage de ta race.

— Vous pourrez avoir le lit vibrant.

Les yeux en amande du vieillard devinrent de minces fentes.

— Et la télévision par câble.

— Vous l'avez.

— Et aussi la baignoire. J'aurai la baignoire le premier.

Remo soupira.

— D'accord.

— Et le service dans les chambres. Ce serait trop demander à une personne de mon âge de marcher pour se nourrir.

— Je croyais que vous aviez l'intention de nous faire marcher tous les deux vers la jungle ?

— C'est différent. La puanteur d'animaux frits me prive de mes forces.

— Je ne crois pas qu'il y ait le service dans les chambres, dans les motels.

Chiun s'arrêta net.

— Je n'irai pas s'il n'y a pas de service dans les chambres.

— Bon, bon, ça va, d'accord. Nous aurons le service dans les chambres.

Vingt minutes plus tard, Chiun était allongé sur le lit vibrant, riait et fredonnait des chansons coréennes sans mélodie tandis que la télévision marchait à plein volume du son et que l'employé de la réception apportait de mauvaise grâce deux barquettes contenant du riz au naturel et deux verres d'eau, pour lesquels Remo dut lui remettre cinquante dollars.

— Ça ira comme ça, monsieur ? demanda l'employé.

Remo hocha la tête et enfonça un doigt dans son oreille pour

étouffer le bruit. Il avait formé directement le numéro de Smith à Folcroft, sans passer par toutes les obscures complications des retransmissions téléphoniques dont il ne se souvenait jamais, et par conséquent il lui faudrait parler à Smith en code. Un code qu'il ne se rappelait jamais non plus. Des histoires de la tante Mildred. Il y avait toujours la tante Mildred dans les communications de Smith. Tante Mildred faisant quelque chose, qui voudrait dire que Smith devait rappeler dans trois minutes, en Californie. Ça, ce serait le bon code, mais l'important c'était ce qu'elle faisait. Quoi ? « La lessive » voulait dire que Remo avait besoin d'argent, pas le jour pour celui-là. « Tante Mildred est partie » signifiait « mission accomplie ». Mais la Californie...

— Oui ? nasilla à l'autre bout du fil la voix citronnée de Smith.

— Euh...

— Plaît-il ?

— Tante Mildred se met les doigts dans le nez, hasarda tristement Remo. En Californie.

Smith soupira.

— Je vous attendais. Gardez cette ligne ouverte trois minutes, que je puisse retracer cet appel, et puis attendez. Je vais aller vous voir.

Il arriva au bout de vingt minutes.

— Ça, c'est rapide, observa Remo.

— Je n'étais pas à Folcroft...

Smith posa son chapeau de paille sur un meuble. Il portait un costume trois pièces, malgré les 33° à l'ombre, dehors.

— Je suivais une enquête que vous auriez dû effectuer, expliqua-t-il à Remo avec une certaine irritation. Comme je ne pouvais pas vous joindre, j'ai dû faire les recherches préliminaires moi-même.

— Je suis sûr que vous feriez un remarquable assassin, empereur, susurra ce fayot de Chiun.

Smith renifla d'un air exaspéré.

— Je ne suis pas un empereur, Chiun, répéta-t-il pour la centième fois. Nous sommes un pays libre. Une démocratie. Dans une démocratie...

Chiun hochait la tête en souriant largement.

— Enfin, passons, marmonna Smith et il se tourna de nouveau vers Remo. À vrai dire, j'étais tout près, au centre médical de l'UCLA. Votre appel a été automatiquement retransmis au téléphone dans mon attaché-case. Pendant que vous étiez en vacances, l'université et le gouvernement fédéral ont été aux cent coups.

— Vous parlez de vacances, marmonna Remo. À peloter des pierres.

— Oui, enfin quoi que vous ayez fait, je crains qu'il faille l'interrompre. Il y a quelque chose dont vous devez vous occuper.

Smith fouilla dans sa valise et Remo sourit.

— Quel dommage ! Juste au moment où je me faisais une joie de voir la jungle !

Chiun lui jeta un regard noir.

— Vraiment ? dit Smith en relevant la tête, une feuille de papier à la main.

— Oui. J'adore la jungle. Tous ces serpents venimeux et ces belles mouches. Rien ne vaut la jungle. Mais le devoir, c'est le devoir, pas vrai, Smitty ?

— Euh... oui.

Il tendit la feuille à Remo. Une vague carte y était dessinée à la main. Remo l'examina dans tous les sens.

— Où c'est, ça ?

Smith sourit très légèrement ; l'expression parut singulière et anormale, sur sa figure.

— La jungle de Peten, au Guatemala. Voyez quelle coïncidence. Vous ne serez donc pas déçu.

— Je suis ravi, gronda Remo en se détournant du petit air satisfait de Chiun. Ravi à en mourir.

— C'est l'emplacement de fouilles archéologiques, commencées il y a plusieurs mois, financées par l'université de Californie. Là, voyez, dit Smith en posant un doigt sur la carte. À environ quatre-vingts kilomètres à l'ouest de Progreso, au sud du fleuve Usumacinta. Les archéologues pensent avoir trouvé les vestiges d'un ancien temple maya, que les habitants de l'endroit appellent le Temple de la Magie. Cependant, un peu après le début des fouilles, de petits tremblements de terre ont commencé à secouer la région. Il paraît que ça fait partie du cycle normal de vingt ans. Les séismes n'étaient pas violents, mais les archéologues ont craint que certaines des choses découvertes dans le temps soient endommagées, avant qu'ils les classent et les expédient. Et puis, naturellement, la perspective de séismes plus graves les inquiétait aussi. Ils ont écrit à l'université pour demander une seconde équipe, pour les aider, et ont envoyé quelques échantillons de ce qu'ils ont trouvé.

— Qu'est-ce que c'est ?

— Les objets habituels. De la poterie, des choses comme ça. Mais très anciennes. L'université a examiné les échantillons au carbone -14. Et on me dit qu'ils ont plus de cinq mille ans.

— Un temple parvenu, dit Chiun en bâillant. Probablement une secte hippo.

— Hippo ? répéta Smith.

— Il veut dire hippie, expliqua Remo.

— Ah bon... Écoutez ça. C'est la copie d'une lettre que les archéologues ont envoyée à l'université, dit Smith en tirant de son

attaché-case un autre feuillet qu'il lut en le tenant à bout de bras. « Il y a quelque chose d'autre, ici, quelque chose qui est sans aucun doute la plus grande découverte de ce siècle et de tous les autres. Je n'ose en révéler davantage avant que nos pièces puissent être documentées. Mais la possibilité que cette découverte risque d'être détruite par un tremblement de terre ou toute autre cause naturelle est absolument inacceptable. Nous vous demandons instamment de transmettre notre demande d'aide aux professeurs Diehl et Drake. »

— Et qui sont Diehl et Drake ?

— Richard Diehl et Elizabeth Drake, les deux plus éminents archéologues de l'université. Tous deux ont écrit des ouvrages qui font autorité, sur la civilisation maya. Quand ils ont vu les échantillons envoyés par l'équipe de l'expédition, ils sont immédiatement partis pour le site.

— Dites, demanda Remo d'une voix lasse, vous ne pourriez pas en venir au fait ?

— Le fait, c'est que lorsque Diehl et Drake sont arrivés, toute la première équipe archéologique avait été assassinée.

— Par des archéologues rivaux ?

— C'est ce que Diehl a d'abord pensé. D'après la mystérieuse lettre de la première équipe, il a déduit qu'ils avaient découvert quelque chose de vraiment rare, assez rare pour que des gens soient prêts à tuer pour l'avoir. Mais ensuite, peu après leur arrivée, Diehl et Drake tombèrent eux-mêmes dans une embuscade.

Smith s'interrompt, l'air embarrassé.

— Et alors ?

— Je devrais d'abord expliquer que je viens de voir Diehl. Il est à l'hôpital, soigné pour un état de choc et d'épuisement, et il n'est pas très cohérent. Il est le seul survivant de l'expédition.

— Qu'est-ce qu'il dit ? Qu'il a été attaqué par des petits hommes verts de mars ?

— Eh bien, ça n'en est pas loin, à vrai dire. Il prétend que les hommes qui ont attaqué la seconde expédition étaient indiscutablement des Indiens du type trouvé en Amérique centrale. Là où son histoire devient difficile à avaler, c'est quand il est question des armes.

— Certaines armes d'indiens sont très insolites, intervint secourablement Chiun. Des lances imprégnées de curare, des cordes lestées de pierres...

— Il prétend qu'ils avaient des armes au laser, dit Smith en rougissant légèrement.

Remo, amusé, haussa les sourcils.

— Des lasers ? Qu'est-ce qu'ils avaient dans leurs bidons, vos archéologues ?

— Si le professeur Diehl n'était pas un savant respecté, personne n'écouterait ses élucubrations. Mais il paraît être lucide sur tout le reste. Il dit qu'au cours de l'embuscade un tremblement de terre assez important s'est produit, prenant au piège sa collègue, le professeur Drake, et certains des assaillants. Il en a profité pour s'échapper. Il prétend être le seul de l'équipe à ne pas avoir été tué. À Progresso, la ville la plus voisine du site, il a averti la Croix Rouge. Ils ont envoyé un hélicoptère de sauvetage. L'hélicoptère a fait une seule transmission radio, annonçant que l'équipe de sauvetage avait repéré le site et puis la transmission a été brouillée. Le radio de service croit avoir compris l'expression « armes exotiques ». Quoi qu'il en soit, Diehl jure que les Indiens se servaient de lasers. Sa description du bruit et de l'aspect des armes en action ressemble vaguement à des rapports d'expériences rassemblés par l'armée sur les armements au laser, bien que nous ne possédions pas la technologie pour la création de pistolets individuels au laser. De plus, la description qu'il fait du genre de blessures infligées correspond aussi à des informations ultrasecrètes.

— Vous voulez dire qu'il est possible qu'il ne raconte pas d'histoires ?

— La CIA a passé deux jours avec lui à l'hôpital et moi je l'ai vu pendant plusieurs heures. Il ne change pas un mot à ce qu'il dit.

— Ma foi, si ce qu'il raconte est vrai...

— Alors il parle d'une accumulation d'armement extrêmement avancé dans une région isolée dangereusement voisine des États-Unis, déclara sombrement Smith.

— Une armée secrète ? supposa Remo.

Smith écarta les mains.

— Une armée, une base militaire, un poste d'espionnage... Ça pourrait être n'importe quoi.

— Que dit le gouvernement guatémaltèque ?

— Il nie catégoriquement la présence d'une puissance militaire étrangère sur son territoire. Dans ces conditions, le Président des États-Unis ne peut courir le risque d'envoyer enquêter un corps expéditionnaire. C'est là où vous entrez en scène.

— Pour voir ce qui se passe ?

— Pour confirmer ou réfuter les allégations de Diehl. S'il existe des armes au laser opérationnelles, nous en voulons une. Et, naturellement, vous ferez ce que vous pourrez pour arrêter tout déplacement possible de troupes ennemies vers les États-Unis.

— Est-ce qu'il faut que ça soit une jungle ? demanda Remo.

— Il y a quelques minutes, vous vous faisiez une joie d'y aller, dit Smith en se levant. Vous partirez demain matin pour Guatemala City à bord d'un vol commercial. Ensuite, vous devrez trouver votre chemin

seuls. Une grande partie de votre route se fera à pied, je le crains.

— Excellent, déclara Chiun. Il a besoin d'exercice.

CHAPITRE III

Ce jacaranda avait quelque chose de curieusement familier. Peut-être parce que la jungle de Peten était pleine de jacarandas. Peut-être parce que la végétation de cette région du Guatemala où marchaient Remo et Chiun poussait régulièrement et sans interventions depuis 20 bons millions d'années et proposait à quatre heures de l'après-midi tout juste assez de lumière pour voir à cinquante centimètres devant soi. Peut-être parce que Remo et Chiun marchaient sans laisser de traces.

S'ils avaient été des hommes ordinaires, la terre humide, couverte d'humus, sous leurs pieds aurait été écrasée, creusée et chacun de leurs pas aurait laissé sa marque. Mais la science de Sinanju avait inculqué au vieil Oriental et au jeune Américain un instinct de l'équilibre qui leur permettait de se déplacer sans la moindre trace.

Il fallut donc à Remo plusieurs heures pour comprendre qu'ils tournaient continuellement autour du jacaranda à l'aspect familier.

— Merde, dit-il, car il était peu porté sur la pensée philosophique.

— Enfin, répliqua Chiun, qui l'était.

Remo, la figure fermée, se tourna vers le vieux Coréen.

— Vous saviez que nous tournions en rond ?

— S'il te plaît, dit Chiun d'une voix lasse. Combien de fois faut-il tomber de la bosse d'un cheval pour comprendre qu'on est à dos de chameau ?

— Hein ?

— L'odeur de la rivière. Elle faiblit et devient plus forte à mesure que l'on s'en approche ou que l'on s'en éloigne. Les ombres sur les feuilles changent de direction. Il y avait une centaine de signes indiquant le chemin de notre destination, mille indices...

— Et une carte, grogna Remo. Que vous avez donnée à l'hôtesse dans l'avion.

— Ce n'est pas la carte que j'ai donnée à la ravissante personne qui a reconnu le Maître de Sinanju et qui s'est souciée de son bien-être.

Le souci de l'hôtesse de la Pan Am pour le bien-être de Chiun concernait le film de Barbara Streisand qui était projeté dans la cabine, pour lequel plusieurs autres passagers refusaient d'observer un silence respectueux. Un de ces passagers choisit d'adopter une attitude appropriée après avoir découvert que sa tête avait été enfoncée dans la cuvette d'une des toilettes de l'appareil. Un autre apprit les bienfaits du silence lorsqu'il fut proprement empaqueté dans le siège du

passager assis devant lui.

Le commandant de bord, qui n'avait pas tout de suite compris le désir de Chiun de regarder le film en paix reconnut finalement que le vieux monsieur n'avait pas tort. Il parvint à cette révélation alors qu'il était accroché par le bout des doigts à l'extérieur d'un hublot du L-1011, flottant comme un drapeau contre le fuselage de l'avion en vol. Oui, indiscutablement, ce monsieur avait raison, affirma l'hôtesse bien volontiers, tout en évacuant les autres passagers vers des sièges en classe touristique. Après quoi elle apporta à Chiun des couvertures, des coussins et une boîte de chocolats offerte par les passagers de première classe, qui comprenaient aussi que le Maître de Sinanju souhaitait entendre la voix d'or de Barbara Streisand sans le brouhaha de grossiers personnages incapables de l'apprécier.

— Si, c'était la carte. Vous avez écrit quelque chose au dos et vous la lui avez donnée. Je vous ai vu.

— C'était du papier. Dessus, j'ai écrit les plus beaux vers de Wang, le poète et le plus grand Maître de Sinanju. C'est quelque chose qu'elle va garder comme un trésor dans la monotonie de sa vie.

— La carte, de l'autre côté, était quelque chose qui m'aurait été précieux aussi.

— Tu es impossible, déclara Chiun. Je t'ai élevé à partir de rien, moins que rien, un homme blanc, mais est-ce que mes efforts me valent le moindre respect ? Est-ce que j'ai eu droit au plus petit merci quand tu as exigé que moi, un vieillard au crépuscule de ma vie, je saute d'un appareil en vol ?

— Nous avons dû sauter de l'avion parce que tous les fonctionnaires du Guatemala étaient à l'aéroport dans l'espoir de nous déporter. Smitty aurait adoré ça. Et il n'était pas en vol. Il roulait par terre.

Chiun renifla.

— Même pas un merci.

— Merci, Chiun, dit solennellement Remo. Merci d'avoir arraché la carte de ma poche alors que j'avais déjà sauté de l'avion et qu'il était trop tard pour la reprendre.

— Ce n'était rien, murmura Chiun avec un doux sourire.

Remo poussa un soupir exaspéré.

— Oui, enfin, pas la peine de se chamailler pour la carte. Elle a disparu.

— Une carte n'est pas nécessaire.

— Mais nous ne savons pas où nous allons ! protesta Remo. Je me souviens simplement que c'était à l'ouest de Progresso, dans la jungle. Et nous y sommes. Information terminée.

— Nous pourrions demander.

— Ben tiens ! Ça fait toute la journée que nous tournons en rond

dans cette serre géante et nous n'avons pas même vu un écureuil.

— Toi, non. Mais il fallait s'y attendre. Tu n'as pas vu non plus l'arbre devant lequel nous sommes passés trois fois.

Remo jeta par terre le sac de toile vide qu'il portait.

— C'est bon, je renonce ! Montrez-moi ce merveilleux agent de la circulation de la jungle. Je lui demanderai notre chemin.

Chiun fit un signe de tête. À travers un fourré dense, Remo distingua une silhouette se déplaçant avec le bruit subtil d'une respiration humaine. C'était un homme, vieux à l'entendre. Il portait une espèce de vêtement marron lâche et il était courbé à la taille, comme s'il examinait quelque chose sur le sol. Il avait des bouquets de fleurs blanches dans les mains.

— Vous aviez raison, dit Remo avec stupéfaction.

— Comme toujours, répondit modestement Chiun.

— Hep, là-bas, excusez-moi ! cria Remo.

Il avait l'habitude de s'annoncer, chaque fois qu'il voulait être vu. Autrement, avait-il découvert, il semblait se matérialiser par magie, ce qui flanquait une trouille du diable à ceux à qui il voulait parler. Comme première impression, ce n'était pas bon.

— Merde alors, dit le vieux, une main sur son cœur. Vous m'avez flanqué une trouille du diable. Vous êtes Américains ?

— Oui, répondit Remo. Et vous ?

Le vieux leva deux doigts, en faisant le signe de paix.

— Sébastien Birdsong, Première Église de Krishna l'Irrecrutable, Los Angeles, Californie. Paix, ami.

Birdsong paraissait quarante ans frisant les soixante-dix. Ses longs cheveux gris pendaient sur ses épaules en petites tresses rasta, le résultat d'années sans peigne et sans shampooing. Un anneau d'or brillait à son oreille droite. Il était vêtu d'un caftan de coton qui avait dû être orangé, avec une impression cachemire, mais qui avait dégénéré au cours de siècles sans lavage en une couleur uniformément gris-brun, aux manches effrangées aux coudes. Il était chaussé de restes de courroies de cuir qui avaient jadis été des sandales.

— Birdsong ? répéta Remo.

L'homme sourit, exposant deux rangées de dents cariées ressemblant à du maïs desséché.

— C'était Humblebee, mais je l'ai changé, dit-il. Dans la Première Église de Krishna l'Irrecrutable, on vous permet de choisir votre nom. C'est la liberté, mec. Super. Vraiment, chef.

— Super ?

Il y avait des années que Remo n'avait entendu quelque chose qualifié de super.

— Ouais. Super en plein. Comme qui dirait salingue, mec. Sensass. Dans la congrégation, nous avons des Jonquilles, des Papillons, des

Mouettes, un tas de Mouettes. La dernière fois que j'ai regardé, on avait quarante-deux filles, je veux dire des femmes, appelées Mouette. L'Église ne permet pas qu'on dise « filles ». C'est un mot sexiste des machos élitistes avides de pouvoir. La dernière fois que j'étais à l'église, on a baptisé douze bonnes femmes. Toutes appelées Mouette. Colombe marche bien aussi. Comme qui dirait la Colombe de la Paix, pigez ? Comme une déclaration antiguerre, quoi.

— Anti quelle guerre ?

Birdsong regarda Remo d'un air ahuri.

— *La guerre*, pauvre suppôt apolitique de la bourgeoisie militariste industrielle. La guerre du *Vietnam* ! Le jouet des capitalistes impérialistes. Le génocide...

— Cette guerre est finie, déclara Remo.

Birdsong ouvrit de grands yeux.

— Elle est finie ? Finie ? s'écria-t-il en saisissant la main de Remo pour la poisser du jus gluant des fleurs blanches qu'il avait cueillies. Alors, restez pas planté là comme ça, mec ! Comme qui dirait, réjouissez-vous. C'est fini !

— Elle est finie depuis plus de dix ans.

Birdsong parut ne pas entendre.

— Finie ! C'est fini ! Je peux rentrer à la maison, maintenant. Hors de vue !

L'homme se mit à danser avec frénésie, en ondulant des hanches et en faisant semblant de jouer d'une guitare électrique.

— Cela fait combien de temps que vous êtes ici, au fait ? demanda Remo.

Birdsong compta sur ses doigts.

— Voyons voir. On est en août, alors juillet, juin... quinze ans.

— Quinze ans ? Vous voulez dire que vous êtes ici depuis les années soixante ?

— Dans le mille, mec ? Un bail que je suis là. Sain et sauf. Pas satané ni frit à point, pigé ? Pas abattu, baïonnetté, grenadé, miné, gazé, poignardé ni mort de la foutue dysenterie. Je suis libre.

Remo, qui était un ancien combattant, réprima une forte envie d'écraser le crâne de cet individu en bouillie.

— L'Église vous a envoyé ici ? demanda-t-il.

— Comme missionnaire, répondit joyeusement Birdsong. C'était un coup fumant. On paie son fric au patron et la Première Église de Krishna l'Irrecrutable vous flanque une carte de missionnaire. On visite le monde et on sauve sa peau en même temps. Faut dire, bien sûr, que je n'ai pas eu de nouvelles de l'église depuis 1969. On ne m'a jamais dit comment j'allais me tirer d'ici. Probable qu'ils n'ont pas pensé jusque-là.

Remo remarqua le subtil assombrissement des arbres. La nuit

tombait et il perdait son temps à discuter avec ce vieux hippie attardé, insoumis.

— Écoutez, vous connaissez le coin, par ici ? Mon ami et moi sommes perdus.

— Ami ? Quel ami ?

Birdsong poussa un petit cri effarouché quand Chiun apparut brusquement.

— Ah mince, vous surgissez vachement vite, dit-il. Et d'où c'est que vous venez comme ça ?

Chiun pointa un doigt derrière lui. Birdsong montra son petit bouquet de fleurs blanches.

— Vous en avez vu des comme ça, avant de vous tirer ?

— Quelques-unes, répondit Chiun. Pas beaucoup.

— Je ne le pensais pas, dit tristement l'homme. Elles sont rares, de nos jours. On se casse le cul à les cueillir. Je m'occupe d'un gosse, il a mal à une jambe. Il dit comme ça que les fleurs lui font du bien.

— Pour ce qui est de notre direction, hasarda Remo.

— Enfin quoi, je suis un missionnaire, pas ? continua Birdsong, manifestement pas habitué à dialoguer avec d'autres que lui-même. Un gosse infirme. Sacré mission.

— Avez-vous une habitation pour vos services ? demanda poliment Chiun.

— Bougre non ! Dix-sept cases de chaume. C'est ce que j'avais et elles ont toutes brûlé. Les fumiers de par ici n'ont rien à foutre des missionnaires. Du boniment, voilà ce qu'ils veulent. Mince, donnez-moi cent doses d'acide et j'aurai plus de fans que Ringo Starr. Un gosse boiteux... Enfin, tout ça c'est fini, maintenant. Je m'en vais trouver la sortie de ce trou et puis ça sera salut Sunset Boulevard !

— Pour ce qui est de la direction, répéta Remo.

— Ouais ? Où c'est que vous allez comme ça, les petits chats ?

Chiun serra les dents.

— Les petits chats cherchent ce que l'on appelle le Temple de la Magie. Mais mon apprenti, là, a eu la sottise de mettre la carte au dos d'une précieuse poésie alors maintenant nous sommes sans indications.

Remo soupira. Birdsong ouvrit des yeux ronds.

— Le Temple de la Magie ? murmura-t-il. Allez ah, les poteaux ! Vous ne voulez pas aller là-bas !

— Ah non ? Pourquoi ? demanda Remo.

— Ma foi, comme qui dirait, je ne voudrais pas vous faire planer en voyage d'angoisse, pas ? Mais ces gens, là-bas, ils n'aiment pas les blancs.

— Une population très éclairée, approuva Chiun, radieux. Je savais bien qu'il y avait quelque chose qui me plaisait, par ici.

— Ils n'aiment pas beaucoup les autres gens non plus. Pas même les autres Indiens.

— C'est des indigènes ?

— Personne ne sait d'où ils viennent. Ils se peignent de petits points noirs sur le front et, mon vieux, quand vous voyez ces points, vous faites bien de vous tirer vite fait.

— Et si nous ne tirons rien ? demanda Chiun.

— Alors vous regarderez la mort en plein dans l'œil, déclara sentencieusement Birdsong. Même les Indiens locaux, et ça fait des milliers d'années qu'ils vivent ici dans la jungle, même eux ils ne savent pas qui sont ces types. Ils les appellent les Tribus Perdues. Y a une espèce de légende, qui dit qu'ils ont été chassés de leur territoire par un royaume dirigé par des dieux blancs et depuis ce temps-là, ils se baladent dans la jungle, en punissant pour ça tout le monde et son père.

— C'est arrivé quand ?

— Allez savoir ! Les gens d'ici, ils disent que les Tribus Perdues se sont perdues au commencement des temps. Tout ce que je sais, c'est que ces fumiers sont salement mauvais ! Toutes mes dix-sept missions, détruites par le feu !

— Les Tribus Perdues ont fait ça ?

Birdsong poussa un petit soupir.

— J'ai eu du pot. Au moins, ils ne m'ont pas tué. Cette bande de sauvages rôde dans la jungle comme des jaguars. Chaque fois qu'ils tombent sur une installation, la chasse est ouverte. Ils sortent leurs sarbacanes et leurs lances, zap, zap, zap, adieu bicoques, pigez ? Et ça repart dans la jungle aussi sec jusqu'à la prochaine fois qu'il leur prendra fantaisie de réduire des têtes.

— Quel rapport avec le Temple de la Magie ? demanda Remo.

— C'est une de leurs piaules ou quelque chose. Dieu sait pourquoi. Je l'ai jamais vu, mais les indigènes disent que c'est qu'une ruine. Pas utilisée depuis des zillions d'années. Mais si vous y allez, les Tribus Perdues vont vous grouiller dessus comme des mouches dans une orgie de chocolat. Parce que tuer, c'est leur truc, mec. Au fait, y a une bande de blancs qui vient de se faire rectifier, là.

— Ouais, nous avons appris ça.

— C'était des espèces d'archéologues ou je ne sais quoi. Quand j'ai entendu qu'ils se dirigeaient vers le Temple de la Magie, je leur ai couru après, pour les avertir, comme qui dirait. Mais ils se sont trop approchés et je n'avais certainement pas envie de suivre des gens dans un massacre. Comme qui dirait que c'est pour ça que je ne me suis jamais porté volontaire pour le Vietnam, mec. Au cul, cette merde de mort, j'ai dit. D'autant que c'est moi qui reviendra mort. Je suis retourné à la mission. C'était la seizième mission, je crois. Peut-être la

quinzième. Mais j'ai rudement bien fait de revenir. Deux jours plus tard, j'ai appris que les Tribus Perdues les avaient envoyés tous tant qu'ils étaient en voyage cosmique. C'était Crèveville pour eux tous. Vous pigez ce que je fis, mec ? Le Temple de la Magie c'est le merdier numéro un.

— Nous savons nous défendre, assura Remo.

— Comme vous voudrez. C'est par là, dit Birdsong en indiquant vaguement une direction au nord-est du fleuve. Mais pas la peine d'aller chercher maintenant.

— Pourquoi ?

— Trop sombre. Y en a pour une demi-journée de marche, peut-être plus. Et les Tribus Perdues sortent la nuit. (Birdsong passa un doigt en travers de sa gorge, le geste accompagné de grimaces appropriées.) Faut que je me tire d'ici moi-même. On ne sait jamais quand ces fumiers ont brusquement une envie de refroidir quelqu'un.

Avec précaution, il cueillit encore quelques fleurs blanches.

— Vous pouvez venir avec moi à la mission, si vous voulez. Y a rien que de la terre brûlée et quelques herbes, mais c'est la maison pour moi et pour le gosse. Dites, vous ne l'avez pas vu par là ? Un petit môme maigrichon, dans les douze ans, qui boite d'une patte ?

— Navré, dit Remo. Nous devons repartir. Merci pour les indications.

— Grosse erreur, dit Birdsong en haussant les épaules. Enfin, on se reverra à la rubrique des décès.

Cela le fit rire.

— Foutu réfractaire, marmonna Remo en tournant le dos à Birdsong pour s'enfoncer dans l'obscurité de la jungle.

— Il sentait comme un hippo. Qu'est-ce que c'est qu'un réfractaire ? demanda Chiun en jetant un coup d'œil derrière lui sur le missionnaire voûté.

— Quelqu'un qui se défile et refuse de servir sa patrie quand elle a besoin de lui.

Chiun haussa les sourcils.

— Pour des besoins de massacre ?

— Pour des besoins d'être un soldat.

— Dans l'armée ?

— Précisément. Dans l'armée, répondit distraitement Remo, en taillant un chemin pour eux dans la jungle indigo.

Au-dessus d'eux des oiseaux nocturnes criaient. Ils avancèrent lentement, dans les fourrés denses, parsemés par endroits de petites fleurs blanches.

— Si ce Birdchose n'avait pas réfracté l'armée, est-ce qu'il serait devenu comme les soldats que nous avons vus à la base militaire ?

— Plus ou moins. Ceux que nous avons vus dernièrement sont des

engagés volontaires. La conscription était un devoir. Ce cinglé qui cueille des fleurs ne distinguerait pas le devoir de chiures de mouches, répliqua Remo. La Première Église de Krishna l'Irrecrutable ! Je vous demande un peu !

— Il a eu raison, déclara solennellement Chiun.

— Allez ! C'est un pauvre con.

Chiun réfléchit.

— Ça aussi. Mais il avait raison. Aucun gouvernement ne devrait embaucher des amateurs quand il a des professionnels à sa disposition. Combien de pertes est-ce que ton camp a infligé durant cette compétition ?

— Ce n'était pas une compétition. C'était une guerre. Une longue guerre sanglante.

— Combien de pertes ? insista Chiun.

— Ah, je n'en sais rien ! Des tas. Des centaines de mille.

Chiun en eut le souffle coupé.

— Des centaines de mille ? Pense à ce que cela aurait rapporté à la glorieuse Maison de Sinanju. Et le travail aurait été fait proprement. Pas de bous. Trois ou quatre jours, au plus. Naturellement, il aurait fallu faire payer davantage, pour les heures supplémentaires...

— La guerre est finie, interrompit Remo.

— Et tous les bénéfices possibles envolés, se lamenta Chiun. Une commande comme celle-là, et la catastrophe aurait été épargnée à mon village. Hélas, le peuple de Sinanju devra vivre éternellement dans la peur, dans l'espoir que son Maître sera capable de gagner un tribut suffisant pour chasser la famine de sa porte. Car sans l'or que je leur envoie, le peuple de Sinanju mourrait de faim et serait forcé...

— Je sais, je sais. Forcé d'envoyer les bébés à la mer.

Chiun s'arrêta, les poings sur les hanches. Ses traits étaient figés dans une expression que Remo connaissait bien, celle de l'« indignation vertueuse ».

— Il y a bien des choses qu'un homme blanc mou est incapable de croire, bien des malheurs et des souffrances qui sont courants dans le monde.

— Je vous crois, petit père, dit Remo en tempérant sa fatigue et son énervement aussi gentiment qu'il le pouvait. Mais j'ai déjà entendu tout ça. Que le village était si pauvre que les gens devraient noyer leurs bébés pour écarter la famine. Que le premier Maître de Sinanju a sauvé le village en louant ses services d'assassin à des gouvernements étrangers. Que Sinanju ne possédait rien d'autre que les secrets de la source solaire des arts martiaux, connus du seul Maître. Et que chaque nouveau Maître perpétuait la tradition en supprimant les ennemis de l'empereur au service duquel il était à ce moment.

— Tout cela est vrai, grommela Chiun avec obstination.

— Je sais que c'est vrai. Mais c'est arrivé il y a mille ans. Plus de mille ans. En ce moment, Sinanju est sans doute aussi pauvre que Houston.

— Malgré tout, on doit rester sur ses gardes, ronchonna Chiun.

— Je vais ouvrir l'œil.

— Il est trop tard. L'occasion a déjà été manquée. Des centaines de mille.

— Il y aura une autre guerre un jour ou l'autre, dit Remo d'une voix consolante.

La figure de Chiun s'éclaircit.

— Vraiment ? Tu le penses sincèrement ?

— Il y a toujours de l'espoir, petit père... Petit père ?

Remo se retourna et revint sur ses pas vers Chiun, qui s'était inexplicablement assis par terre.

— Ça ne va pas ?

— Je vais très bien, assura Chiun en bâillant. Mais la journée a été longue et je suis bien vieux. Je me fatigue.

— Je ne vous ai encore jamais vu vous fatiguer !

Remo s'assit aussi, imitant la position du lotus de Chiun. Tout à coup, il s'aperçut qu'il était fatigué lui aussi. Non, pas fatigué. Malgré la chaleur, l'humidité, la longue marche, ses muscles avaient encore tout leur tonus et fonctionnaient bien. S'ils n'avaient pas été en excellent état, le remède aurait été de s'alimenter, pas de se reposer. Leur corps, à tous deux, était habitué depuis longtemps à fonctionner avec une fraction seulement du repos dont avait besoin le commun des mortels.

Non, c'était autre chose, dans les yeux, dans le cerveau. Quelque chose de nuageux et d'agréable, rappelant l'enfance.

— Je crois que j'ai sommeil, dit-il.

— HNNNNNNNK.

Un ronflement sonore lui répondit.

Remo regarda autour de lui. Le sol était couvert en cet endroit des fleurs blanches que cueillait Birdsong. Il n'en avait jamais vu de semblables, délicates, parfumées. L'esprit embrumé, il en cueillit une. Ses pétales cannelés étaient épais et doux. Il la porta à son nez, en l'écrasant par inadvertance entre les doigts devenus soudain maladroits.

L'odeur, lourde, entêtante, lui fit l'effet d'une piqûre de stupéfiant. La forêt tournoya autour de lui, obscure, aimable, protectrice. Ce serait difficile, même aux Tribus Perdues, de le trouver là, pensa-t-il avec ce qui lui restait de conscience. Juste un petit somme, alors. D'ailleurs, il faisait trop noir pour bien marcher. Sans parler de l'embêtement d'avoir à se battre avec une bande d'indigènes cinglés

au Temple de la Magie, maintenant, alors que tout ce qu'il voulait c'était dormir une minute ou deux.

— Hé, Chiun, dit-il d'une voix pâteuse en lançant une main incontrôlable vers le vieux Coréen endormi. Chiun ! Nous ne pouvons pas dormir ici trop longtemps. Les Tribus Perdues. Devons ouvrir l'œil. Occasions manquées. Pourrait y avoir une guerre ou quelque chose. Sinanju ferait fortune... Faut vous réveiller, Chiun. Nous n'avons pas besoin de l'ultime voyage cosmique. Chiun...

— HNNNNNNNNK.

— D'accord, dit Remo.

Un hurlement le réveilla.

Le jour se levait. Chiun était déjà debout, les membres détendus dans la position de combat. Instantanément, la stupeur embrumant les sens de Remo se dissipa, ses réflexes chassèrent l'effet soporifique des fleurs blanches, maintenant qu'il en avait besoin pour agir.

Il avança le menton, en direction de la rivière d'où il pensait qu'était venu le cri. Chiun répondit d'un hochement de tête.

La piste était facile à relever. Les épais fourrés étaient écrasés, aplatis par trois paires de pieds, à moins de cent mètres de l'endroit où Chiun et Remo avaient dormi. Deux séries de pas étaient normales, chaque pied touchant le sol avec approximativement le même poids que l'autre. La troisième trace était plus légère et inégale, comme si un pied traînait alors que l'autre faisait un pas. Un homme blessé, peut-être. Un petit homme.

Il frémit. Il n'avait pas entendu le moindre bruit pendant la nuit, il ne s'était pas réveillé une seule fois. Son corps était éternellement vigilant, il n'y avait aucune chance que ses réflexes ne le servent pas en cas de danger, dans une situation menaçante. Il y a des choses auxquelles on est forcé de se fier ; pour Remo, c'était son corps. Mais le fait qu'il ait pu dormir pendant le passage bruyant de trois personnes, à portée de n'importe quelle oreille humaine normale, le mettait très mal à l'aise. Il se promit de rapporter des fleurs blanches à Smith pour qu'il les fasse analyser. Quoi qu'il y eût dans ces pétales gras et odorants, c'était quelque chose de fort. Si ça pouvait endormir Chiun et lui, ce serait capable de droguer une armée.

Les arbres se clairsemèrent quand ils s'approchèrent du cours d'eau. Le soleil filtrant entre les feuilles brûlant les épaules de Remo. À l'aube, il faisait déjà près de 30° à l'ombre.

Il s'arrêta. Un bruit. Pas trois hommes. Pas de pas. Le seul mouvement à part le murmure du courant, le bruissement des oiseaux et des petites créatures, venait de devant eux, dans la clairière le long des berges.

Un homme, il en était sûr. Un homme seul.

Il dépassa Chiun et écarta les branches basses d'un eucalyptus. Il attendit un moment, voyant les éléments du tableau sous ses yeux, mais sans comprendre. Et puis il comprit tout à coup, et le regretta.

Sur la rive opposée, sous une branche en surplomb se balançait le corps de Sébastien Birdsong. Une corde de chanvre tressée à la main lui serrait le cou. Ses yeux exorbités étaient couverts de mouches. Ses pieds nus effleuraient la surface de l'eau et la partageaient en deux V mouvants. Les fleurs blanches qu'il avait cueillies étaient dispersées sur les rochers et la vase de la berge.

Debout près du corps, sur trois pierres plates empilées pour former un escabeau, il y avait un petit garçon, pas plus de douze ans, avec les cheveux noirs raides et le teint basané des Guatémaltèques. Il ne portait qu'un bout de chiffon passant entre ses jambes. Un autre chiffon grisâtre entourait son genou gauche. Le gosse de Birdsong, pensa Remo. Son unique converti.

Le gamin avait un lourd couteau. D'une main, il tenait la corde soutenant le corps de Birdsong, et de l'autre il s'efforçait de la couper. Il s'immobilisa quand Remo et Chiun apparurent. Pendant un moment, il ramena son couteau contre son torse, attendant que les deux inconnus passent à l'attaque. Mais ils attendaient, le regardaient, ne bougeaient pas.

Au bout de quelques instants, sans quitter des yeux Remo et Chiun, l'enfant leva de nouveau ses mains vers la corde.

CHAPITRE IV

Ils ne s'approchèrent pas du garçon. Remo creusa une tombe profonde dans la terre molle de la berge, en face de l'endroit où l'enfant coupait la corde pour dépendre le corps du vieil homme. Quand il eut fini et que les restes de Birdsong furent allongés dans l'eau peu profonde du bord, il contempla un moment ces deux inconnus sur la rive opposée. L'un d'eux était blanc, comme le Père Sébastien. Il était plus jeune que le prêtre blanc, plus grand, plus mince, et pourtant un poids émanait de lui que le Père blanc n'avait pas possédé. Quelque chose au fond des yeux, une force.

Le vieillard avait cette force aussi, même s'il paraissait très vieux, plus vieux que l'on ne pouvait devenir. Dans les collines où l'enfant avait vécu avec ses parents, personne ne devenait vieux. La fièvre vous emportait, ou les esprits mauvais. Ou les Tribus Perdues. Elles en avaient tué beaucoup.

Avant de mourir, son père lui avait parlé dans la langue ancienne, uniquement employée à présent par le peuple des collines vivant à l'écart des villages. La famille de l'enfant parlait maya, aussi, mais dans les grandes occasions ; pour les affaires graves, elle avait recours à l'ancienne langue. C'était celle des aïeux, des grands ancêtres, la langue de ceux qui avaient assisté à l'arrivée du dieu blanc Kukulcan dans son chariot de feu. L'ancienne langue était parlée depuis le commencement des temps et elle avait un pouvoir magique.

Les gens qui vivaient dans les villages ne comprenaient plus la magie. Ils pratiquaient leurs cérémonies pour Chac, le dieu de la pluie, et consultaient le *h'men*, le prêtre possédant le pouvoir, quand un des leurs était malade, mais il n'y avait plus de magie. Ils avaient laissé les anciens temples tomber en ruine, envahir par des hommes blancs avec leurs gadgets et leurs papiers, et ils avaient oublié le langage de la magie, l'ancienne langue par laquelle leurs aïeux parlaient aux dieux.

Mais le peuple des collines n'avait pas oublié. Et quand le père du jeune garçon l'avait fait venir près de la natte de roseaux où il mourait, les yeux brûlants de la fièvre mortelle, il avait choisi l'ancienne langue pour bénir son fils.

— Sois fort, car toi seul tu marcheras avec les dieux, avait-il dit.

Le gamin se demanda si cela signifiait qu'il serait le suivant à mourir. Il ne craignait pas la mort. Il avait vu mourir deux sœurs et un frère au berceau, et cela ne lui avait pas paru terrible. Il y avait de nombreuses morts dans le village aussi, et quand il portait les légumes

que cultivait son père et les nattes que tressait sa mère pour les échanger contre un poulet ou un bol de céramique, il voyait les cérémonies funèbres, les femmes qui pleuraient et le *h'men* qui priait en chantant, et ne comprenait pas pourquoi une chose aussi banale que la mort était traitée avec tant de pompe et de pleurs.

Son père était mort après lui avoir parlé et ensuite, l'enfant et sa mère le portèrent pour l'enterrer loin de la maison, observés par les plus jeunes enfants. Et, en enterrant son père, le petit garçon devina qu'il allait bientôt mourir lui aussi.

Il n'était pas fort. Bien qu'il fut l'aîné, il était à peine plus grand que son frère cadet qui avait trois ans de moins. Et puis il y avait sa jambe. Elle était difforme de naissance et son père l'avait cassée au genou pour tenter de la rendre droite. Le remède avait peut-être été bon. Il pouvait au moins marcher, mais la douleur de son genou était parfois si vive qu'il perdait connaissance. Sa mère le lui enveloppait en permanence de cataplasmes composés de ces fleurs blanches qui poussaient dans les endroits les plus effroyables de la jungle et cela le soulageait. Mais la douleur était toujours là.

Non, la mort ne serait pas terrible.

Mais ce ne fut pas lui qui mourut. Après la saison des pluies, alors qu'il tentait de cultiver la terre transformée en boue argileuse par les averses diluviennes, les Tribus Perdues étaient venues, avec leurs lances, leurs couteaux et leur propre magie, les javelots de feu que leur peuple, selon la légende, avait volés aux dieux eux-mêmes au commencement des temps.

Il les avait aperçus, surgissant de la jungle comme des chats sauvages, souples, légers, menaçants. Il courut aussi vite qu'il le put, pour prévenir sa mère, ses frères et ses sœurs.

Plus tard, il se demanda ce qu'ils auraient pu faire. Où auraient-ils fui ? Les hommes des Tribus Perdues étaient rapides et ne souhaitaient que tuer. Il était impossible de se cacher d'eux. Malgré tout, l'enfant s'efforça de rejoindre sa famille.

S'il y était arrivé, sans aucun doute il serait mort avec les autres. Mais sa mauvaise jambe le ralentissait et les guerriers des Tribus Perdues se jetèrent sur lui avant qu'il ait eu seulement le temps de crier vers sa maison. L'un d'eux lui frappa violemment le bras d'un coup de couteau. Le jeune garçon tomba, roula sur la pente rocheuse, en glissant, en se retournant sur lui-même et atterrit sur un gros rocher, en plein sur son genou. La douleur le transperça, fit monter de la bile amère à sa gorge, explosa dans sa tête. Et puis les ténèbres...

Quand il se réveilla, tous étaient morts. Sa mère, ses trois sœurs, quatre petits garçons. Le village avait été attaqué aussi, pour la première fois.

Le Père Sébastien le découvrit quelques jours plus tard, alors qu'il

arrachait des racines et mangeait des feuilles. Le bras blessé de l'enfant avait enflé et son genou lui faisait tellement mal qu'il s'était ébréché une dent en les serrant pour supporter la douleur.

Le Père Sébastien n'était pas un homme fort, mais il avait de la bonté. Il lui sauva la vie. Il le nourrit et le garda auprès de lui.

Et maintenant, pensa l'enfant, il était mort à son tour. Le jeune garçon savait qu'il ne pouvait vivre seul dans la jungle, avec une jambe qui lui faisait l'effet d'une bête qui le rongeaient. Et aucun villageois ne se chargerait de lui, c'était certain. Un petit boiteux, une bouche de plus à nourrir. Son seul espoir était maintenant une mort de la main des Tribus Perdues, s'il avait de la chance. Sinon, ce serait une mort lente, de faim, de fièvre, sous les attaques des babouins. Ou la mort de la main de ces deux inconnus, sur la rive opposée, le jeune blanc et le vieux qui ne ressemblait à aucun homme qu'il ait jamais vu. Celui-là avait l'air d'un prophète.

Ou d'un dieu.

Ils ne lui faisaient pas signe, ils ne parlaient pas. Le trou que le blanc avait creusé devait être une tombe. Il en avait la taille et la forme.

Mais pourquoi voulaient-ils aider à enterrer le Père Sébastien ?

Alors que le jeune garçon contemplait les deux hommes immobiles, taciturnes, dans un silence presque inhumain tant l'air même semblait tempêter et tonner autour d'eux, un mot lui vint à l'esprit, un nom aux syllabes sacrées de l'ancienne langue : *Kukulcan*.

Kukulcan, le dieu blanc. Kukulcan, l'être magique au chariot de feu, venu conduire les ancêtres de cet enfant à la grandeur. Aussi ancien que le vent. Aussi vieux que le curieux vieillard de l'autre côté de l'eau.

— Kukulcan, murmura-t-il, puis il traîna le corps du Père Sébastien dans la petite rivière, jusqu'à la tombe.

— Qu'est-ce qu'il a dit ? demanda Remo.

Chiun ne l'écoutait pas. Il avait les yeux rivés sur le petit garçon qui traînait son lourd fardeau vers eux.

Chiun avait insisté pour qu'ils laissent venir l'enfant à eux. S'ils s'étaient approchés de lui, il aurait pris peur, il se serait enfui et il y avait du danger dans la jungle pour un enfant seul, même pour un fils d'Indien qui connaissait son chemin.

Et il y avait autre chose aussi, quelque chose de particulier qui se devinait aux yeux et à la bouche de ce petit. De la sérénité, pour un être si jeune. De la force, peut-être. Aucune possibilité, là, dans le sens de Remo ; le gamin était boiteux. Jamais il ne pourrait apprendre les manières de Sinanju. Mais ses yeux avaient plongé dans ceux de Chiun et il y avait vu quelque chose de rare et d'immémorial.

— Laissez-moi l'aider, dit Remo.

— Ce n'est pas nécessaire.

Le gamin traîna le cadavre jusqu'à la tombe, en baissant la tête. Il ne la releva qu'une fois, pour regarder Chiun. Le vieil Oriental hocha la sienne et souleva Birdsong pour le porter à la fosse.

Birdsong était deux fois plus grand que Chiun et pourtant le vieux Coréen le portait comme s'il était en coton. Il le souleva, lui ferma les yeux, lui arrangea ses vêtements avec ses gestes si rapides qu'on ne voyait que du flou. Quand il déposa le corps dans la tombe, le cadavre eut l'air d'y descendre en planant. Remo le recouvrit.

Le gamin ne disait rien.

— Allez, petit, la journée a été dure pour toi, dit Remo en époussetant la terre de ses mains. On va te ramener chez toi.

— Imbécile, grogna Chiun. Il vivait avec cet individu mort. La mission de l'individu a été incendiée. Il l'a dit lui-même.

— Au village, alors. Nous devons le conduire au village. Et Dieu sait où c'est.

Remo se retourna vers le garçon et lui parla en articulant avec soin :

— Village. Maisons. Habitants. Village. Coca Cola ? Village par ici ? Par là ?

Il gesticulait, indiquant diverses directions, mais le garçon gardait le silence.

— Ah zut ! Va falloir l'emmener à Progresso. Trois jours de perdus dans la recherche du temple. Enfin bon. Allez, viens.

Machinalement, il voulut saisir le bras du garçon. L'enfant l'esquiva, recula de quelques pas et s'arrêta, en regardant fixement Remo. Impossible de dire ce que pensait ce gosse. Ses yeux noirs ne révélaient rien. Ni peur, ni espoir, ni tristesse. Rien. On aurait dit qu'il attendait quelque chose. Mais quoi ?

— Qu'est-ce que c'est que ce drôle de moutard ? grommela Remo. Qu'est-ce qu'il veut ?

— Il nous le dira, assura Chiun.

— Ouais, eh bien, moi je n'ai pas le temps de m'amuser, déclara Remo en faisant un pas vers l'enfant. Écoute, toi. Nous devons trouver un moyen de te confier à quelqu'un qui s'occupera de toi, tu comprends ? Tu ne peux pas rester ici tout seul. Et tu ne peux pas venir avec nous. Le Temple de la Magie, c'est classé X, interdit aux moins de treize ans.

Le gosse partit en courant, en traînant sa jambe, et disparut dans l'orée marécageuse de la jungle.

Chiun posa une main sur le bras de Remo, pour le retenir.

— Laisse-le partir.

— Vous êtes cinglé ? Nous ne pouvons pas laisser un petit infirme

ici tout seul ! Vous avez vu ce que Dieu sait qui a fait à Birdsong !

Chiun se détourna et s'engagea délicatement dans les fourrés.

— Vous ne m'entendez pas, petit père ? Nous ne pouvons pas le laisser tout seul !

— Il n'est pas tout seul.

Remo courut rattraper Chiun.

— Voilà que vous parlez encore par énigmes. À moi, il a eu l'air tout seul. Qui est avec lui ?

— Nous.

Chiun désigna la gauche, d'un léger mouvement de la tête. Deux yeux noirs regardaient à travers le feuillage. Une petite main leur fit signe. Quand ils arrivèrent à l'endroit où s'était arrêté le gamin, il était déjà parti et les regardait de loin.

— Il nous conduit au temple.

— Nous sommes bien capables de le trouver tout seuls, protesta Remo. C'est pas un endroit sain pour un môme.

Chiun soupira.

— Tu oublies, mon fils. Il a vécu ici toute sa vie.

— Nous ne pouvons pas être responsables de lui.

— Et alors, nous sommes responsables de quoi ? s'écria Chiun avec une brusque expression passionnée sur sa figure ridée. Je porte chaque jour sur mes épaules la responsabilité de tout un village. Pour qui travailles-tu, mon fils ? Pour toi-même, qui n'a ni famille ni foyer ? Pour moi, qui possède déjà les talents de mille hommes ? Pour ton empereur Smith, peut-être, qui adore un pays, mais ne peut pas voir la figure des gens qui composent ce pays ?

Un poids pesa sur le cœur de Remo. Il n'aimait pas entendre rappeler qu'il était un paria. Un orphelin, élevé par des religieuses. Un soldat, revenant d'une guerre hideuse et que personne n'attendait. Un policier, transformé en bouc émissaire par ses contemporains. Et maintenant un assassin sans identité officielle, sans amis, sans famille. Il était né, semblait-il, pour errer en marge de l'humanité, sans jamais toucher les êtres véritables du véritable monde.

— Ah, ça va, rengainez la philosophie, bougonna-t-il.

L'enfant leur faisait signe. Ils suivaient.

— Il lui faut un médecin ou quelque chose insista Remo. Il peut à peine marcher.

— Et pourtant, il se débat pour être toujours en avance sur nous.

C'était vrai. Dans le grand orchestre de sons qui envahissait la jungle en plein jour, Remo percevait la respiration oppressée de l'enfant. Il haletait et ses pas devenaient plus lourds, moins réguliers.

— La véritable force n'est pas dans les muscles du corps, dit Chiun. Elle est dans l'esprit. C'est un pouvoir qui fait travailler les muscles au-delà de toute endurance. C'est la différence entre l'homme et la bête.

C'est ce qui sépare les enseignements de Sinanju du charlatanisme d'arts martiaux mineurs. Ce garçon a de la force. Le Maître respecte cela.

— Même s'il meurt ? dit Remo d'un air passablement sarcastique.

— La mort vient à nous tous à l'heure dite, répondit simplement Chiun. L'enfant le sait. Pourquoi pas toi ?

— Mais enfin, bon Dieu, c'est un môme ! Un bébé !

— Et il nous montre le chemin, déclara Chiun en suivant toujours la petite main tremblante.

Ils marchèrent pendant plusieurs heures ; l'enfant courait devant, s'arrêtait, observait, repartait, sans un mot. La jungle passa du vert à l'indigo, les rayons du soleil interceptés par la végétation de plus en plus touffue.

— Un truc que j'aimerais bien savoir, dit Remo. Pourquoi est-ce que vous faites tant d'histoires pour ce gosse ? On dirait que vous le connaissez.

— Peut-être, répondit énigmatiquement Chiun. Il y a quelque chose dans ses yeux. J'y vois peut-être tous les enfants de Sinanju qui ont été renvoyés à la mer.

Remo respira profondément.

— S'il y a une chose que je ne peux pas supporter, dit-il, c'est la sentimentalité orientale.

Une sorte de crépitement se fit entendre dans la forêt, tout près. Des pas, de nombreux pieds avançant rapidement, des respirations. Le cri étouffé du gamin. Chiun s'élança comme un oiseau, le saisit d'un seul mouvement souple et le jeta derrière lui, à l'abri. Les réflexes de Remo, vifs comme l'éclair, s'emparèrent de son corps et le fondirent, le firent agir automatiquement.

Les secondes se dilatèrent en heures. Du temps, assez de temps pour tout alors que le corps de Remo se préparait, que ses sens enregistraient tout, que son cerveau triait, classait, réagissait. Les hommes – ils étaient six – leur corps nu marron et dur comme du cuir, la figure peinte pour donner l'air féroce. Au centre de chaque front brun, il y avait un point noir, la marque tribale.

Les Tribus Perdues. Ces indigènes ne se battaient pas comme les hommes modernes, avec des mains molles et des jambes lourdes, mais comme des combattants de la jungle. Ils les entouraient tous les deux, un cercle de points noirs comme un troisième œil pour mieux les examiner. Ils avaient des armes primitives, mais s'en servaient avec précision. La première lance visa Chiun. Il l'attrapa au vol et, du même mouvement, la retourna contre les assaillants. L'un d'eux tomba en hurlant. Les autres ne parurent même pas le remarquer. Les couteaux arrivèrent. Les frondes pleines de cailloux pointus.

Ils se tenaient à distance. Pas de combat main à main. Aucune

chance d'employer le Sinanju tant qu'ils ne seraient pas plus près. Mais ils le seraient. Une attaque roulante de front, deux d'entre eux en même temps et ...

Remo se figea. Deux hommes apparurent dans l'éblouissement de la lumière la plus blanche que Remo avait jamais vue. Derrière Chiun, des arbres géants s'abattirent comme des cure-dents cassés. Des mètres carrés de mousse épaisse et d'arbustes denses se transformèrent en viscosité noire fumante.

Il y avait des armes dans les mains des guerriers. Elles ressemblaient vaguement aux M-16 utilisés dans la guerre du Vietnam, mais en plus fin, plus lisse, plus propre. Elles étaient en métal vert flambant neuf. Les hommes les maniaient comme si elles étaient en balsa, les levaient à leur épaule avec une adroite délicatesse. Quand ils tiraient, il n'y avait pas de détonation, pas d'explosion de balle sortant d'un canon. Rien qu'une sorte de petit *ping* plaintif, comme le bruit d'un jeu vidéo. Ces armes étaient silencieuses en faisant jaillir leurs rayons de lumière aveuglante.

— Des lasers, chuchota Remo en contemplant avec stupeur la destruction causée par ces deux armes.

— Remue-toi, ordonna Chiun. Fais comme moi.

Automatiquement, Remo obéit, son corps se déplaça face à Chiun, l'imita, tourna, se ramassa sur lui-même, quitta le sol pour ce qui aurait pu être un placage s'il n'avait pas volé.

Ils furent si rapides que les hommes aux armes étonnantes n'avaient même pas tourné la tête pour les suivre quand l'assaut se déclencha, en projetant l'un contre l'autre les deux guerriers, en écartant des pieds les autres qui se ruaient sur le flanc des assaillants, sans cesse en mouvement, une colonne vertébrale brisée, un crâne défoncé, deux doigts dans un larynx, une ruade transformant les intestins d'un guerrier en bouillie.

Une arme se braqua directement sur Remo. Un seul coup, et elle tomba en poussière. Le métal était assez facile à briser, mais celui-là avait éclaté comme du verre. Remo acheva l'homme en lui tordant le cou et le silence se fit.

— Ces trucs-là se déglinguent comme des jouets bon marché, dit Remo en ramassant les fragments de l'arme.

Une seule restait intacte. Il tira en l'air, pour voir. Avec un léger *ping*, un rayon lumineux traça une ligne visible, du canon jusqu'au ciel. Tout se désintégra sur son passage, les feuilles, les branches, même un nuage bas. Le nuage gronda, un tonnerre lointain, et s'évapora.

— Ma foi, dit Remo, ça marche.

Il rangea l'arme dans le sac vide qu'il portait. Une pièce à conviction pour Smith.

— Ceux qui ont fabriqué ce machin-là sont en avance sur nous d'une année-lumière, excepté...

Il pressa la crosse du fusil entre le pouce et l'index. Elle se froissa comme du papier. Qu'est-ce que c'était que cette arme, qui déclenchait un tir meurtrier d'une enveloppe aussi fragile que des ailes de papillon ?

Le petit garçon sortit en hésitant du fourré, pâle sous son teint bruni, en ouvrant de grands yeux.

— N'aie pas peur, mon enfant, lui dit Chiun avec douceur et il lui tendit les bras.

Le gosse fit encore deux pas, en traînant sa jambe gauche. Puis ses yeux se révélsèrent et il s'évanouit.

— Imbéciles ! s'écria rageusement Chiun. Nous sommes deux imbéciles. Il doit y avoir deux jours qu'il n'a rien mangé. Il a besoin de s'alimenter. Va nous chercher du poisson, Remo.

— Du poisson ? Voilà six heures que nous avons quitté la rivière !

— Elle fait une boucle par ici, affirma Chiun. Je la sens devant nous.

Chiun souleva le gamin dans ses bras et l'allongea sur le sol un peu plus loin. Avec précaution, il déroula le pansement de son genou. Dessous, à même la peau, il y avait un cataplasme formé de centaines de ces petites fleurs blanches que Remo et lui avaient vues la nuit précédente. Elles étaient écrasées, parfumées, et leur odeur donnait le vertige. Chiun ralentit sa respiration, en regardant l'enfant absorber ces vapeurs et s'endormir. Sa jambe était difforme, irréparable. Jamais il ne marcherait normalement.

Chiun se dit que ses parents avaient dû être compatissants. Bien peu de gens, ailleurs que dans les parties du monde « civilisées » où tout le monde était obligé de vivre longtemps tout en s'empoisonnant avec une mauvaise alimentation, de l'alcool, du tabac, des médicaments chimiques et des soucis, auraient laissé vivre cet enfant. Petit, infirme, silencieux.

Parlait-il une langue ? Comprenait-il des mots ? Sûrement. Il avait dit quelque chose, au bord de l'eau. Un seul mot. Est-ce que c'était un non-sens, les élucubrations d'un crétin ?

La vue de ce garçon déchirait le cœur du vieillard. Cet enfant boiteux, muet et condamné, impossible à atteindre, était bien tous les bébés perdus de Sinanju, toutes ces nouvelles vies qui étaient destinées à ne jamais exister. Ce garçon, logiquement, n'aurait pas dû vivre non plus. Mais il avait échappé au grand Néant, pour être maintenant avec Chiun et Remo.

La question qui se posait, c'était pourquoi. Chiun ignorait le destin de cet enfant, mais il savait, comprenait sans explications, qu'il était en quelque sorte lié au sien.

Il aperçut quelques-unes des fleurs, près de l'endroit où le jeune garçon était allongé. Tout en contrôlant sa respiration, il en cueillit et les écrasa en pâte molle qu'il étala sur un lambeau de soie déchiré de son kimono.

Quand il revint, l'enfant s'était réveillé. Au loin, il aperçut Remo qui s'en retournait, avec trois gros poissons. Chiun appliqua le pansement de soie bleu vif autour du genou et le noua d'une main experte. Le garçon suivit des yeux ses mouvements.

— Pourquoi avons-nous été réunis, mon bizarre petit garçon ? murmura Chiun. Est-ce toi qui as besoin de nous, ou nous de toi ?

— C'est la prophétie de mon père, répondit l'enfant.

Chiun se redressa lentement.

— Et qui est ton père ? demanda-t-il sans s'étonner de ce que l'enfant sache parler.

— Il connaissait la langue ancienne, répliqua fièrement le petit infirme. Il est mort, mais je connais aussi l'ancienne langue.

Il y avait de l'espoir dans les jeunes yeux noirs.

— Quelle est cette ancienne langue ? demanda Chiun.

— Le langage des dieux. Pas cette langue blanche que le prêtre blanc m'a apprise, mais la véritable langue. Le langage de la puissance.

— Et ton père avait la puissance ?

— Oui. Quand il est mort.

— Qu'est-ce qu'il t'a dit ?

— Que moi seul de la famille, je marcherais avec les dieux.

— Je ne comprends pas.

— Moi non plus. Pas encore.

— Ah, fit Chiun et il n'insista pas.

L'enfant s'exprimait comme un homme, fermement, calmement, avec peu de mots.

— C'est pour ça que je devais venir avec vous, ajouta-t-il d'une voix pressante.

— La douleur était très grande ?

— Oui.

La réponse était simple, sincère.

— Est-ce que c'est supportable, maintenant ?

— C'est toujours supportable. Mais ça va mieux. Merci, Maître.

— Je m'appelle Chiun.

— Et moi Po.

— Ça, par exemple ! tu parles anglais ! s'écria Remo en jetant ses poissons par terre. Pourquoi est-ce que tu n'as rien voulu dire quand je t'ai demandé où était le village ?

— Je n'appartiens pas au village, déclara Po. Ma place est avec vous. Pour le moment. Jusqu'à ce que je termine mon voyage.

Remo plaqua ses mains sur ses hanches.

— Non, mais écoutez ça ! Quel voyage ?

— Fais du feu, ordonna Chiun. Nous avons à causer.

Ils firent griller les poissons au feu de bois. Pendant leur repas, Po parla de sa famille, de sa rencontre avec Sébastien Birdsong ; des incursions des Tribus Perdues.

Après avoir mangé, il eut sommeil et tous trois restèrent silencieux, plongés dans leurs réflexions. Ce fut alors qu'ils entendirent un son lointain, étouffé, une sorte de miaulement de chat. Remo se leva d'un bond.

— Pas de danger, dit Chiun.

Les sourcils froncés, il essaya de situer la source du bruit. Il paraissait souterrain. Pas de bruit de pas, pas de respiration. Le jeune garçon se réveilla et se secoua.

— Je n'ai rien entendu.

— Tu ne peux pas entendre ce que nous entendons. Où est le Temple de la Magie ? demanda Chiun.

L'enfant tendit le bras en direction du faible bruit.

— C'est tout près d'ici.

Remo et Chiun s'élancèrent comme deux animaux. Le gamin se releva, abasourdi par la rapidité et la grâce des deux hommes.

Non, pas des hommes, se dit-il. C'est pourquoi ils se battent comme ils le font. C'est pour ça qu'ils courent plus vite que le vent. Ils sont des êtres comme Kukulcan lui-même, qui marche avec moi.

Il trouva un bâton pour lui servir de canne, pour soulager un peu la douleur constante de sa jambe. Près de l'entrée du temple, il y avait l'épave d'un hélicoptère. À l'intérieur, les cadavres décomposés n'étaient plus que des squelettes. Quand il arriva aux débris couverts de mousse, Remo et Chiun étaient déjà en train de rejeter les énormes pierres de l'entrée comme autant de poignées de sable, et le son venant de l'intérieur était plus fort.

Il n'y a rien que ces deux-là ne peuvent faire, pensa le jeune Po avec ahurissement. S'ils le veulent, ils peuvent créer un monde.

Il pencha la tête. Le miaulement était plus fort sur l'arrière de la pyramide de rochers, venant de derrière une barrière de pierres.

— C'est ici ! cria-t-il.

Les deux hommes accoururent.

— Écoutez, dit-il. Creusez par ici, vous trouverez plus vite.

Tous deux s'attaquèrent immédiatement à une pierre géante. Leurs mains vibraient sur le rocher, leur corps cherchait son angle pour faire levier.

Ils n'ont pas douté de moi à cause de ma jeunesse, se dit Po. J'ai dit la vérité et ils ont compris.

Et quand ils soulevèrent l'énorme pierre, le bruit jaillit comme s'il

était enterré là depuis mille ans.

Des sanglots. Une femme pleurait.

CHAPITRE V

Folle. Je deviens folle.

Le professeur Elizabeth Drake se mordit les doigts pour se calmer, mais les cris ne se taisaient pas. Ses propres cris. Ses doigts étaient à vif, en sang, depuis qu'elle s'efforçait de se maîtriser, elle avait la voix cassée, ses mains tremblaient, il n'y avait plus rien à manger et elle allait mourir. La peur la tenaillait, le hurlement emplissait le minuscule espace où elle vivait dans l'obscurité depuis... combien de temps ? Des jours ? Des semaines ?

Depuis que Diehl l'avait abandonnée. Les hommes. Ils reniflaient autour de vous comme des chiens jusqu'à ce qu'on ait besoin d'eux, et alors ils avaient soudain des ailes. Dick Diehl, l'archéologue, le savant. L'érudit !

Le rat.

Comment osait-il supposer qu'elle était morte ? Comment osait-il s'enfuir pour sauver sa propre peau alors qu'elle était prisonnière sous vingt tonnes de rochers ?

Elle respira en haletant doucement, pour soulager sa poitrine des sanglots déchirants, des hurlements qui la secouaient à lui donner la nausée. Sur les mains et les genoux, elle tâtonna sur la pile de sacs à dos à présent vides, poussés dans un coin de son espace réduit.

Elle savait où tout se trouvait. C'était tout son univers maintenant, le minuscule espace obscur où elle vivait, et elle en connaissait chaque centimètre, même sans la torche électrique accrochée à sa ceinture. Devant elle, sous la pierre aux arêtes vives, il y avait les sacs. Quand Diehl l'avait poussée à l'abri pendant l'attaque, elle avait atterri sur le tas de sacs de toile contenant les provisions de l'équipe. Cela avait été un coup de chance, le seul dans toute l'aventure infortunée. Autrement, elle serait morte de faim.

En tremblant, elle ouvrit son propre sac et y prit le flacon en plastique qui lui avait conservé la raison durant son interminable emprisonnement. Un comprimé de valium. Le dernier.

Adieu raison. Elle mit le comprimé dans sa bouche et l'avalait sans eau. Puis elle referma le sac et le remit en place.

Une place pour chaque chose et chaque chose à sa place. À gauche des sacs, dans la partie basse où l'on devait s'accroupir, il y avait les toilettes, puantes, couvertes de mouches. Mes camarades de Vassar, si vous pouviez me voir maintenant ! Et sur la droite...

Jamais elle n'allait sur la droite. Pas depuis qu'elle avait exploré

les ténèbres pour la première fois, avec la torche électrique, et découvert le cadavre gisant à côté d'elle, avec ses yeux vitreux et sa figure blême. Le visage du cadavre était tout ce qu'on voyait, émergeant de l'énorme fragment de rocher qui avait écrasé et tué l'homme. Elle le reconnaissait, c'était un des indigènes amenés avec l'expédition. Elle n'était plus retournée près du corps. C'était inutile. Son odeur infecte lui rappelait bien assez qu'elle n'était pas seule.

Ça devrait être toi, professeur Diehl, espèce de sale froussard.

Personne ne s'en était tiré à part Diehl. Il s'était échappé. Elle avait entendu Diehl l'appeler quand le tremblement de terre avait secoué le temple et l'avait ensevelie sous ses décombres. Et puis elle avait entendu les coups de feu, ces drôles de petits *ping* sortis tout droit de *La Guerre des Étoiles*, tirant dans la direction opposée. Et puis le tonnerre de la suite de l'écroulement du temple coupant net les cris sauvages des indigènes. Dieu, le temple ! Le Temple de la Magie, la plus grande découverte archéologique depuis les Manuscrits de la Mer Morte, oh non, oh non, oh non !

Elle s'enfonça les ongles dans les joues. C'était le dernier valium. Drake, se dit-elle, ne le gaspille pas !

Ravalant un sanglot, elle força son esprit à repasser le fil des événements. C'était réel ; c'était arrivé ; cela lui conserverait sa raison. Tout au moins tant que dureraient les effets du valium.

La lettre. D'abord, il y avait la lettre de l'expédition au Temple de la Magie, faisant allusion à une grande découverte archéologique. Et les échantillons. Anciens. Plus vieux que tout ce qu'elle avait vu depuis les découvertes d'Oxkintok. Les fouilles d'Oxkintok avaient permis de déterrer un linteau datant de 475 et c'était entré dans l'histoire. Et cela avait fait la célébrité de Dick Diehl, le chef de cette expédition.

Tout avait été fantastique, aux fouilles d'Oxkintok. L'exaltation de la découverte, la facilité, la camaraderie. Elle se rappelait le premier café du matin, les discussions sur le travail de la journée, les plaisanteries, le sourire de Diehl. Les soirées quand Diehl et elle, épuisés, couverts de terre et de cendre, allaient se baigner dans l'eau froide de la rivière tandis que le soleil se couchait dans un flamboiement de pourpre sur les plaines du Yucatan.

Et les nuits. La tension, l'attente sous la tente, le désir, la certitude qu'il la désirait aussi, alors qu'elle s'efforçait de tourner ses pensées vers les fouilles, alors que ses sens la tourmentaient.

Et puis ce merveilleux moment de la découverte du linteau, quand ils étaient tous devenus fous d'exaltation, comme des gosses à Noël, quand ils avaient dansé, crié, en s'embrassant tous. Il l'avait embrassée, alors. Ce n'avait été que la joie du moment, pour tous deux, un souvenir gênant par la suite, jamais évoqué, mais quand il

l'avait prise dans ses bras, quand il avait posé sa bouche sur ses lèvres, cela avait été le plus bel instant de sa vie.

Il était resté, enveloppé dans sa chaleur, refusant de la lâcher. Jusqu'à ce qu'il prononce ces mots magiques :

— Allons cataloguer ça tout de suite.

Romantique en diable. Pas de « Chérie, enfin seuls », pas de « Viens avec moi ». Pas même un simple « Baisons. » Il voulait cataloguer le foutu linteau.

Et c'était ce qu'ils avaient fait. Et, depuis, c'était la guerre. Si Dick Diehl devait être l'archéologue suprême, alors, bon Dieu, Elizabeth Drake le surclasserait professionnellement, n'importe quand, ah, mais ! Ils étaient devenus concurrents à l'UCLA, rivalisant pour les meilleures fouilles, le plus de communications. Elle l'avait même surpassé quelques fois. L'imbécile. Il ne s'était même pas fâché. Il paraissait être heureux de ses réussites, le con.

Pour Diehl, il n'y avait que le métier. Même quand ils étaient arrivés tous les deux au Temple de la Magie et qu'ils avaient découvert les cadavres de toute la première équipe, Diehl s'était immédiatement jeté sur les vases et les poteries, en s'exclamant que ce temple était le plus magnifique exemple de la période formative classique maya depuis la découverte du mausolée de Palenque.

Elle l'avait alors regardé avec stupeur en se demandant quand il voudrait bien remarquer les douze cadavres étalés à ses pieds. Mais ensuite, tout s'était passé si vite qu'il lui semblait maintenant que c'était un rêve. Un cauchemar.

D'abord, les indigènes, primitifs, terrifiants. Ils avaient une tache de cendre au front et, pendant un moment, elle ne vit que ces taches de cendre, partout autour d'elle comme des yeux aveugles.

Et puis les armes. Des choses folles. Absolument pas en rapport avec leurs lances de pierre et leurs grossiers couteaux de métal. Quelqu'un d'autre était passé par là, raisonnait-elle. Une superpuissance complotant l'invasion de l'Amérique ? Non, c'était trop James Bond pour être cru. Peut-être une base expérimentale américaine, essayant de nouvelles armes ? Ça donnait à penser. Elle s'était promis d'écrire à son représentant au parlement et à l'Union américaine des Libertés civiles, dès son retour. Pas question qu'un ministère de la Défense vienne s'amuser avec des armes de cinéma en plein milieu de la région archéologique la plus importante de l'hémisphère occidental. Des tas de gens entendraient parler d'Elizabeth Drake, quand elle serait de retour !

De retour.

N'y pense pas, se dit-elle. Une seconde à la fois, voilà comment tu dois vivre maintenant. Pas de pensées d'avenir.

Qu'était-il arrivé ensuite ? Ah oui. Le tremblement de terre. Les

indigènes calcaient les membres de son expédition avec ces armes bizarres, en perçant leurs victimes de trous gros comme des balles de base-ball. Dick Diehl était venu la chercher, alors – qui aurait cru qu'il se souciait d'elle ? – et l'avait jetée dans le coin, où les sacs de toile pleins avaient amorti sa chute.

Elle pensa que les indigènes aux drôles d'armes allaient sûrement descendre Diehl et elle hurla. Comme si ses cris étaient une prière, le séisme y répondit.

Elle avait été trop terrifiée pour bouger. Des rochers qui se dressaient là depuis des millénaires vacillaient et s'abattaient autour d'elle. Deux pierres plates géantes tombèrent, juste au-dessus de sa tête. C'était par miracle qu'elle n'avait pas été écrasée.

Un miracle, oui. Les pierres s'étaient coincées l'une contre l'autre, formant un triangle au-dessus d'elle et détournant les fragments qui continuaient de dégringoler. Alors que le séisme continuait de gronder, elle entendait d'autres pierres rouler, tomber, pour l'ensevelir plus profondément. Elle entendait les clameurs des assaillants, écrasés sur le lieu de leur propre ravage. Bien fait pour eux. Ils étaient tous morts sauf Diehl. Lui, il s'était enfui.

Le salaud.

Elle croyait encore entendre Diehl l'appeler, crier son nom. Il devait s'enfuir. Elle le savait, elle l'avait compris sur le moment. Il la croyait morte. N'importe qui serait mort sous la montagne rocheuse qui lui était tombée dessus. Ce n'était que par hasard, un caprice du destin, qu'elle avait survécu, indemne.

Mon Dieu, faites qu'il se soit échappé, ce fumier pompeux sans cœur. Faites que Dick Diehl soit sain et sauf.

Le valium faisait son effet. Les cris aigus commençaient à se calmer. Parfait, parfait. Elle pourrait peut-être dormir. Moins elle restait consciente, mieux cela valait. Après tout, pensa-t-elle, il fait peut-être nuit. C'est peut-être le moment de dormir.

Une pierre tomba et la frappa à la joue. Elle étouffa un cri. Un autre caillou. Une chute de poudre de grès.

Les rochers. *Ils allaient céder !*

D'autres pierres ricochèrent. Elle se traîna vers le fond de son réduit, du côté opposé aux sacs et s'aplatit contre la paroi. Encore un tremblement de terre ? Ou simplement le déplacement normal des choses, une main invisible poussant les énormes rochers à leur place immuable, qu'ils n'auraient jamais dû quitter.

Sa figure était mouillée. Elle s'aperçut qu'elle pleurait. Plus de prières au Tout-Puissant, maintenant. Cette ironie finale ne les méritait pas. Rien que des larmes, toutes les larmes qu'elle avait gardées en réserve depuis qu'elle avait appris que les femmes sérieuses ne pleuraient pas. Vas-y et pleure, maintenant, bébé. C'est le moment.

— Doucement. Nous ne voulons pas provoquer d'éboulement.

— Quoi ? s'écria-t-elle.

Il y avait quelqu'un, là dehors ! Les pierres et la poussière tombées avaient dû ouvrir un passage pour l'air, dans la paroi du fond. Et il y avait quelqu'un, là, pour l'aider. Qui parlait anglais.

— Je suis ici ! cria-t-elle. Ici dedans !

— Elle est là-dedans, dit la voix.

— Tu me prends pour un sourd, répliqua une autre voix, aiguë et chantante.

— Attention à cette pierre.

— Attention à ta pierre toi-même. Et redresse ton coude.

Un des hommes au moins était Américain. Est-ce que Diehl les avait envoyés ? Est-ce que c'était une troisième équipe ? Mon Dieu, est-ce que Diehl serait avec eux ?

— Dick ! glapit-elle.

— Remo, répondit la voix.

— Chiun, dit l'autre. Salutations.

Salutations ? Est-ce que c'était une façon de parler à une enterrée vive ?

— Faites-moi sortir d'ici, nom de Dieu ! hurla-t-elle.

— Doucement, du calme, ma fille. On va vous tirer de là.

Ma fille ! Il l'appelait « ma fille ». Elle le détestait déjà. Enfin, ce n'était pas le jour de faire la difficile. Elle s'occuperait d'eux plus tard, les dénoncerait à leur supérieur. Mais pour le moment, elle se moquait qu'ils soient deux brutes qui battaient leur femme, du moment qu'ils la faisaient sortir de là. Reste cohérente, c'est tout. Ne perds pas la tête.

— Il y a deux grandes pierres, d'environ un mètre cinquante sur un mètre de largeur et d'épaisseur, coincées en triangle au-dessus de ma tête, dit-elle en articulant clairement.

— Qu'est-ce que je t'ai dit au sujet de ton coude ?

— Ah ça va, petit père, écrasez. Ce n'est pas un exercice.

— Tout mouvement est un exercice. Même le plus petit geste doit être accompli correctement.

— Bon, bon. Comme ça ?

— C'est un peu mieux. Pas coréen, mais mieux.

— Est-ce que vous m'entendez ? glapit Elizabeth Drake à pleine voix.

— Nous vous avons entendue, assura Remo.

— Les conducteurs de yaks de l'Himalaya ont dû l'entendre, chuchota Chiun. Le coude.

Un filet de sable tomba sur la tête de l'archéologue. Elle hurla :

— Faites attention à ce que vous faites, crétins !

— Écoutez, vous voulez qu'on vienne vous chercher, oui ou non ?

— Je veux que vous me tiriez de là en vie, imbécile. Est-ce que

vous avez des treuils ?

— Une insulte, dit la voix chantante.

— Nous n'en avons pas besoin.

Des cinglés. Elle confiait sa vie à deux débiles qui essayaient de creuser une montagne avec leurs mains. Des étudiants, probablement. De première année.

— Écoutez, ne me faites pas de fleurs en m'accordant une mort rapide. Je tiendrai le coup. Allez à Progresso et revenez avec un treuil ou quelque chose. Une grue, peut-être, si vous en trouvez. Je tiendrai le coup.

— Je vous l'ai dit, nous pouvons vous tirer de là, répéta l'Américain.

Il paraissait agacé. Eh bien, elle avait bien plus de raisons que lui d'être agacée ! Quel abruti !

— Et moi je vous dis d'aller chercher des treuils ! Nom de Dieu, faites ça bien, bougre d'attardé mental !

— Viens, Remo. Nous allons abandonner cette ingrate personne.

— Non ! hurla le professeur Drake. Ne partez pas. Je vous en supplie, ne partez pas !

— Vous promettez d'être gentille ? demanda l'Américain.

Je serai gentille, pensa-t-elle. Quel que soit cet aliéné nommé Remo, il va voir comment je sais être gentille ! Avec un bon coup de pied dans ses bijoux de famille.

— Faites-moi simplement sortir d'ici, dit-elle posément.

Mais naturellement, ils n'y arriveraient pas. Pas sans machinerie, sans leviers. C'était bien sa veine d'être découverte par deux machos sexistes qui se croyaient capables de déplacer des montagnes sans aide.

Elle s'adossa à la paroi. Admirable. Tout simplement parfait. Elle n'avait pas le droit de mourir rapidement, par les armes de ces indigènes, oh non. Elle ne pouvait pas mourir dans le tremblement de terre. Les rochers qui avaient écrasé cette cantine d'asticots là-bas dans le coin devaient passer à côté d'elle. Elle ne pouvait pas mourir de faim. Non. Selon les singuliers caprices du destin, elle survivait à tout ça de manière à être assassinée par deux débiles qui essayaient de la sauver.

Eh bien, parfait, ainsi soit-il. Elle était trop fatiguée pour discuter. Et le valium la remontait un peu, pas beaucoup, juste assez pour éteindre la peur de la mort violente. Au diable tout ça. Elle allait tout simplement s'endormir. Ce serait agréable si la fin venait dans son sommeil. Elle avait toujours espéré mourir dans son lit.

Et puis, juste au moment où tout tournait agréablement dans sa tête, son dossier disparut. Elle tomba à la renverse dans une lumière aveuglante. Ses yeux mirent un moment à s'y adapter. L'air était

odorant, léger. On entendait partout les bruits de créatures sauvages, des pépiements, des coassements, des appels, des chants, elle croyait même percevoir celui de la rivière. Et la lumière, maintenant qu'elle y était habituée, n'était pas un soleil aveuglant, mais l'éclairage tamisé et doux de la jungle profonde. Elle sourit. Au-dessus d'elle, il y avait des feuilles grasses d'eucalyptus et des herbes hautes et... des gens. Deux figures se penchaient sur elle, un jeune type maigrichon à l'air idiot et un Oriental si vieux qu'il allait sûrement tomber en poussière d'une seconde à l'autre. Et maintenant, une troisième figure entrait dans le tableau, encadrée par le feuillage foncé et le ciel bleu : un enfant. Indigène. Origine maya. Huastèque, probablement, à en juger par sa charpente et ses traits. Vraisemblablement de la région de Quintano Roo.

— Vous êtes archéologues ? demanda-t-elle.

— Nous sommes des assassins, répondit le vieux.

C'était le bouquet. Même le valium ne serait d'aucun secours, maintenant.

— Pourquoi elle se met à gueuler comme ça ? hurla Remo dans les cris horribles de cette femme.

— Parce qu'elle est femelle, répondit Chiun.

— Est-ce qu'elle est blessée ?

Remo la tira vivement par l'ouverture et lui tâta les côtes, les bras et les jambes. Les cris continuaient, sans répit.

— Vous croyez qu'elle souffre ?

— Qui peut le dire ? répliqua Chiun en haussant les épaules. Les femmes souffrent tout le temps, que la douleur existe ou non.

— Mettons-la là-bas, à l'ombre, dit Remo en la traînant vers un arbre. Maintenant s'il vous plaît, madame, calmez-vous. Vous n'avez rien.

Le professeur Drake se tut brusquement et le regarda.

— Vous allez me tuer, je suppose, dit-elle. Remo se tourna vers Chiun, puis de nouveau vers la jeune femme. Elle était belle, grande et mince, avec des yeux verts et des cheveux blonds tirés en chignon désordonné. Elle avait ces cheveux nordiques lourds qui devaient tomber sur ses épaules nues et sur ses beaux seins fermes, entre des draps de grand prix. Une femme de grande classe, beaucoup de style. Mais cinglée.

— Voudriez-vous m'expliquer, s'il vous plaît, pourquoi je me donnerais la peine de vous sauver la vie si je voulais vous tuer ? demanda Remo, exaspéré.

— Il a dit que vous êtes des assassins, bredouilla-t-elle en regardant Chiun avec méfiance.

— C'est vrai, dit Chiun. Mais ce n'est pas l'honneur de n'importe qui d'être assassiné par nous. La plupart des gens sont indignes de nos

talents. En particulier les petites idiotes qui veulent être sauvées par des machines.

Elle se redressa en rougissant.

— Écoutez, je disais simplement...

— La prochaine fois que votre vie sera en danger, nous vous enverrons un tracteur.

— Vous êtes impossibles, tous les deux ! s'écria-t-elle. Le fait est que...

— Elle va bien, dit Remo.

— Je vous parle, bonhomme ! cracha-t-elle.

— Remo. Le nom est Remo. Et voici Chiun. Le petit garçon s'appelle Po. Maintenant, présentez-vous comme une personne civilisée sinon nous allons vous laisser là.

Les yeux étincelants, elle ouvrit la bouche, prête à l'assaut, mais Remo s'était déjà détourné.

— Je suis Elizabeth Drake, annonça-t-elle d'un air hautain.

Remo sourit.

— Enchanté de vous connaître, Lizzie.

— C'est Elizabeth. Vous pouvez m'appeler professeur Drake. Je suis archéologue.

— Ah oui, j'ai entendu ce nom-là. Vous et votre copain, vous faisiez des fouilles par ici.

— Le professeur Diehl ? Il est vivant ? demanda-t-elle vivement.

— Il est vivant. On dirait que vous êtes les deux seuls survivants.

Remo retourna auprès de l'hélicoptère de la Croix-Rouge et examina les dégâts. Pas de survivants. Les corps dispersés tout autour étaient dans un état de décomposition avancée. Pas de survivants autour du temple, non plus. Les cadavres présentaient des blessures curieuses, d'énormes trous qui semblaient brûlés.

Diehl avait raison, pensa Remo. Les armes étaient des lasers. Il l'avait vu de ses yeux, d'ailleurs. Et elles avaient attaqué le Temple de la Magie.

Mais qui avait fourni ces armes, d'abord ? C'était difficile à croire, mais, quelque part au milieu de la forêt vierge la plus dense du monde, il y avait – il *devait* y avoir – un arsenal d'armes plus avancées que tout ce que produisaient les États-Unis. Avancées, et pourtant fragiles comme du verre.

À part les blessures sur certains des morts, il n'y avait aucune indication que le groupe avait été attaqué par des soldats réguliers d'un pays civilisé. Remo se dit qu'il aurait peut-être plus de chance à l'intérieur. Il se mit au travail contre les rochers bloquant l'entrée. Ils avaient été déjà en partis dégagés quand Chiun et lui cherchaient à rejoindre ce barracuda femelle qui permettait qu'on l'appelle professeur Drake.

L'intérieur du temple était frais et sec, contrastant avec la touffeur humide de la jungle. Parfait, pensa-t-il en traînant dehors les corps sans vie. Il ne se faisait pas une joie d'avoir à ramasser à la pelle des chairs en putréfaction. Ces cadavres-là portaient les mêmes blessures, de grands trous béants, pénétrants, infligés par les lasers. À part les archéologues identifiés par Elizabeth Drake, ils étaient tous Indiens, de l'équipe des fouilles ou des Tribus Perdues. Pas de Russes dans ce coin-là.

Remo fouilla l'intérieur du temple. Que cherchait-il ? D'autres armes, peut-être ? Un bout de papier, un morceau d'étoffe... n'importe quoi qui associerait l'attaque aux lasers avec autre chose qu'une bande d'indigènes porteurs de lances.

Mais il n'y avait rien. Dispersés parmi les débris, par terre, il vit quelques pichets et pots divers. Il en ramassa un et le retourna. Il n'en coula rien qu'une fine poussière de grès. Il jeta le pot dans un coin.

— Qu'est-ce que vous faites ? glapit Lizzie en se précipitant pour ramasser le pot et le prendre dans ses bras comme un bébé. Vous ne connaissez pas la valeur inestimable de ces objets ? C'est remarquable qu'ils aient survécu au tremblement de terre ! Ne touchez pas à ça, monstre ! hurla-t-elle en arrachant un fragment de poterie de la main de Remo.

— Ce n'est qu'un bout de vaisselle cassée, protesta-t-il.

— Sachez, pour votre gouverne, que ce bout de vaisselle cassée a plus de cinq mille ans !

Elle alla le fourrer sous le nez de Chiun, qui déclara aimablement :

— Je n'ai jamais beaucoup aimé l'art moderne.

Remo vit les tendons se tendre au cou de l'archéologue.

— Détendez-vous, Lizzie, conseilla-t-il gentiment.

— Ne me traitez pas avec condescendance ! tempêta-t-elle.

— D'accord, d'accord. Navré pour ce pot. Mais ça n'avait l'air que d'un vieux pot. Ça n'avait pas l'air important.

— Pas important ? s'exclama-t-elle, stupéfaite, en fermant les yeux de désespoir. Écoutez. Je devrais peut-être vous expliquer quelque chose. La branche de l'archéologie dans laquelle je me suis spécialisée est l'ancienne civilisation maya. Je l'étudie depuis seize ans, je l'enseigne, j'ai tout lu à ce sujet, j'ai écrit des volumes là-dessus. J'ai passé la plus grande partie de ma vie d'adulte dans cette partie du monde, pays d'origine des Mayas. Et pourtant, je ne sais presque rien d'eux. Personne ne sait rien. Les anciens Mayas sont un mystère qui déroute les savants depuis des siècles. Tout ce que nous en savons, c'est ce que nous avons pu déduire tant bien que mal, à partir de pierres gravées, de ruines et de pots cassés, comme celui que vous ne jugiez pas important.

— Ça va, j'ai compris, marmonna Remo, irrité d'être sermonné,

surtout par une personne dont il venait de sauver la vie.

— Non, vous ne comprenez pas, insista-t-elle quand même. C'est ce que j'essaie de vous expliquer. La civilisation maya a sauté, historiquement parlant, en un seul bond et sans explication, d'un état de société agraire primitive à un système complexe de villes où florissaient les arts, les hautes mathématiques, l'astronomie avancée, un calendrier de 360 jours, une écriture et le concept du zéro. Autrement dit, ils se sont presque instantanément transformés, de fermiers sauvages en génies scientifiques.

— Qu'est-ce que vous appelez instantané, vous autres ? Mille ans ?

— Dites plutôt un jour.

Chiun releva vivement la tête.

— Quel jour était-ce ?

Remo sourit.

— Elle ne veut pas dire un jour particulier, Chiun.

— Si, parfaitement ! déclara Lizzie. Ce jour était le 11 août 3114 avant Jésus-Christ.

— Comment le savez-vous ?

— La date est écrite dans presque tous les importants écrits mayas qui ont été découverts. Cette unique date. Elle figure dans des tombeaux, sur des murs, des stèles, les monuments que les Mayas taillaient dans la pierre pour servir d'archives. Sur tout. C'est le commencement des temps, tel que le connaissaient les Mayas.

Elle baissa ses yeux sur le pot qu'elle tenait et passa lentement le doigt autour du rebord.

— Quelque chose s'est passé à cette date, il y a cinquante siècles, murmura-t-elle comme pour elle-même. Quelque chose de si monumental que les Mayas ont été catapultés de l'âge de pierre dans l'avenir.

— Ces écrits que vous avez trouvés ne le disent donc pas ?

— Non. La date est toujours utilisée comme une référence, comme nous disons avant et après Jésus-Christ. Apparemment, ce qui est arrivé était si important que les générations futures pensaient que tout le monde savait quel était cet événement repère. La plus ancienne construction maya jamais découverte est un centre de cérémonies à Cuello, dans le nord du Belize, datant de 2500 avant Jésus-Christ. Mais ce n'est qu'une salle vide avec un autel de pierre. Les bâtiments se conservent mal, dans ce climat. Et puis c'est quand même six cents ans après la date magique de 3114.

— Alors vous ne savez toujours rien, dit Remo.

— C'est justement ! Nous avons peut-être la solution ici même. La première équipe d'archéologues qui a exploré le temple a trouvé des preuves permettant de le dater vers 3000 avant Jésus-Christ et peut-être plus tôt.

Elle s'interrompt, guetta dans les yeux de Remo un signe de compréhension, et puis y renonça en poussant un soupir irrité.

— Vous ne voyez donc pas ? Le Temple de la Magie est le plus ancien site maya qu'on a jamais découvert ! Ici même, entre ces murs, peut se trouver la solution d'une énigme vieille de milliers d'années !
Que s'est-il passé ?

Le petit garçon la regardait. Tout à coup, il parla.

— C'était Kukulcan.

— Quoi ?

— Mon père me l'a dit dans la langue ancienne. Dans les légendes, le dieu blanc Kukulcan est venu sur terre dans son chariot de feu et a construit le monde.

— Sornettes grotesques, déclara Lizzie. Un conte de bonne femme inutilisable.

Le gosse recula humblement.

— Doucement, intervint Remo. Ce n'est qu'un môme.

— Je suis un savant, pas une mère qui raconte des histoires pour endormir bébé. Ces légendes qu'on prétend inoffensives peuvent mener à des conclusions totalement erronées qui entravent le véritable progrès. Cette histoire de Kukulcan, par exemple, a amené des centaines de personnes normalement sensées à croire que les Mayas ont reçu leur savoir par des astronautes envahisseurs. Des astronautes ! Vous vous rendez compte de cette démente ?

Remo ne dit rien et s'exhorta à la patience. Les personnes qui avaient vécu une épreuve comme celle de Lizzie, enterrée vivante sous les ruines d'un temple, avaient bien le droit d'être un peu de mauvais poil une fois la crise passée, mais elle commençait à lui porter sur les nerfs, celle-là, belle poitrine ou non.

— Changeons de conversation, dit-il aimablement. Vous avez vu de bons films, dernièrement ?

L'archéologue rougit.

— Qui a eu l'idée de vous envoyer ici, au lieu d'une équipe raisonnablement cultivée ? grinça-t-elle entre ses dents. Le culot ! La plus grande découverte archéologique de tous les temps et je n'ai personne avec moi qu'un enfant ignorant, le plus vieil homme du monde et un clown en teeshirt !

— Écoutez, ma petite dame, ce clown vient de vous sauver la vie, pour ce qu'elle vaut. Ce qui, comme je peux le constater d'après votre charme et votre étincelante personnalité, ne devait pas valoir un pet dans une bouteille pour commencer.

Elle leva les yeux au ciel et émit des sons étranglés. Remo éleva la voix :

— Si vous n'étiez pas une femme, je vous giflerais !

— Ne vous gênez pas ! glapit aigrement Lizzie. Prouvez que vous

êtes un abominable macho sexiste. Ah, les hommes, avec leur petite quéquette, leurs petits poings...

— Et vous avec votre petit cul rouge, marmonna Remo en faisant un pas vers elle, ce qui la fit hurler.

— Assez, assez, intervint Chiun en plaquant ses mains sur ses oreilles. Cette chamaillerie est insupportable pour une personne de mon âge. Des cris. Des disputes. Il ne peut y avoir de sérénité auprès d'une discorde pareille. Je dois avoir du calme au crépuscule de ma vie.

Il sourit à Lizzie, avec une grande douceur.

— Alors, retournez à l'asile de vieillards d'où vous vous êtes évadé ! lui cria-t-elle.

La bouche de Chiun se ferma en claquant.

— Remo, chuchota-t-il, cette femme...

— Ouais, je sais. Elle sait faire ressortir ce qu'il y a de meilleur dans un homme, hein ?

— Remo ! Chiun ! cria Po du fond du temple. Venez voir !

Ce recoin dans le fond était plein de rochers éboulés. La tête du garçon apparaissait par une ouverture entre les pierres.

— Ce n'est pas un endroit pour des jeux d'enfants, dit Lizzie en passant devant Remo. Il risque d'endommager quelque chose de valeur. C'est déjà assez ennuyeux d'avoir deux imbéciles adultes, mais un *enfant*... Remo la suivit, pas pour pas, et lui parla dans l'oreille.

— Je commence à en avoir ras le bol de vos insolences. Je sais comment vous faire taire.

Il tendit une main vers la gorge de l'archéologue, mais remarqua que Chiun avait disparu entre les rochers. Po attendait à l'entrée et lui faisait signe. Il se glissa dans un étroit passage lorsque Remo arriva.

— Qu'est-ce qu'il y a ? demanda Remo.

— Par ici.

La voix de Chiun se répercutait dans les décombres. Le passage à travers les rochers était bas et Remo dut avancer à quatre pattes dans l'obscurité.

— Je ne vais pas là-dedans, cria Lizzie de l'entrée.

— Tant mieux, répliqua Remo.

— Mais je suis toute seule ici ! glapit-elle. Et si ces fous avec les pistolets reviennent ?

— Ils vous abattront peut-être. La mort est encore un bon moyen d'obtenir la paix et le silence.

Le cœur de Remo se serra quand il entendit derrière lui le bruit de la progression maladroite de Lizzie et sa voix geignarde.

— Maintenant, nous allons tous être pris au piège. Vous parlez d'une bande de sauveteurs !

— C'est là, dit Po dans le noir.

— Ah oui, répondit Chiun.

Les yeux de Remo s'étaient adaptés automatiquement à l'obscurité du tunnel. Tout au bout, il vit Chiun et le gamin devant quelque chose qui avait l'air d'un réfrigérateur.

— Qu'est-ce que c'est que ça ? demanda-t-il en se redressant.

Il toucha la surface. Elle craqua sous ses doigts. L'objet était ovale, haut d'un mètre soixante environ, et en métal. Un métal qui s'écrasait au moindre contact. Du côté gauche, il y avait une espèce de poignée.

— Je crois que c'est une porte, dit-il en avançant la main vers la poignée, mais, aussitôt, il recula en sursautant, quand il fut soudain baigné d'un cercle de lumière.

La lumière dansait. Remo pivota.

— Une torche électrique, dit Lizzie. Naturellement, je suis la seule à avoir pensé à en apporter une.

— Vous êtes la seule avec des yeux si faibles qu'ils en ont besoin, rétorqua Chiun.

Il écarta les mains de Remo et ouvrit la porte de métal. Remo, Lizzie et l'enfant le suivirent dans une salle.

À l'intérieur, le cercle de lumière révéla un singulier spectacle. C'était une travée, recouverte de linoléum, semblait-il, mais en plus brillant, plus résistant. Le plafond était arrondi, comme s'ils étaient dans un long tube, et revêtu de même matière. Tout paraissait flambant neuf, à part les parois de côté. Pour une raison qui n'était claire pour aucun d'eux, des couches grises spectrales d'une épaisse étoffe pourrie, aussi fragile que des toiles d'araignées, pendaient le long des murs.

Remo s'insinua entré Lizzie et une paroi pour retourner à la porte ovale et la pousser légèrement. Elle se désintégra sous son index.

— C'est le même métal que celui des pistolets à laser, mais le sol est en plastique, dit-il en s'approchant des rideaux en toile d'araignée accrochés aux plafonds. Et ça...

— Ne touchez à rien ! hurla Lizzie. Nous ne savons pas quelle est l'ancienneté.

— Allez ah ! Ce métal n'est même pas rouillé !

— Certains de ces temples contiennent des tombeaux qui sont hermétiques, imperméables à l'air. À Palenque, par exemple...

— C'est un avion quelconque, déclara Remo.

Ça ne peut être que ça. La travée, la porte étanche, les...

Ses yeux suivirent machinalement la lumière de la torche, qui frémissait dans le fond de cette structure tubulaire.

— Mon Dieu, qu'est-ce que c'est que ça ? souffla Lizzie.

La torche éclairait une autre porte. Mais celle-ci était ronde et en plastique blanc dur. La porte était sur une sphère. Un ballon de plastique géant.

— Ne venez pas me raconter que ce truc-là a cinq mille ans ! s'exclama Remo.

— Ah, mon Dieu ! Non, pas la théorie de l'astronaute ! Ce n'est pas possible !

Tremblante, Lizzie s'avança vers le globe blanc et ouvrit la porte.

L'intérieur sphéroïde était lourdement et uniformément matelassé d'une espèce de matière plastique spongieuse, de couleur orangée. Six « ceintures de sécurité pendaient sur les murs, comme si cette coquille était un wagonnet d'attraction foraine, version luxueuse des montagnes russes.

Chiun et l'enfant firent le tour de cette salle ronde douillette tandis que Lizzie examinait les ceintures en se demandant si c'était cela, la découverte que la première équipe avait rapportée à l'université, la chose si importante qu'ils n'osaient pas l'écrire. La chose que des indigènes nus protégeaient jalousement, en tuant pour cela.

Son cerveau galopait. Elle n'avait pas vu le véhicule quand elle était arrivée au Temple de la Magie. Un mur avait dû être construit autour. Les Mayas faisaient cela, c'était logique. Un temple dans le temple.

— Je vais jeter un coup d'œil à l'autre bout, annonça Remo.

Lizzie s'arracha à ses réflexions.

— Je vous accompagne.

Elle sortit gauchement de la coquille, pour suivre Remo sur le revêtement lisse de la travée centrale.

— Demi-tour, dit Remo d'une voix calme, pas du tout autoritaire.

— Ne me bousculez pas ! Je suis l'archéologue. J'ai tous les droits de...

— *Demi-tour !* hurla Remo.

Il la repoussa vers la coquille. Elle tomba et atterrit sur les fesses, devant la porte ouverte.

— Comment osez-vous ! tempêta-t-elle, mais elle s'aperçut que le sol bougeait sous elle et elle reconnut les petites secousses. Un tremblement de terre !

— Rentrez là-dedans, cria Remo en la soulevant pour la jeter dans la boule capitonnée. Vous serez plus en sécurité.

Le sol basculait follement. Le choc propulsa Remo à la renverse et il alla s'écraser contre ces rideaux fragiles, en toile d'araignée. Son dos heurta quelque chose de dur. Une poignée. Non, *une manette*. Une manette en plastique encastrée dans une matière qui se brisait comme du verre sous son poids.

Le rideau devant lui tomba en poussière. Là-bas, dans la salle principale du temple, des pierres tombaient et roulaient dans un bruit de tonnerre.

— Vite ! cria Chiun.

Il avait ramassé la fille hurlante et l'avait attachée avec une des ceintures de sécurité. Po, le petit garçon, avait bouclé la sienne sans un mot.

Un bon gosse, pensa Remo en courant à petits pas rapides vers la sphère. Il garde la tête froide. Chiun l'a bien jugé. Il avait bien jugé la fille aussi. Une casse-bonbons dès la case départ. Sans elle, ils auraient pu s'échapper en terrain découvert avec le gamin. Il était petit et se tenait tranquille. Mais jamais ils n'y arriveraient avec une adulte complètement affolée et stupide qui gênait leurs moindres mouvements.

Une autre secousse se produisit. Remo, qui était juste devant la porte, partit de nouveau à la renverse. Le bras de Chiun jaillit pour le retenir et le tirer à l'intérieur de la coquille. Il claqua la porte.

Le vieux Coréen se tenait debout au milieu de la salle matelassée ; ses mouvements imperceptibles le maintenaient parfaitement en équilibre, alors que la fille et l'enfant étaient violemment secoués dans leurs ceintures.

Remo respira profondément. À l'intérieur, les tremblements étaient beaucoup moins prononcés.

— Qu'est-ce que je vous disais ? glapit Lizzie. Nous sommes pris au piège ! Je l'ai bien dit !

— Marquez-vous un point, répliqua Remo.

— Nous allons tous mourir ici ! gémit-elle.

— Pour une fois, rien qu'une fois, bouclez-la, vous voulez ? Vous êtes plus en sécurité ici que n'importe où ailleurs. Nous ne pourrions pas sortir maintenant si... si...

Il regarda autour de lui. Lizzie s'était arrêtée de faire du bruit et le dévisageait d'un air alarmé. Le gosse aussi, bouche bée. Remo s'entendait parler, mais la voix n'était pas la sienne. Elle était profonde, creuse, traînante. Et elle ralentissait, comme un vieux disque de phonographe pas suffisamment remonté.

Il se tourna vers Chiun. Il lui sembla qu'il mettait plusieurs minutes à bouger la tête. Chiun cligna des yeux, d'un mouvement lent, paresseux. Remo marcha vers la porte, avec l'impression de pédaler dans de la mélasse.

— Attends, fit la voix de Chiun, déformée et languissante. Ne... l'ouvre... pas...

Lizzie poussa un cri perçant. Le son se dilata dans le globe, le remplit en restant lointain. Elle avait les traits convulsés, sa bouche grimaçait lourdement, ses joues semblaient onduler comme un mirage.

Po, au ralenti, tendit un bras maigre vers Chiun. Le vieil Oriental lui saisit la main et la pressa.

Remo s'adossa à la paroi matelassée. Sa vue se brouillait, les couleurs, devant lui, se dissolvaient en grisaille. Et puis elles

noircirent, jusqu'à ce qu'il n'y ait plus de lumière, rien que le bruit des respirations dans la petite salle ronde : celle de Lizzie, bruyante et irrégulière, amplifiée et lente. Le petit halètement du gosse, une espèce de sifflement rythmé. Celle de Remo, profonde et silencieuse, mais résonnant à ses oreilles comme le vent. Et celle de Chiun, le Maître, à peine audible.

CHAPITRE VI

Quand Remo revint à lui, le tremblement de terre était fini et Chiun se tenait à la porte ouverte de la sphère, une main légère posée sur la poignée. Il paraissait soucieux.

— Viens ici, Remo, murmura-t-il.

— Qu'est-ce qu'il y a ?

Lizzie gémit et dégrafa sa ceinture. Le petit garçon battit des paupières comme s'il se réveillait d'un petit somme.

— Ah, mince ! souffla Remo en sortant de la coquille.

Les tentures grises en toile d'araignée, de chaque côté de la travée, étaient remplacées par du tissu de couleur vive, raidi par de la peinture rouge et or représentant des scènes primitives, des animaux, des enfants qui jouent.

— Mais c'est *neuf* ! s'exclama Lizzie en les regardant de près.

Remo secouait la tête, abasourdi.

— J'en ai déchiré deux. C'est complètement tombé en poussière. Je l'ai vu de mes yeux.

Il avança dans la travée de plastique blanc, passa par la porte étanche de l'engin et devant un nouveau mur, récemment construit sur les côtés de l'ouverture.

Au-delà du mur, il y avait une salle intacte, pleine d'œuvres d'art incroyables : des vases incrustés de turquoises et de nacre, des ornements d'or en forme de chimères, des coffrets de jade et d'argent, pleins de perles fines et de pierres précieuses.

— C'est admirable, souffla Lizzie derrière Remo. Parfait. Les plus parfaits exemples de l'art maya que j'aie jamais vus.

— N'avancez pas, dit-il.

— Pourquoi ? Je suis aussi intriguée que vous ! Pourquoi est-ce que je n'irais pas regarder ? demanda-t-elle avec mauvaise humeur, en faisant le tour de la salle fabuleuse.

Elle s'arrêta, en fronçant les sourcils, au pied d'une statue d'homme de deux mètres cinquante de haut, sculptée dans la masse à la façon des Mayas, sauf la tête qui n'avait pas de traits du tout. Une simple sphère de pierre était posée sur les épaules de la statue.

— C'est bizarre, dit Lizzie. Il n'y a pas de figure.

Elle fit encore quelques pas et souleva un vase ovale, posé sur un piédestal près d'une porte.

— Absolument inestimable, murmura-t-elle en l'examinant.

Un cri strident rompit le silence. Le vase échappa des mains de

Lizzie et se brisa sur le sol.

Remo et Chiun se regardèrent. Le son leur était connu, parce qu'une seule créature pouvait le produire, et dans une seule circonstance : c'était le hurlement d'un homme succombant à une mort violente.

Ils firent le tour des murs pour chercher une issue. Remo la trouva, un court labyrinthe conduisant de la chambre aux trésors dans une troisième salle. Ce qu'il y avait là lui révulsa l'estomac.

Un groupe d'hommes aux cheveux noirs, grands et minces, vêtus de longues robes tissées de motifs décoratifs et de fils d'or, entouraient silencieusement un autel sur lequel était allongé un jeune homme, un garçon de seize ans ou moins. Sa poitrine était ouverte et le sang y coulait encore, rouge vif et brillant. Il avait les bras et les jambes liés avec des cordes.

Derrière le garçon se dressait le personnage le plus somptueusement vêtu du groupe, un homme aux traits aristocratiques avec des yeux d'un bleu profond luisant de la passion du chasseur après l'hallali. Sa robe était d'argent pur et il portait sur la tête, comme une couronne, un épais ornement d'argent. Des bracelets et des breloques de jade, d'os taillé, alourdissaient ses bras et sur sa poitrine scintillait une topaze géante sur une chaîne d'argent.

Dans une main, il levait une dague, large et ruisselante de sang. Dans l'autre, il présentait le cœur encore palpitant de la victime.

À la vue des intrus, les hommes sursautèrent et murmurèrent entre eux. Seul celui du milieu, celui qui tenait le cœur mourant, garda le silence. Ses yeux se rétrécirent alors qu'il marmonnait à voix basse quelque chose de menaçant, dans un langage mi fluide, mi-guttural, que Remo n'avait jamais entendu.

— Qu'est-ce qu'il dit ? demanda-t-il à Chiun qui connaissait presque toutes les langues du monde.

Mais le Maître de Sinanju secoua la tête, les sourcils froncés.

— Je ne sais pas. Je n'ai encore jamais entendu cette langue.

— Il me semble avoir perçu certains dérivés du dialecte maya, dit Lizzie tout excitée. C'est peut-être une sorte de culte, ou...

— C'est l'ancienne langue, dit tout bas le jeune Po.

Ils se tournèrent tous vers lui.

— L'ancienne langue ? répéta Remo.

— La langue de mes ancêtres, expliqua Po, les yeux fixés sur le grand homme couvert de sang. Il nous disait de partir.

— Avec joie, déclara Chiun.

L'homme parla encore, en montrant du doigt Remo et Chiun. Sa voix était grave, sonore, sa figure cruelle.

— Qu'est-ce qu'il y a encore ? demanda Remo.

Le petit garçon ne lui répondit pas. Il fit un pas, le menton levé, la

figure congestionnée et cria quelques mots à l'homme.

Tandis qu'il parlait, les autres membres du groupe entourant l'autel sanglant se regardèrent avec incertitude, puis ils dévisagèrent Remo et Chiun. À un moment donné, leur chef ouvrit la bouche pour parler, mais le gamin le fit taire en se lançant dans un nouveau torrent de mots bizarres, tout en montrant le ciel puis, de nouveau, Remo et Chiun. Sa voix enfantine adoptait un ton de commandement très singulier et il se tenait immobile, bien droit, en parlant d'une voix claire. Quand il se tut, les hommes entourant la table baissèrent les yeux. Le gosse lança un nouvel ordre et ils tombèrent à genoux, en psalmodiant une espèce de cantique.

Seul le personnage central resta debout, l'homme à la robe somptueuse, dont l'amulette de topaze, étincelait de reflets sanglants. Il regardait fixement Po, ses yeux aussi froids que le poignard qu'il tenait toujours.

Po ne dit plus rien, mais il continua de regarder l'homme dans les yeux. Enfin, au bout d'une éternité, semblait-il, l'individu posa le cœur inerte et sa dague, hocha sèchement la tête et sortit.

— Venez, dit Po. Il nous conduit au roi.

— Ah, dis donc, tu ne leur as pas envoyé dire ! Qu'est-ce qui se passait, là-dedans ? Est-ce que nous aurions dû faire quelque chose ?

— Non. C'était un sacrifice. C'est leur coutume. L'homme est un prêtre, dit Po. Mais il ne m'inspire pas confiance.

— Il n'a pas l'air fou de toi non plus. Comment est-ce que tu l'as persuadé de nous faire sortir de là ?

— Je lui ai dit la vérité.

— Ah ? Par exemple que nous nous sommes trouvés pris dans un tremblement de terre et que nous nous sommes retrouvés par erreur dans son temple ?

— Eh bien, pas exactement la vérité, avoua le gosse. Je lui ai dit que nous étions tombés sur la terre dans un chariot de feu.

— Ah, très bien, dit Remo. Quelque chose de normal, facile à croire.

— Et qu'il devrait se préparer à affronter le grand dieu Kukulkan et son fils.

Chiun arborait un sourire radieux.

— Je savais bien que ce garçon avait quelque chose qui me plaisait.

À la sortie du temple, le spectacle qui les accueillit leur causa un choc. La jungle et ses fourrés qui cachaient presque complètement le soleil avait été défrichée. À sa place, il y avait une ville florissante, aux bâtiments de pisé, de ciment et de pierre, certains d'une taille immense.

Une rangée de marchands en plein vent, devant des éventaires

recouverts de toile, interpellaient les passants et leur présentaient des marchandises diverses : lames d'obsidienne, tabac en feuilles, blocs de sel gemme bien blanc, poissons séchés, vaisselle, masques décorés de petites plumes multicolores et de peinture, brûle-parfum de métal, silex, cannes, jade, bijoux.

Éblouie, Lizzie leur expliqua au passage ce qu'étaient les articles les plus insolites. Une boutique n'exposant que de petites pointes blanches, leur dit-elle, était l'endroit où l'on devait aller pour acheter des épines de pastenague.

— On s'en servait autrefois pour des saignées, dit-elle et elle hasarda : Ils s'en servent peut-être encore. Quelque part...

Elle commençait à trembler.

— Calmez-vous, lui dit Remo. Nous allons bientôt découvrir où nous sommes.

— Mais nous n'avons pas bougé ! protesta-t-elle.

— Nous n'en savons rien. Quand le séisme a commencé, tout est devenu fou. Et nous avons certainement bougé. Sans quoi nous ne serions pas ici.

— Mais le temple...

— Gardez les questions pour le moment où nous arriverons là où nous allons, trancha Remo.

Il savait bien qu'il était impossible qu'ils soient partis dans un véhicule profondément enfoui dans un temple de rochers et qu'ils émergent à l'intérieur d'une autre construction, mais les plaintes geignardes de Lizzie ne contribuaient guère à élucider le mystère. Il avait besoin de réfléchir.

D'abord, se dit-il, il verrait qui était à la tête de ces inconnus sanguinaires chez qui il était. Il poserait des questions ; il considérerait les événements. Et, ensuite, il arriverait peut-être à raccorder tout ça.

Ils passèrent devant un éventaire de petits animaux en terre cuite. Le marchand prit un oiseau aux couleurs vives et démontra son usage en lui soufflant dans la queue. En même temps, il déplaça ses doigts sur une suite de petits trous, sur le dos de l'oiseau, et produisit une charmante mélodie.

— Des jouets, marmonna distraitement Lizzie, en lissant son pantalon.

Les femmes qu'ils croisaient étaient vêtues d'espèces de toges bariolées, dont les plis souples retombaient d'une agrafe sur une épaule. Les hommes ne portaient guère plus d'un bout d'étoffe entre les jambes. Les deux sexes avaient des coiffures compliquées, leurs longs cheveux noirs torsadés sur le sommet du crâne et piqués d'ornements. Personne ne paraissait particulièrement étonné des vêtements du petit groupe.

— C'est une espèce de centre commercial, dit Lizzie.

— Ouais, reconnu Remo. Ils doivent avoir l'habitude des touristes.

Il ne voulait pas perdre son temps à se demander ce qui s'était passé. D'une façon ou d'une autre, la coquille sphérique où ils s'étaient enfermés les avait transportés dans un autre lieu. Lequel, allez savoir ! Mais ils étaient en vie, indemnes et, selon les enseignements de Sinanju, c'était l'essentiel.

Une jolie femme menant en laisse un singe-araignée passa lentement devant lui en faisant tinter quelque chose dans sa main. Elle sourit. Remo lui rendit son sourire. Bon signe, se dit-il. Au moins les indigènes étaient amicaux.

Elle marcha un moment à côté de lui. Puis, d'un air sournois, elle ouvrit sa main et lui montra une demi-douzaine de graines brunes, dures, ressemblant à des haricots.

— Des haricots ? demanda Remo.

La fille sourit.

— Bizarre coutume, marmonna-t-il tout en hochant la tête et en souriant.

Elle lui présentait les graines et redressait la tête d'un mouvement saccadé, comme pour une question.

— Euh... non, merci. Je viens de déjeuner, dit poliment Remo.

La fille fronça les sourcils, l'air vexé. Elle bomba le torse et lui mit ses seins sous le nez.

— Ne le prenez pas mal, se hâta de dire Remo. Mais simplement, les haricots me font mal. Surtout crus. Ça me donne des gaz. Vous savez comme c'est désagréable, ça.

Elle cligna des yeux, sans comprendre.

— Ah, ça va, d'accord, dit Remo en mettant une des graines dans sa bouche. Voilà. Merci. Rien ne vaut un bon haricot ou deux, c'est ma devise.

La fille recula d'un pas, regarda les graines restant dans sa main, et puis Remo. Elle avait l'air absolument ahurie. Finalement, elle ramena son autre main en arrière et gifla Remo à toute volée, en poussant son singe devant elle. Il mordit Remo au mollet.

— Ben quoi ? Qu'est-ce qui vous prend ? cria-t-il après la fille qui s'en allait d'un air indigné. Tout ce que j'ai fait, c'est manger un de ses sales haricots !

Lizzie arracha un instant son regard à l'ahurissant spectacle de la ville pour dévisager Remo.

— Des haricots ?!

— Oui, des haricots. La fille aux haricots du Monde Perdu !

— Quel goût ont-ils ?

Remo réfléchit un instant.

— Chocolat, dit-il enfin. Un haricot au chocolat. Qu'est-ce que ça change ?

— Du chocolat, souffla Lizzie en pâissant. Une graine de cacao.

— Écoutez, si vous avez faim, allez chercher vos propres haricots.

Je ne m'y ferai pas reprendre !

— Cette fille est une prostituée. Elle voulait être payée en haricots.

Les sourcils de Remo escaladèrent son front.

— Des haricots ? Elle n'est vraiment pas chère !

— Pour aujourd'hui. Pas il y a cinq mille ans.

— Encore une conférence de musée ! gémit Remo.

Mais Lizzie continua sans se démonter :

— Au cours du troisième millénaire avant J. -C., les graines de cacao servaient de monnaie d'échange. C'était la monnaie courante. Il y avait même des faux-monnayeurs qui remplissaient de terre des cosses de haricots.

— D'accord, Lizzie, dit Remo, vaincu. Je vous promets qu'ici je ne vais pas me lancer dans le commerce des haricots bidons.

— Vous ne comprenez pas un mot de ce que je vous dis ? cria-t-elle d'une voix stridente. Les vêtements des gens d'ici. Les immeubles. *Des épines de pastenague*, bon Dieu ! Tout l'indique. Même le temple !

Avec un frisson glacé dans le cou, Remo se retourna vers le bâtiment qu'ils venaient de quitter, où ils avaient laissé la sphère de plastique blanche. À la place des ruines couvertes de mousse, il y avait un magnifique édifice pyramidal, haut de six étages en terrasses et décoré de couleurs vives.

— Tout indique quoi ? demanda-t-il avec méfiance.

— Vous le savez très bien. Nous sommes dans un autre lieu. *Un autre temps*.

Assommé, Remo se précipita vers le petit garçon et le prit par les épaules.

— Po, je veux que tu demandes à ce prêtre où nous sommes. Et *quand* !

Po alla parler au prêtre. Après un silence hautain, l'homme lui répondit et l'enfant vint rapporter :

— Le nom de cette ville est Yaxbenhaltun.

— Et la date ?

— Il dit que nous sommes le neuf *tun*, dix-huit *uinal*.

— Quoi ?

L'enfant fit un geste d'ignorance.

— Le calcul du temps selon l'ancien système maya, expliqua Lizzie. Un *tun* est un an. Un *uinal* est une période de vingt jours. La date actuelle se situe environ dix ans après l'événement de 3114 avant J. -C.

— Ça ne va pas, non ? cria Remo, affolé. Vous dites que nous sommes revenus *en arrière* dans le temps ? Est-ce que vous vous rendez compte de l'imbécillité ? De l'impossibilité ?

Chiun, qui avait gardé le silence depuis leur confrontation avec le prêtre, déclara :

— Rien n'est impossible.

Pendant un moment, tous quatre contemplèrent le splendide temple tout neuf, au centre de la ville animée.

Une ville morte depuis le temps des Pharaons.

CHAPITRE VII

Ils furent conduits dans un énorme bâtiment bas, près du grand mur séparant la ville des terres cultivées, au-dehors, aux abords de la jungle infinie. Comme le temple, le mur était en pierres cimentées par un mortier et recouvertes d'un crépi blanc étincelant. Le vaste toit était en tuiles orangées et un jardin luxuriant, plein de fleurs tropicales, s'étendait de part et d'autre de l'allée conduisant à l'entrée.

Dans le vestibule de pierre, il y avait une statue comme celle du temple, un homme surmonté d'une sphère unie en guise de tête. Le prêtre les précéda en silence en passant devant des gardes couleur de bronze vêtus d'un pagne blanc, la tête et les lances garnies de plumes de quetzal, et dans un élégant escalier de pierre arrondi. Ils suivirent une longue galerie aux murs peints de fresques représentant des hommes jouant au ballon. Finalement, ils entrèrent dans une vaste salle pleine de poteries inestimables incrustées de pierreries. Le haut plafond était décoré de moulures peintes et des ouvertures en plein cintre menaient à des pièces adjacentes.

Au centre de la salle principale où ils se trouvaient, il y avait trois statues. Deux petites figurines de plâtre d'environ deux mètres flanquant une effigie monumentale. La statue centrale était, encore une fois, celle de l'homme avec une sphère à la place de la tête.

— Je reconnais les deux petites, murmura Lizzie. Celle de gauche est Ah Kin, le dieu maya de la lumière, et l'autre Ah Chac, le dieu de la pluie. Mais je ne comprends toujours pas celle du milieu. Cette statue me semble être partout, et cependant je n'en ai jamais vu une seule découverte dans des fouilles.

— Ça doit être quelque gros pont local, dit distraitement Remo, qui se fichait éperdument des statues à tête ronde.

Il alla rejoindre Chiun, qui regardait sereinement par une des grandes fenêtres.

Dehors, au-delà des murs de la ville, il y avait de petites maisons de pisé à toit de chaume. Des femmes accroupies dans les cours, autour de ces demeures rudimentaires, tissaient avec des métiers à main, d'autres portaient des miches de pain à de grands fours de pierre. Plus loin, on voyait des fermes, des cultures en terrasses bordées de murets pour préserver la terre de l'érosion. Du maïs se balançait légèrement à la brise et les points rouges des tomates et des poivrons mettaient de la couleur dans ce paysage paisible en bordure de la jungle.

— C'est une bonne époque, dit Chiun.

— Comment pouvez-vous dire ça ? s'exclama Remo. Nous sommes pris au piège je ne sais quand dans la préhistoire. Il n'y a même pas un seul téléphone, ici.

Le vieil Oriental haussa les épaules.

— Un homme n'est piégé que par les bornes de son cerveau.

— Superbe. Je me rappellerai ça quand j'inventerai la roue.

— Ne fais pas l'imbécile, Remo. C'est un endroit civilisé. Regarde bien. Il y a de l'agriculture, ici, de l'art et de la paix. Il n'y a pas de fusils ni de voitures ni de radios poussant sur le cou de grossiers individus armés de couteaux.

— Je ne peux pas y croire ! Vous vous en moquez. Vous vous moquez réellement de ce que nous rentrions chez nous ou pas, n'est-ce pas ?

— Sois patient, mon fils. Je m'en soucie. Mais je ne veux pas m'inquiéter inutilement.

— Inutilement ? Nous sommes renvoyés dans le temps par un caprice...

Chiun leva une main.

— Non, pas un caprice. Nous sommes ici parce qu'il a été décrété que nous devons y être. Quand ce ne sera plus nécessaire que nous restions ici, nous partirons. Le moment venu. Pas avant.

Remo comprit que ce n'était pas la peine de discuter. Chiun était lancé dans une de ses tirades métaphysiques et rien ne le ferait changer d'idée tant qu'il ne jugerait pas le moment venu. Admirable. Remo se dit qu'il allait devoir trouver tout seul le moyen de sortir de ce guêpier.

— Po ! cria-t-il au gamin qui faisait le tour des autres pièces. Qu'est-ce qu'il doit arriver maintenant ?

Le gamin arriva en boitant.

— Le prêtre dit que nous devons faire la connaissance du roi ici.

— J'y suis ! s'exclama Lizzie en accourant.

— Où ça ?

Elle traîna Remo devant les trois statues.

— Le seul dieu plus important pour les Mayas que Ah Kin et Ah Chac était Kukulcan, le dieu blanc.

Remo leva les yeux au ciel.

— Formidable. Je suis ravi de l'apprendre, Lizzie. Marquez un point pour Blanchet.

— Vous savez, ça a toujours été un mystère, pourquoi les Mayas adoraient un dieu blanc. On trouve le nom de Kukulcan dans des inscriptions bien avant la première invasion espagnole du XVI^e siècle. L'hypothèse la plus généralement acceptée, c'est que les Mayas ont emprunté le dieu à la divinité mexicaine Quetzalcoatl, mais les

rapports n'ont jamais été prouvés... Seulement ça ne peut pas être Kukulcan. Du moins pas le Kukulcan que j'ai vu.

— Hein ? Qu'est-ce que vous racontez ? demanda Remo avec agacement, en détachant les doigts de l'archéologue de son bras.

— La statue. Kukulcan est toujours représenté comme un homme stylisé couvert de serpents et de plumes.

— Et alors ? Qu'est-ce que ça peut faire, ce qu'il porte ?

— Mais il porte une bulle ! insista Lizzie.

— Je me foutais qu'il porte un fichu cache-sexe pailleté ! vous allez me ficher la paix, oui ? Nous avons d'autres problèmes, figurez-vous. Par exemple, comment diable nous allons nous tirer de cette déformation du temps.

— Je vais vous le dire pour votre information ! répliqua furieusement Lizzie.

— Comment sortir d'ici ?

— Comme nous y sommes arrivés. C'est un commencement.

— Je sais comment nous y sommes arrivés. C'était quelque chose dans cette sphère où nous étions. Je suis tombé sur quelque chose quand le tremblement de terre a débuté. Il y a eu une réaction.

— C'est ce que je dis. La statue porte une *bulle*. Une combinaison spatiale. Ce que nous avons là, c'est une espèce d'astronaute interplanétaire qui a voyagé dans le temps.

Remo la regarda avec stupeur.

— Vous empirez de minute en minute, dit-il enfin.

— C'est la seule possibilité. Le grand bond des Mayas. Un *astronaute*. La théorie de l'astronaute est la bonne. Je l'ai soupçonné dès que j'ai vu la sphère.

Une note mélodieuse retentit au-delà de la porte donnant dans la galerie.

— Qu'est-ce que c'est que ça ? demanda Lizzie, arrachée à ses pensées.

— On dirait un gong, dit Remo et il alla voir.

Quand il arriva à la porte, un homme en pagne, à la figure impassible, entra et lui barra le passage. Derrière lui, il y en avait un autre, suivi par quatre hommes défilant au son de flûtes et de tambours.

Chiun quitta la fenêtre. Les hommes se placèrent sur deux rangs de part et d'autre de l'entrée et s'agenouillèrent. Chiun sourit béatement.

— Vraiment, tant de cérémonie est inutile, dit-il avec indulgence.

— Je ne crois pas que ce soit pour nous, lui dit Remo.

La musique se tut. Il y eut un second coup de gong. Le grand-prêtre qui les avait introduits dans le bâtiment apparut. Il regardait droit devant lui, à part un bref coup d'œil froid au jeune Po. Il dit quelque chose, se retourna vers la porte et s'inclina.

— Le roi, chuchota l'enfant.

Six autres hommes basanés – des esclaves, pensa Remo – entrèrent, les yeux baissés, portant sur leurs épaules une chaise à porteurs couverte. De grosses turquoises étaient cousues sur le tissu d'or de la litière. Quand les esclaves la posèrent, ils tombèrent immédiatement à genoux, face au prêtre. Deux d'entre eux rabattirent les rideaux chatoyants.

Une main, vieille, desséchée et tremblante, se tendit hors de la litière. Le prêtre la prit et, toujours à genoux, aida le vieillard à se lever.

Le roi, ses cheveux blancs tirés en chignon sur le sommet du crâne, était visiblement malade. Il avait la peau flasque et sa poitrine creuse était secouée de quintes de toux. Il parla au prêtre d'une voix à peine audible.

Le prêtre se releva, recula respectueusement et le roi écarta ses bras grêles. Il fit un geste tout en parlant, hocha la tête vers Remo et Chiun et désigna la statue de l'homme à tête de bulle.

— Il dit soyez les bienvenus, enfants de Kukulcan, traduisit Po.

Le prêtre lui jeta un regard noir, mais le roi s'avança et prit la figure du petit garçon entre ses mains tremblantes. Il posa une question, à laquelle Po répondit. Le roi se tourna vers Remo et Chiun, l'air étonné, murmura encore quelques mots et fut secoué par une nouvelle quinte.

Le prêtre s'adressa à l'enfant d'une voix dure avant de ramener le vieux roi vers la litière. Mais avant de s'y installer, le roi s'adressa encore au groupe éberlué. Il avait une expression d'accablement. Puis il se laissa recouvrir par les rideaux et porter dehors.

— Qu'est-ce que ça signifiait, tout ça ? demanda Remo quand les quatre intrus se retrouvèrent seuls.

— C'était confus. Il a dit que la prophétie se réalisait et qu'il était prêt à respecter l'accord.

— L'accord ? Quel accord ?

— Je ne sais pas. Il m'a appelé la voix des dieux.

— C'est nous, ça, je suppose, ironisa Remo.

— Il doit y avoir une cérémonie pour vous, demain matin, au volcan de Bocatan.

— Eh bien, je pense que nous pourrons lui parler à ce moment.

Le prêtre reparut à la porte et les examina de ses yeux glacés. Lentement, il leva les bras et frappa dans ses mains. Puis il recula et disparut.

— Un joyeux petit luron, dit Remo en le suivant des yeux. Bougez pas, les gars ! Je crois que les Loisirs du Soldat arrivent.

Des flûtes de bois et des tambourins résonnèrent, emplissant la salle d'une musique insolite. Remo revint en secouant la tête. Derrière

lui arrivèrent en dansant des musiciens et des serveurs portant d'immenses plateaux débordants de poivrons, de tomates, de maïs, de potirons, de papayes, d'avocats, de pâtisseries, ainsi que du lapin, de l'iguane et du tapir bouillis. Un plateau contenait un monceau de feuilles roulées et un autre une douzaine de poissons, que les serveurs appelaient *xoc*. Il y avait des cruches d'argent contenant un liquide marron d'où montaient de fortes vapeurs d'alcool et d'autres en or pleines d'un breuvage blanc opaque.

— C'est du balché, dit Po en reniflant la boisson marron. C'est un breuvage traditionnel fait de miel et d'écorce fermentés. Très fort.

— Je passe, dit Remo. Et ça ?

Il se pencha sur l'aiguière d'or pleine de liquide blanc et, aussitôt, sa vue se brouilla. Chiun le repoussa et, avec des gestes sévères, ordonna que tous les cruchons d'or soient remportés.

— Qu'est-ce que c'est que ce truc ? demanda Remo.

— Tu n'as pas reconnu l'odeur ? Un extrait de ces petites fleurs blanches que nous avons trouvées dans la jungle. Les fleurs qui endorment.

— Ah, j'y suis ! La potion soporifique du comte Dracula. Dites donc, qu'est-ce que ce prêtre a contre nous, d'abord ?

— Il me fait peur, avoua Po.

Chiun s'approcha, en montrant la porte.

— Exactement ce que tu aimes. Des femmes aux seins nus.

En effet, une suite de jeunes femmes sinueuses, drapées de la taille aux chevilles dans des étoffes diaphanes, entrèrent dans le tintement des clochettes se balançant à leurs doigts fuselés.

— Ah, voilà qui est mieux ! s'exclama Remo.

Les filles tournèrent autour de la salle, en agitant leurs longs cheveux épars, les yeux souriants, les jambes dansant en cadence. Tout en dansant, elles rassemblèrent des coussins pour former une luxueuse banquette et y conduisirent Remo et Chiun pour les faire asseoir avec soin.

— Est-ce que je ne te disais pas que c'était une meilleure époque que celle que nous avons quittée ? dit Chiun.

— Elle a de bons côtés, reconnut Remo en acceptant du raisin. Qu'est-ce que c'est que ça ? L'effeuilleuse vedette ?

Il était tourné vers la porte où un quarteron de solides esclaves portaient sur leurs épaules un disque d'obsidienne. Sur le disque se tenait une très jeune fille, une enfant de guère plus de douze ans. Entièrement enveloppée d'une gaze blanche scintillante, couverte de lourds bijoux, elle demeura immobile comme une statue quand les esclaves la déposèrent au centre de la salle. Elle y resta, sans bouger, ses grands yeux gris fixes et effrayés.

— Dis donc, ce n'est qu'une petite fille, dit Remo à Po, qui se

tenait à côté de lui, bouche bée.

Le gamin ne répondit pas. Remo se rapprocha de lui.

— Ça va bien, Po ?

— C'est la plus belle créature que j'aie jamais vue, murmura Po.

— Il y en aura d'autres, assura Remo en souriant.

— Pas d'autres. Jamais.

Pas grave, pensa Remo. Laissons le gosse avoir sa créature de rêve. Quand ils auraient enfin trouvé comment quitter cet endroit, Po serait aussi heureux que les autres d'y échapper.

— Qui est-elle ?

— Elle s'appelle Nata-Ah. J'ai entendu un des serviteurs en parler. C'est la petite-fille du roi.

— Pourquoi est-ce qu'elle reste plantée là ? Elle est timide ou quoi ?

— Elle n'a pas le droit de parler. Elle est ici pour que nous puissions contempler sa beauté.

— Ah ? Un peu comme un tableau, mais vivante, c'est ça ?

Le gamin ne l'entendit pas. Ses pensées étaient occupées par la jeune fille au milieu de la salle, un ange blanc entouré d'êtres sans forme. Elle était, il en était certain, la raison pour laquelle il n'était pas mort avec le reste de sa famille, la raison pour laquelle il avait survécu aux massacres des Tribus Perdues. Elle était ce qui l'attendait au bout de son voyage.

Nata-Ah, petite-fille du roi, enfant de siècles oubliés, était son destin.

CHAPITRE VIII

L'eau fumait, parfumée par une infusion d'herbes aromatiques. Remo, tout nu, laissait les filles de bain l'essuyer et lui huiler le corps, sur un des longs bancs de la maison de bain carrelée du palais. Chiun, drapé dans une toge blanche, occupait un petit coin de la piscine de taille olympique et donnait des claques sur les mains qui se tendaient vers lui.

— Allez-vous-en ! Est-ce que le Maître de Sinanju ne peut espérer un peu de tranquillité ici ?

— Je croyais que l'endroit vous plaisait.

— J'aime mieux les salles de bains des motels. Fais-les partir.

Remo soupira.

— Ça va, mesdames, ça va comme ça, dit-il en gesticulant pour les chasser.

Elles sortirent en pouffant entre elles.

— Qu'est-ce que c'est que cette imbécillité de cérémonie, d'abord ? C'est quand ?

— Bientôt. Rhabille-toi. Tu es sans vergogne.

Remo enfila son pantalon.

— Vous ne pouvez pas y aller sans moi ? Je voudrais examiner ce... quoi que ce soit qui nous a amenés ici.

— Tu y assisteras, décréta Chiun. Tant que nous sommes ici, nous respectons les coutumes de nos hôtes. Qui sait ? Le roi a peut-être besoin des talents du Maître de Sinanju. Sois diplomate, Remo.

— J'essaie de nous tirer d'ici !

— Essaie après la cérémonie.

On frappa à la porte de bambou de la maison de bain, un coup qui fit naître des échos. Elle s'ouvrit en grinçant et Po entra. Il était vêtu d'une somptueuse robe et en apportait deux autres.

— C'est pour vous, dit-il. Pour la cérémonie. Le roi vous les envoie. Le professeur Lizzie est déjà habillée.

— Seigneur ! Regardez-moi ça ! s'écria Remo en passant une main sur les vêtements ornés de pierreries.

Chiun sortit de l'eau et jeta aux vêtements un coup d'œil trop ostensiblement indifférent.

— Pas aussi beau que ce que l'on fait à Sinanju.

— La vôtre a des cabochons d'or sur le devant, dit Remo en haussant devant lui l'espèce de petit cafetan étincelant.

— De l'or ? De l'or authentique ?

— Voyez vous-même.

— Ah ! fit Chiun en arrachant le vêtement à Remo. Ma robe est bien plus belle que la tienne. Je t'ai dit que ces gens d'ici sont civilisés, triompha-t-il avant de les comparer. Mais la tienne a des émeraudes.

Sa figure s'assombrit.

— Faites-en un turban pour vous, lui conseilla Remo. Moi, j'irai comme je suis.

— Tu ne peux pas. C'est une grande cérémonie.

— Je me fous que ce soit Mardi Gras. J'ai l'intention de sortir d'ici et je ne vais pas rentrer chez nous déguisé en Grand Ghi-Ghi-Bat-I-Fol.

*

* *

Ce fut ainsi que Remo se présenta en jean et tee-shirt noir au bord du cratère fumant du Bocatan, le volcan sacré, parmi les nobles assemblés. Vêtue d'une robe ravissante, Lizzie était singulièrement silencieuse et regardait tout avec grand intérêt. Chiun, radieux, étincelait comme une vitrine de joaillier à côté de Remo.

— Tu as très bien fait de t'habiller normalement, chuchota le vieux Coréen. Où est le roi ? Tu crois qu'il sera perturbé parce que j'ai transformé ton vêtement en cape ?

— Il est en si mauvais état que je ne crois pas qu'il s'intéressera à grand-chose, sauf vivre encore vingt minutes. Mais je crois apercevoir sa litière, là-bas.

Lentement, avec une impressionnante précision, les esclaves gravissaient la pente en portant la chaise couverte. Derrière la litière du roi, il y en avait une autre, du blanc le plus pur, pour la petite Nata-Ah. Et, en queue de procession, marchait le grand-prêtre.

Il aida d'abord le roi à mettre pied à terre, puis il revint chercher Nata-Ah. La petite fille était pâle et craintive, elle avait les yeux vitreux. Elle s'avança jusqu'au bord du cratère, d'un pas hésitant, et se plaça entre son grand-père et le prêtre, en face de Remo et des autres. Elle tenait sa tête haute, ses longs cheveux noirs cascading dans son dos.

Le prêtre parla d'une voix basse, mais claire, qui portait loin. La petite fille se mit à trembler. Le roi baissait la tête.

— Qu'est-ce qui se passe ? chuchota Remo au jeune garçon qui plissait le front, comme s'il cherchait à comprendre.

— C'est... Ce n'est pas possible, dit-il en écoutant le prêtre, puis il ouvrit de grands yeux. Il va sacrifier la petite fille ! Le maudit va donner Nata-Ah au volcan !

Il courut en boitant autour du cratère et hurla, en frappant de ses petits poings la poitrine du prêtre :

— Vous n'allez pas faire ça !

Le prêtre chancela à reculons. Le roi et les nobles murmurèrent entre eux, choqués. Nata-Ah resta très droite, le regard fulgurant fixé sur le petit boiteux qui osait s'opposer à sa mort.

D'un mouvement vif, le prêtre saisit les bras du gamin et le fit pivoter.

— Cette occasion ne sera pas perdue, petit, gronda-t-il tout bas dans l'ancienne langue.

Seul Po l'entendit. Seul Po savait que cet homme le repoussait en arrière, vers le bord du cratère sacré du Bocatan, pour provoquer un accident qui lui coûterait la vie.

— Tu ne me retiendras pas, dit le prêtre en repoussant l'enfant de plus en plus près du rebord fumant. Ma mission est trop importante. Tes pouvoirs ne sont rien à côté des miens. Va-t'en à ta mort, petite voix des faux dieux. Ton destin ne sera pas accompli.

Sur ce, il avança un pied derrière la mauvaise jambe de Po et le fit basculer, en hurlant, dans l'abîme.

En une fraction de seconde quelque chose de flou partit en diagonale de l'autre côté du cratère. La plongée fut si rapide que les spectateurs crurent voir passer un éclair ou un filet de fumée. Des exclamations étouffées retentirent, des yeux se levèrent vers le ciel. Seul Chiun garda son calme et observa, évalua le mouvement à l'intérieur du volcan. Remo avait disparu.

Il avait bondi par une suite de sauts périlleux du rebord du cratère pour se projeter en biais à travers le gouffre large de dix mètres et parvenir à l'endroit précis qu'avait atteint le jeune garçon dans sa chute vers la lave en fusion.

Toujours avec le même mouvement de toupie, Remo enfonça son épaule dans la paroi élastique interne du volcan et logea ses pieds derrière lui si bien qu'il eut l'air de flotter à côté de la paroi. À cette hauteur, la pierre était chaude, mais pas brûlante, à la température du sable par une chaude journée. Les points d'appui de son épaule et de ses pieds lui laissaient les mains libres. Alors il tendit les bras, en prenant soin de ne pas déloger son épaule, saisit la robe du garçon et le tira vers lui.

Les yeux de Po étaient sombres et fixes, les pupilles contractées par le choc.

— Ne t'en fais pas, petit, lui dit Remo en enroulant les bras inertes de Po autour de son cou. Tu n'as plus qu'à te cramponner. C'est tout. Tiens bon, d'accord ?

Le gamin tourna lentement la tête. Quand ses yeux croisèrent ceux de Remo, une petite flamme de reconnaissance y brilla. Il hocha la tête et les bras maigres se resserrèrent.

— Très bien. Alors, tiens bon, je ferai le reste, dit Remo.

Il commença lentement à remonter le long de la paroi, en

déplaçant d'abord un pied derrière lui, puis l'autre et enfin en faisant glisser son épaule, sans cesser de la presser contre la paroi, en creusant un profond sillon. À chaque mouvement, souple et continuant le précédent, il devait compenser l'imperceptible changement de poids causé par la respiration de l'enfant.

C'était l'inverse de l'escalade d'une surface lisse, un talent que Remo avait maîtrisé depuis longtemps. L'équilibre se déplaçait selon le poids et poussait le corps vers le haut et l'intérieur, vers la surface. Aux yeux des profanes, l'escalade d'un mur paraissait magique, mais pour l'entraînement de Sinanju, c'était élémentaire.

C'était la même procédure à présent, à la différence qu'il avait le dos appuyé contre la paroi, au lieu de la poitrine ; son poids pressait dans la surface, le propulsait vers le haut. Quand il fut près du rebord, il glissa ses deux bras derrière lui et le saisit. Puis, en se projetant hors de la position, il tournoya dans les airs et retomba les pieds devant à son ancienne place à côté de Chiun. Le jeune garçon était debout aussi, mais les mouvements qui lui avaient fait perdre sa prise au cou de Remo et l'avaient lancé dans les airs avaient été trop rapides pour qu'il les suive.

Incapable de parler, il ne put que regarder bouche bée l'homme mince aux poignets épais, comme tous les autres qui ouvraient de grands yeux, le roi, le prêtre et les nobles. Enfin, il se tourna vers Nata-Ah. Elle le regardait, le corps tendu, les yeux brillants. Et puis son regard fondit et elle sourit. Pendant un instant, Po eut envie que tout recommence.

Le roi toisa le prêtre, avec des yeux délavés plus durs que la pierre. Il lança d'une voix rauque un ordre bref. Dans le silence, le prêtre s'immobilisa, eut l'air de vouloir parler, mais tourna les talons et descendit au flanc de la montagne. Un silence total plana qui dura jusqu'à ce que la silhouette du prêtre devienne minuscule tout en bas du sentier. Il se dirigeait à l'opposé de la ville, vers les profondeurs de la jungle.

Le vieux roi se prosterna devant Remo, puis Chiun.

— Non, dit le vieux Coréen en le faisant lever. Dis-lui que mon fils et moi ne sommes pas des dieux.

— Mais vous l'êtes ! protesta le jeune garçon. Vos pouvoirs magiques...

— C'est de la force, de la discipline et de l'entraînement, pas de la magie. Dis au roi que Chiun, le Maître de Sinanju, et son apprenti sont là devant lui. Pas des dieux, des hommes comme lui. Dis-le.

Po obéit. Le roi, visiblement dérouté, considéra les étrangers.

— Maintenant, dis-lui que nous voulons savoir qu'est-ce qui se passe ici, bon Dieu, grogna Remo.

— Le prêtre s'appelle Quintanodan, expliqua le roi, dans la sécurité de sa salle du trône, d'une voix cassée, haletante, alors que Po traduisait. Mais l'histoire commence bien avant l'apparition du prêtre. Il y a dix ans, le grand dieu blanc Kukulcan est descendu dans son chariot de feu pour apporter à mon royaume les lumières et la prospérité. Je régnais alors, comme je règne aujourd'hui. Après moi, pour me succéder, il n'y avait que mon fils, Pachenque, qui était prêt à prendre ma place, comme monarque du royaume le plus avancé de la terre. La femme de Pachenque ne lui avait donné qu'un enfant, une fille, Nata-Ah, mais elle était jeune et pouvait espérer avoir de nombreux fils.

« Kukulcan parlait peu, mais il était un dieu sage et juste. Ses serviteurs divins qui étaient venus sur terre avec lui, et lui-même, nous ont donné des dessins pour nous aider à cultiver nos champs et à semer ou planter. Ils nous ont montré comment tracer des routes et construire des immeubles capables de durer mille ans. Kukulcan a appris à mon peuple à lire les étoiles. Il nous a fait cadeau des nombres. Il a guéri les malades avec sa magie et il nous a donné la magie guérissante pour que d'autres sachent guérir. Tout ce que nous avons, nous le devons à Kukulcan. »

— Ce... ce dieu, demanda Remo, il est réellement venu ici ? Je veux dire, bien vivant ?

Le roi hocha la tête.

— Ceci est son portrait, dit-il en indiquant la statue de l'homme à tête de bulle.

— D'où venait-il ? demanda Lizzie.

— Je ne sais pas. Je ne connais pas le langage des dieux. Mais il a couvert mon peuple de bienfaits. Il a même repoussé les Olmèques maléfiques de notre territoire, au-delà de Bocatan, la montagne de feu, jusque dans les profondes cavernes de la mort, à Xibalba, où vit le dieu des morts. Kukulcan les a vaincus avec ses lances de feu magiques.

— Euh... Vous n'avez pas trouvé bizarre qu'un dieu atterrisse en plein milieu de votre ville ? demanda Remo.

Le roi s'étonna.

— Mais c'était la prophétie. Nous attendions le dieu et Kukulcan est venu.

— Quelle prophétie ?

— Le plus ancien des écrits sacrés. Il y a très longtemps, il a été dit qu'un grand dieu viendrait guider le souverain du royaume de Yaxbenhaltun vers une grandeur surpassant celle de tous les autres

peuples. J'étais ce souverain. Ce royaume est celui des prophéties.

— Les prophéties se sont donc réalisées, dit Lizzie.

— Pas toutes. Il y en a d'autres. Les écrits sacrés disaient que le dieu nous rendrait visite, mais que la voix des dieux nous conduirait vers de plus grandes hauteurs, vers une gloire inimaginable aux yeux des mortels.

Remo regarda Chiun, qui hochait la tête pour indiquer au roi qu'il le comprenait.

— Ensuite, la calamité est survenue. Kukulcan a disparu. Ou nous a abandonnés, je ne sais pas. Je n'ai pas... Je ne sais toujours pas comment j'ai offensé le dieu généreux, mais il est parti avec ses amis, un jour, au-delà de Bocatan, la montagne de feu, dans les Champs Interdits, et il a été à jamais perdu pour nous.

— Vers les cavernes des Olmèques ? demanda Remo.

— Oui, mais les Olmèques n'ont pas pu tuer Kukulcan et ses serviteurs.

— Pourquoi ?

— Les dieux sont invincibles. Les habitants des cavernes ne pouvaient les vaincre. Nous avons attendu son retour. Nous avons construit un temple autour de son chariot de feu et prié tous nos dieux pour son retour, mais il n'est pas revenu. Et nous n'avons eu que des malheurs. Les Olmèques sont repassés à l'attaque, ils ont mis le feu à mon palais et ils ont tué Pachenque, mon fils unique. Maintenant, il n'y a plus que la petite Nata-Ah pour régner quand je ne serai plus là.

— Et Quintanodan, le prêtre ? demanda Chiun.

— C'était un saint homme errant, qui possédait la Vue. Quintanodan a promis de ramener le pouvoir de Kukulcan à mon pays, en échange d'un service. Au retour du dieu, je devrais sacrifier ma petite-fille Nata-Ah à Bocatan, la montagne de feu.

— Et vous avez cru que nous étions les dieux revenus, murmura Remo.

— Pour Kukulcan, je sacrifierais la dernière de ma dynastie, déclara avec dignité le vieux roi. Mais à la montagne de feu, j'ai vu que vous ne vouliez pas de ce sacrifice. J'ai compris que Quintanodan était encore mon ennemi.

— Encore ?

— C'était un Olmèque. Il y a des années que je le sais. Mais je ne disais rien, parce que sans le pouvoir de Kukulcan je ne souhaite pas faire la guerre aux Olmèques, qui sont surnois et criminels, et qui incendieront ma ville et tueront les femmes et les enfants. J'ai gardé le prêtre, en recrutant secrètement des espions pour le surveiller, en évitant de parler de choses importantes en sa présence. Depuis qu'il est avec moi, les Olmèques n'ont pas attaqué.

— Mais s'il était votre ennemi, pourquoi l'avez-vous écouté ?

— Je suis un vieil homme stupide. Je croyais que peut-être, après toutes ces années, il verrait la bonté de mon peuple et s'attacherait loyalement à moi. Mais je sais maintenant qu'il désirait seulement tuer mon unique héritière et mettre fin à mon règne à Yaxbenhaltun, pour que les guerriers olmèques puissent attaquer et conquérir mon peuple, sans résistance.

— Pourquoi a-t-il tenté de tuer Po ?

— Parce que je l'appelais la voix des dieux. Dans la prophétie, la voix des dieux doit conduire mon peuple à la grandeur. En prétendant reconnaître le petit boiteux comme cette voix, j'ai forcé Quintanodan à révéler sa véritable nature. Maintenant que je l'ai banni, il retournera auprès de son peuple pour faire la guerre à mon royaume.

— Alors pourquoi l'avez-vous laissé partir ? s'étonna Remo. Vous auriez pu le faire tuer au volcan.

— Pour deux raisons, répondit le roi. La première, c'est que c'est un jour saint. Il y a dix ans, Kukulcan est apparu dans notre ciel, dans son chariot de feu. Chaque année, ce jour-là est un jour de fête où il est interdit de tuer avec colère. J'ai exilé Quintanodan à la terre des morts, pour qu'il retourne à la tribu de chacals qui l'a engendré.

— Mais pourquoi ? Vous dites vous-même qu'il va organiser une attaque !

Le roi secoua la tête.

— Je vous ai dit qu'il y avait deux raisons à ce bannissement. J'ai vu ce que vous avez fait aujourd'hui, comment vous avez sauvé l'enfant dans la gueule béante de Bocatan.

— Et alors ?

— Vous êtes ma seconde raison. Quand je vous ai vu voler dans les profondeurs de la montagne de feu et revenir avec l'enfant indemne, j'ai compris que les dieux étaient revenus. La prophétie s'est réalisée.

— Mais nous ne sommes pas des dieux ! s'écria Remo.

Les yeux du roi pétillèrent.

— Vous n'êtes peut-être pas Kukulcan. Mais vous en êtes dignes. Vous nous protégerez des Olmèques.

Le vieillard fut alors secoué par une quinte de toux et Remo chuchota à Chiun :

— Restez avec lui. Je vais à l'engin spatial.

CHAPITRE IX

Pendant que Chiun et le jeune Po tenaient compagnie au roi, Remo et Lizzie repartirent vers le petit engin, enfermé au cœur du Temple de la Magie.

— C'était ce panneau, dit Remo en s'approchant d'un des carrés d'étoffe de couleurs vives bordant la travée. Je suis tombé dedans. Il s'est abattu en poussière.

— Je sais. Je l'ai vu. C'était dans un autre temps, très loin dans l'avenir. L'étoffe est de nouveau intacte parce que l'incident de votre chute ne s'est pas encore passé. Ce ne sera pas avant des milliers d'années.

— C'est difficile à comprendre, marmonna Remo en écartant la tenture. Ça s'est passé, je l'ai vu arriver, et maintenant ça ne s'est pas passé. Ah dites donc, voilà autre chose !

Derrière le rideau, il y avait un pupitre de métal. Le métal brillait de la même teinte verdâtre que l'extérieur fragile de la coque. Remo y appuya les doigts. C'était plus dur que de l'acier. Il se précipita vers la porte et la frappa des deux poings.

— Elle tient bon, dit-il.

Lizzie vint l'imiter.

— Ça doit faiblir avec le temps. Mais ça devait être un puissant alliage, pour durer si longtemps.

— D'où sont-ils venus ? murmura Remo en retournant vers le pupitre. Ce n'est pas un chariot de feu, ça. Qui que soit Kukulkan, ce n'était pas un dieu. Ce truc-ci est une espèce de moyen de transport, marmonna-t-il en passant ses mains sur la surface foncée du pupitre et ses doigts se heurtèrent à quelque chose. Lizzie, amenez votre lampe de poche par ici.

Le faisceau illumina deux petits panneaux horizontaux pleins de chiffres. Le premier alignement était 11082032, l'autre 1008 3104 (-).

— C'est pour quoi faire, le signe moins ? demanda Lizzie.

— Je n'en sais rien. Mais c'est ce que j'ai heurté, ça.

Il montra une manette cassée, au-dessus des panneaux lumineux contenant les chiffres. Lizzie fit une moue sceptique.

— Vous en êtes bien sûr ? Il y avait un tremblement de terre, vous savez.

— Oui, j'en suis bien sûr, singea Remo.

— Pas la peine d'être désagréable. Comment pouvez-vous savoir que vous avez heurté une *manette* ? Ça pouvait être n'importe quoi. Ça

s'est passé si vite...

— Je sens certaines choses, expliqua-t-il. C'était une manette. Si ça avait été autre chose, je l'aurais su... Ah, laissez tomber. Vous ne comprendriez pas.

Lizzie lui braqua sa torche sur la figure.

— Dites-moi, vous n'êtes pas tout à fait normal, n'est-ce pas ?

— Qu'est-ce que ça veut dire, ça ?

— Ce que vous avez fait aujourd'hui, au volcan. Aucun être humain n'aurait pu sauter dans ce gouffre, attraper au vol un corps qui tombe et sortir dans une pirouette.

— Je n'ai pas fait de pirouette. J'ai grimpé.

— Comment ? C'est de la lave en fusion, là-dedans.

— Sur mon dos, répliqua Remo en écartant la lumière.

— D'où êtes-vous, Remo ?

Il soupira.

— De Newark. Dans le New Jersey. Maintenant assez de questions et donnez-moi la torche.

Un bruit de pas lointains lui fit dresser l'oreille.

— Éteignez ça, murmura-t-il. Quelqu'un vient.

Il la poussa dans la travée obscure de l'engin.

— Voyez ce que je veux dire ? Je n'entends rien.

— C'est parce que vous jacassez tout le temps. Taisez-vous, pour une fois, d'accord ?

Ils s'accroupirent.

Un jeune homme portant une torche d'ocote entra seul et alla tout droit au panneau cachant le pupitre aux séries de chiffres. Remo dilata ses pupilles pour voir dans l'obscurité et concentra son attention sur les mains de l'individu. Elles touchaient les séquences, modifiaient les chiffres. Cela dura moins d'une minute. Quand il eut fini, le jeune homme repartit sans toucher à rien d'autre.

— Qu'est-ce qu'il a fabriqué ? marmonna Remo en lisant et relisant les panneaux. 11082032, lut-il à haute voix. 1108 3104 moins. Moins. Qu'est-ce que ce moins veut dire ?

— Un instant ! Relisez-moi ça.

— Quoi ? Les chiffres ? Vous ne les voyez pas ? C'est vous qui avez la torche.

— Je veux les entendre.

Remo soupira.

— Bon, d'accord. Onze zéro huit deux mille trente-deux. Et l'autre, onze zéro huit trois mille cent...

— Quatre ! Trois mille cent quatre, souffla Lizzie.

— Moins.

— Exactement, s'exclama-t-elle, les yeux brillants. C'est renversant. Ça va faire de moi la plus grande autorité sur l'histoire maya, la

première autorité du monde. Le grand professeur Diehl lui-même devra suivre mes cours !

— Avant de rédiger votre discours d'acceptation du prix Nobel, ça ne vous ennuerait pas trop de me dire ce que vous racontez ?

— Écoutez, dit-elle en montrant les chiffres. C'est des *dates*. Onze, zéro huit, 2032. Le onze août de l'année 2032. Manifestement la date actuelle pour les voyageurs du temps, le jour où leur vaisseau spatial s'est écrasé.

— Et l'autre ?

— Le roi vient de nous dire que Kukulcan est venu il y a dix ans, jour pour jour. N'oubliez pas que nous sommes revenus en arrière dans le temps. Très loin en arrière. Le moins, ça veut dire avant Jésus-Christ. Cet homme vient de venir changer la date de 10/8 en 11/8. Le onze août 3104 avant Jésus-Christ. Dix ans jour pour jour après l'arrivée de Kukulcan en 3114. La date magique. Le commencement des temps. C'était ça !

— Attendez, attendez, protesta Remo. Il y a des trous grands comme une maison dans votre raisonnement. D'abord, comment est-ce que ces gens savaient faire avancer leurs années à reculons au lieu d'en avant ? Ils ne savaient pas qu'ils vivaient trois mille ans avant que Jésus...

— Kukulcan, ou quel que soit l'extra-terrestre, a dû leur expliquer tout ça. Ça n'a d'ailleurs aucune importance.

— Aucune importance ? Je suppose que c'est sans importance aussi que votre extra-terrestre utilisait comme par hasard des chiffres inventés sur la terre. Ou que ces voyageurs du temps tombés du cosmos faisaient partir leurs calendriers de la naissance de Jésus le Terrestre ?

— Ah, fit Lizzie, en perdant un peu de son assurance. Mais c'était tellement logique...

— Occupez-vous de vos pots et de votre vaisselle, interrompit Remo.

Il passa de l'autre côté des lourdes tentures et les arracha. Lizzie se mit à hurler :

— Qu'est-ce que vous faites ? Ces étoffes... Ah, mon Dieu !

Médusés, ils regardèrent en silence. Car derrière les tentures, sous le tableau de bord plein de boutons, de voyants et de manettes, il y avait quatre mots, qu'ils lisaient et relisaient avec stupeur :

UNITED STATES OF AMERICA

CHAPITRE X

LIVRE DE BORD DU COMMANDANT

21/8/2032

Notre voyage a commencé – et s'est peut-être terminé – dans la calamité.

— Venez voir ça, dit Lizzie en tirant un grand registre à jaquette de plastique d'un compartiment de métal.

Les premières pages du carnet de bord étaient pleines de chiffres et d'équations. Le reste, des centaines de notes, était écrit d'une main ferme au début et se terminant par des pattes de mouche tremblées presque illisibles.

Si nous revenons, ce document constituera les archives de notre temps passé ici. Sinon, je l'enterrerai dès qu'il sera terminé dans l'espoir qu'une génération future profitera de mon expérience et de celle de mon équipage de l'U.S. Cassandra.

Lizzie feuilleta le registre. Les cent dernières pages étaient vierges. L'auteur était mort avant d'avoir achevé son journal ou alors il était retourné soudain, sans lui, dans son propre temps.

En cas de cette seconde possibilité – plus une probabilité maintenant – je vais noter brièvement les détails de notre mission, en omettant tous les éléments confidentiels intéressant la sécurité nationale.

Notre mission était d'essayer le module temporel pour voyager dans le temps, que nous avons à notre bord. Afin de faire cela sans troubler le cours de l'histoire, nous devons nous rendre dans une période précédant de loin toute civilisation humaine, vers 100000 av. J. -C. ou plus loin encore.

Bien que je ne puisse révéler le site exact de l'expérience, elle devait se faire dans l'extrême sud du continent sud-américain, afin d'éliminer tout risque d'endommager toute forme quelconque d'habitation humaine qui pourrait exister à cette période. Nous devons rapporter des spécimens de faune et de flore et enregistrer notre séjour par des caméras de télévision en opération constante. Nous voyagions en remorquant tout l'appareil spatial, y compris les vêtements protecteurs et l'équipement d'oxygène, le contenu atmosphérique de cette période de l'évolution de la terre étant incertain.

Le module temporel à l'intérieur du fuselage du Cassandra fonctionne selon un principe de molécules vibrantes actionné par un matériel sensible aux chocs. Je dois préciser que le système n'a pas de dispositif de secours pour pallier un mauvais fonctionnement du mécanisme en cas de mouvement brusque, tel qu'un atterrissage en catastrophe. L'installation de ce système secondaire aurait exigé encore plusieurs mois d'études et de

travail et tout le monde sait que depuis deux ans les Russes...

Le reste de la phrase était biffé. Le récit reprenait à l'alinéa et l'écriture était plus stable.

Mais cela n'a plus d'importance maintenant. Le pire est arrivé et nous ne devons pas nous plaindre. Nous étions volontaires tous les six, pour cette mission, et nous savions tous quels risques elle présentait.

Il y a plus d'une semaine, le 11/8/32, alors que nous survolions la République d'Amérique Centrale, une des turbines a explosé. Mon mécanicien, Metters, y travaille encore pour déterminer la cause du problème. L'incident a provoqué une grave perte d'équilibre pour le Cassandra, puisqu'il est construit en métal Reardon plus léger que l'aluminium. Si depuis plusieurs années, l'Air Force se sert d'appareils en Reardon, aucun avion Reardon transportant le poids de notre expédition n'a été utilisé autrement que pour des vols d'essai.

— L'avion est construit dans une matière appelée le métal Reardon, annonça Lizzie. C'est plus léger que l'aluminium.

— Et ça ne rouille jamais.

— Il ne le dit pas, mais nous pouvons le supposer.

Nous avons amorcé un piqué dont nous n'avons pu nous redresser. Quand j'ai été certain que nous allions nous écraser, j'ai donné l'ordre à tout l'équipage d'entrer dans le module et de régler l'ordinateur sur l'automation, afin qu'il corrige le mauvais fonctionnement ou qu'il procède à un atterrissage normal. On dit que les pilotes ne sont plus nécessaires, dans les avions, sinon pour surveiller le fonctionnement du matériel électronique.

L'ordinateur n'était pas meilleur pilote que moi. Le Cassandra s'est écrasé. Malgré tout, probablement grâce à l'élasticité du métal Reardon, le module temporel est resté intact bien que l'avion soit gravement endommagé et les caméras vidéo complètement détruites.

Le pire, dans l'affaire, c'est que l'élément voyage dans le temps, activé juste après le décollage, était irréversible. Une fois le fonctionnement du Cassandra confié au pilotage automatique de l'ordinateur, tous les systèmes se verrouillent. Quand nous sommes sortis du module temporel, nous avons découvert que nous avions atterri dans l'année que le système temporel avait atteint au moment de notre chute : 3114 av. J. -C.

Nous avons atterri au milieu d'une espèce de village, en détruisant plusieurs habitations et en tuant au moins douze civils. Je reconnais que je relève du conseil de guerre pour ce délit, et j'accepte tout châtiment que le gouvernement des États-Unis choisira de m'infliger.

Les dirigeants de ce petit pays, une ville-état, nous ont réservé un accueil inattendu. Au lieu de nous pendre, comme ils en avaient parfaitement le droit, ils nous ont couverts de cadeaux et d'adoration, et enterré leurs morts sans un mot de reproche. Ils croient, j'en suis certain, que nous sommes des divinités de quelque lointaine région.

La mission est déjà une catastrophe totale. Notre règle impérative – ne pas troubler l'histoire de l'humanité – a été violée par suite de circonstances imprévisibles. Mon équipage évite tout contact avec la population de cette époque reculée, dort dans nos tentes de mylar dans le voisinage immédiat de l'appareil et ne mange que nos rations, mais je ne puis dire quel effet aura ici notre arrivée brutale.

Je remets sans cesse à plus tard ma plus importante décision. Tous les jours, de notre poste d'observation limité, nous assistons aux efforts de cette ancienne peuplade pour résoudre les problèmes les plus simples – hygiène, maladies, construction, irrigation – que même un enfant de notre civilisation résoudrait. C'est difficile de regarder des fermiers semer des graines à flanc de coteau, alors qu'on sait que les pluies les emporteront. Il est encore plus dur de voir des mères portant des bébés couverts de sangsues pour tenter de les guérir de la malaria, alors que l'écorce de cinchona – un remède efficace renommé contre la maladie – abonde dans la forêt voisine.

Je ne sais pas combien de temps je vais pouvoir rester les bras croisés, responsable de la mort de beaucoup de ces gens, sans les aider d'une façon ou d'une autre.

L'équipage passe toutes ses journées à travailler sur le Cassandra, pour tenter de réparer le mécanisme de voyage dans le temps ou de remettre l'appareil suffisamment en état de vol pour que nous allions vers un site moins habité où nous pourrions travailler aux réparations sans cette peur constante d'intervenir dans ce village. Je ne sais pas si ce sera possible.

Ces dernières notes étaient signées « Colonel Kurt Cooligan, U.S. Air Force. »

— On dirait que ça ne fait pas de doute, d'où venait « Kukulkan », dit Remo.

Lizzie feuilleta distraitement le registre.

— Kurt Cooligan, le dieu blanc venu du ciel, murmura-t-elle. Pauvre bougre.

— D'après ce que j'ai vu ici, j'ai dans l'idée qu'il a pris sa décision. Est-ce qu'il est arrivé à réparer le module temporel ?

— Je ne sais pas encore, répondit-elle en parcourant rapidement quelques pages. Ah, voilà quelque chose sur les gammas... Ah non, c'est « guerre ». Son écriture devient de plus en plus difficile à lire.

— Ça devait être plutôt dur pour lui, tout ça.

— Il est beaucoup question de guerre. Une guerre à laquelle il aurait été mêlé.

— Le roi nous a raconté ça. Cooligan a chassé une autre tribu ou je ne sais quoi. Il s'est probablement servi de fusils... ah ! Attendez...

— Les lances de feu magiques, rappela Lizzie.

— Les lasers. Nous les avons vus dans le temple. Cooligan a dû les planquer par ici quelque part.

Il alla fouiller méthodiquement tout l'appareil, tandis que Lizzie reprenait sa lecture.

17/11/2032

Il n'y a plus rien à espérer. Metters continue de travailler d'arrache-pied au module temporel, comme un possédé, mais ça fait maintenant trois mois. Je ne crois pas que nous nous tirions d'ici en vie.

— C'est encourageant, dit Lizzie, le cœur serré.

— Quoi donc ?

— Vous êtes d'un sacré secours, vous ! En supposant que vous trouviez les lasers, vous vous figurez qu'ils nous feront partir d'ici ?

— Très drôle. Faites-moi plaisir et mêlez-vous de vos affaires, d'accord ?

21/2/2033

J'ai donné de la pénicilline de pain moisi et de l'écorce de cinchona au guérisseur local, une vieille femme qui met au monde les bébés et fabrique des potions pour les mourants. La communication n'a pas été facile, mais je crois que je lui ai fait comprendre que l'une guérit l'infection et l'autre la malaria. Elle se conduisait avec moi comme ils le font tous, comme si je venais de tomber de Mars. Je ne peux guère leur en vouloir, surtout après la fusillade contre ces porteurs de lances d'au-delà de la montagne. Il paraît que les Olmèques terrorisent ce village depuis des dizaines d'années, en violant et en tuant tout ce qui les gêne. Malheureusement pour tout le monde, mon avion et son équipage étaient l'objectif des Olmèques, la dernière fois. Ils ne sont pas revenus.

Je n'aime pas être un dieu, mais c'est ce qu'ils ont fait de moi. Le roi – un vieux type aussi progressiste que possible – vient de dévoiler une ridicule statue de « Kukulkan » (c'est moi) portant mon casque. Il a fallu au moins trente hommes pour la porter au Cassandra.

J'essaie de ne pas intervenir, mais, bon Dieu, c'est ce que j'ai fait de meilleur dans ma vie. Toutes les cultures sont plantées en terrasses, maintenant, et la moisson de ces gens a été incroyable, avec les lourdes pluies et un été qui dure toute l'année. Le roi fou a même entamé des échanges commerciaux avec d'autres villages en bas de la route. Ladite route, incidemment, a été créée par le Major Bolam, botaniste, copilote et maintenant ingénieur des ponts et chaussées.

Au diable la non-intervention. Nous avons changé quelque chose, un sacré changement.

Parfois, j'arrive même à ne plus penser à Sandy et Michael.

— Sandy et Michael ? dit tout haut Lizzie.

— Pardon ?

— Rien. Vous avez trouvé vos pistolets ?

— Non. Qu'est-ce qu'il raconte, Cooligan ?

— Il a l'air... heureux.

— Bravo. Est-ce que, par hasard, il serait heureux parce qu'il a

trouvé un moyen de retourner au XXI^e siècle ?

— Non. Du moins pas encore.

— Parlez d'un commandant, grommela Remo en retournant vers les panneaux de commandes.

— Qu'est-ce que vous faites ?

— Je cherche à voir si je pourrais faire marcher ce tacot.

— Comme ça, tout simplement ? Vous n'avez même pas besoin de la torche électrique ?

— Non. Mes yeux s'adaptent.

Il souleva le léger capot de métal et tâtonna sur les milliers de fils du câblage.

— Vous parlez sérieusement, hein ? demanda Lizzie, quelque peu ahurie.

— Je ne voudrais pas vous mentir, voyons.

— Alors pourquoi est-ce que vous avez réclamé de la lumière, tout à l'heure ?

— Pour que vous ne me posiez pas ce genre de questions stupides.

Elle se replongea dans le journal de bord.

2/7/2033

C'est de plus en plus difficile d'écrire. Les maux de tête se produisent chaque jour, maintenant, et ma vue devient floue. Ce n'est pas une surprise. Le toubib m'avait prévenu. Des lunettes seraient un secours, tout au moins pour un moment, mais ici les lunettes n'ont pas encore été inventées. Ha ha.

C'est drôle, maintenant que je perds la vue, Sandy et Michael sont plus nets que jamais. Je suppose que les choses importantes, c'est ce qu'on voit avec son cœur. C'est bien sentimental, pour un journal de bord, mais quoi... D'ailleurs, personne ne va jamais lire ça.

Depuis quatorze mois que je suis ici, que je vois les espoirs de l'équipage se transformer en mauvaises plaisanteries, je réfléchis beaucoup au destin. Le roi – qui a un nom d'un mètre de long comme tout le reste dans ce coin – dit que notre atterrissage en catastrophe fait partie d'une ancienne prophétie. Que c'était notre destin de tomber du ciel pour que nous puissions construire des routes, inventer le mortier et apprendre à ces gens ce que c'est que le zéro.

Bolam, notre homme de la Renaissance, surveille maintenant la construction d'un observatoire pour lire les étoiles. D'abord, j'ai trouvé, ça plutôt cinglé, mais après tout, pourquoi pas ? Qu'est-ce qu'un botaniste peut faire autour d'une épave d'avion, sinon devenir cinglé ? Metters aussi. Des fois, je jurerais qu'il est tombé amoureux du module temporel. Il lui parle comme à une femme. Il l'a déjà démonté et remonté quatre fois. Il croit qu'il touche au but.

Qu'il s'amuse, lui aussi. Nous connaissons notre destin, le roi et moi.

Au fait, j'ai un peu appris la langue d'ici. En qualité de commandant, je

suis le porte-parole officiel, mais, naturellement, Bolam l'a apprise aussi. Voilà un type qui n'aurait jamais dû s'engager. C'est un prof inné, un véritable intellectuel. La vie militaire l'a vraiment retardé, je crois.

Je dois avouer que je suis moi-même bien plus libre qu'avant, mais il faut dire qu'avant, je ne voulais pas être libre. Pour dire toute la vérité, l'U.S. Air Force est tout ce qui m'a empêché de me jeter du pont quand Sandy et le bébé se sont écrasés contre le garde-fou.

Un éclatement. Une panne de turbine. C'est toujours la même chose, n'est-ce pas ? On va son petit bonhomme de chemin, on ne fait pas grand-chose, et puis le destin entre en scène et vous fait un bras d'honneur. Il m'en fait un drôle, à présent, à 6000 ans de chez moi. Mais pour Sandy, c'était encore pire.

Jamais je n'aurais dû la laisser conduire ce vieux clou. L'argent se faisait rare, mais j'aurais dû leur faire prendre le car. Ou les conduire moi-même. Alors peut-être elle n'aurait pas eu l'éclatement, et elle n'aurait peut-être pas dérapé dans le garde-fou et, peut-être, la voiture n'aurait pas explosé et brûlé vif mon bébé, mon fils.

C'est l'armée qui m'a empêché de craquer, à ce moment. Les règlements, la routine, les copains.

Mais je sais que j'aurais dû être dans cette voiture avec eux.

Nous avons déménagé. Après plus d'un an sous les tentes et de cueillettes dans la jungle, comme des singes, pour nous nourrir. J'ai laissé les gars s'installer dans les chambres que le roi avait fait préparer pour nous dès notre arrivée. C'est dans le palais royal, pas moins, avec des danseuses et tout le reste. Hier, nous avons fait une partie de base-ball dans les jardins. Nous avons commencé avec des équipes de trois, mais tous les gars du cru ont voulu être dans le coup et à la quatrième reprise nous avions plus de vingt joueurs dans chaque équipe. Je crois que le base-ball va devenir le sport national, ici aussi. Et puis ensuite, toute la ville s'est soulée avec ce breuvage fait de piverts fermentés ou je ne sais quoi. Bolam, le botaniste, était le pire de tous. Il a vraiment changé. Je n'ai pas touché à ce tord-boyaux. L'alcool me fait toujours un mauvais effet. Ça me fait souvenir.

Et maintenant, les migraines commencent, tout comme le bon docteur discret le disait, et j'ai accompli la mission, et la mission a foiré, et je deviens aveugle dans un patelin où personne ne peut m'aider.

C'est ça, le destin.

Sandy, je suis heureux que ce soit finalement mon tour.

Lizzie referma le registre.

— Remo, nous devons partir d'ici.

— Vraiment ? Je n'y avais encore jamais pensé, répliqua ironiquement Remo.

Il leva les yeux de la masse de fils enchevêtrés, se retourna et vit la figure de Lizzie mouillée de larmes.

— Eh bien ! Qu'est-ce qui vous arrive ?

Elle lui raconta l'histoire de Cooligan.

— Il devait tellement l'aimer ! Il devenait aveugle et il ne pensait qu'à sa femme !

Ah, Dick, je ne vous ai jamais dit que je vous aimais !

— Je vous en supplie, Remo, essayez. Je veux rentrer chez moi.

— Je fais ce que je peux, répondit-il en reliant deux fils et, à son étonnement, un bourdonnement s'éleva, bas et irrégulier.

— Vous avez réussi ! s'exclama Lizzie. Vous l'avez réparé !

— Du calme, doucement. Je n'ai rien fait du tout, à part déclencher un bourdonnement.

— C'est un *moteur* ! Ce Metters a dû arranger le module, après tout. Ils se sont tous échappés ! cria-t-elle joyeusement. Et nous savons où est la manette. Nous pouvons nous faire ramener par cet engin !

— Comment ? demanda Remo.

— C'est vous que ça regarde. Je vais chercher les autres.

CHAPITRE XI

— Vite ! Nous partons ! glapit Lizzie en interrompant la 450^e strophe d'un poème Ung sur une abeille se posant sur une fleur.

Les musiciens de la cour, derrière Chiun, s'arrêtèrent de jouer. Le roi se réveilla en sursaut d'un sommeil profond. Dans un coin de la salle du trône, où Po et Nata-Ah jouaient aux dés, les osselets de serpents tournoyèrent et retombèrent avec un bruit sourd dans le silence.

— Vous avez gâché ma récitation, dit Chiun, les dents serrées. Maintenant, il va falloir que je recommence tout, depuis le commencement.

— Non, nous devons partir tout de suite, insista Lizzie. Remo a mis en marche le mécanisme. Partons !

Chiun la considéra aigrement et se dit que la prochaine fois qu'il trouverait une femme enterrée sous des rochers, il la laisserait pourrir. Il présenta ses excuses au roi, par l'intermédiaire de Po.

En écoutant les explications du jeune garçon, Nata-Ah eut les larmes aux yeux. Po se retourna vers elle pour lui parler, mais elle se releva précipitamment et sortit en courant de la salle.

— Allez, allez, nous n'avons pas le temps de nous amuser, dit Lizzie en poussant le garçon dehors.

Dans le temple, elle ramassa tous les objets inestimables quelle pouvait porter, plus le journal de bord du commandant, et entra la première dans le module.

— C'est du vol, dit froidement Chiun.

— C'est de l'archéologie, riposta-t-elle. Nous avons besoin de ça, pour prouver que nous avons réellement été ici. D'ailleurs, ce temple a été construit pour nous, n'est-ce pas ?

Remo leva les yeux du tableau de commande.

— Non, pas du tout, murmura-t-il. Il a été construit pour un pilote irlandais qui jouait au base-ball et donnait des médicaments et qui devenait aveugle. Et il n'a rien emporté d'ici.

— Nous n'en savons rien ! Aussi bien, pour ce que nous en savons, il a emporté tout ce qui lui tombait sous la main. Le vieux roi est trop vieux pour savoir s'il manque quelque chose, d'ailleurs. Dépêchez-vous !

Remo secoua la tête et continua de manipuler les commandes. Le bourdonnement devenait plus fort.

Alors que Po entrait à contrecœur dans le module, le roi et Nata-

Ah apparurent à l'entrée obscure du *Cassandra*. Le garçon voulut retourner vers eux, mais Lizzie le rattrapa et le retint.

— Je suis navré, dit Remo.

Le roi parut comprendre. Il s'inclina devant Chiun puis il se tint très droit, en tenant la petite fille par la main.

— Si ça ne marche pas, Dieu sait où nous allons aboutir ensuite. Nous risquons de sortir de ce truc-là parmi des hommes des cavernes ou une bande de mutants futuristes.

— Réglez simplement les commandes comme il faut, ordonna Lizzie.

Remo se força à la patience et tourna des boutons. Il abaissa la manette cassée.

— Ça doit y être, dit-il.

— Rentrez là-dedans ! cria Lizzie de l'intérieur de la coquille.

Sans faire attention à elle, Remo salua le roi. Le vieux monarque et sa petite-fille lui rendirent son salut. Puis Remo entra dans le module et ferma la porte, pour attendre les bizarres sensations sirupeuses qui le ramèneraient à son époque.

— Pour ça, vous avez interrompu mon poème Ung ? demanda Chiun au bout de plusieurs minutes.

— Il ne se passe rien, dit Lizzie.

Remo se leva.

— Je vous ai dit que je n'avais déclenché qu'un bourdonnement.

— Vous avez dû faire quelque chose de travers ! cria Lizzie en ouvrant la porte d'un coup de pied.

Le roi et Nata-Ah attendaient toujours. En voyant les visiteurs, leur figure s'illumina. Le roi commença à tomber à genoux, mais Chiun le releva.

— Pas de prosternation. Ceux de notre âge ne se prosternent devant aucun homme.

Po traduisit et le roi les ramena vers la salle du trône.

— Vous avez béni mon peuple et moi en revenant, dit-il. C'est le moment où nous avons le plus besoin de vos services. Vous avez deviné notre besoin et vous nous êtes revenus.

— Quel besoin ? demanda Remo.

— Maintenant que Quintanodan est retourné dans sa tribu, les Olmèques vont se préparer à vous faire la guerre.

— Les Olmèques vont nous attaquer, nous ?

— Mais ils ne gagneront pas, assura le roi. Ils ne le peuvent pas. Car j'ai conservé un peu de la magie de Kukulcan pour vous aider.

Il les conduisit derrière un paravent en filigrane d'or, où brillait une jarre du plus beau jade, haute d'un mètre cinquante. À cette vue, Lizzie ouvrit de grands yeux. Le roi pria Remo d'enlever le lourd couvercle de la jarre et de la retourner. De sa gueule verte tombèrent

six armes de métal verdâtre.

— Les lasers, murmura Remo en ramassant un.

Le métal léger était solide comme du fer.

— Les lances de feu magiques, dit en souriant le roi. Depuis dix ans, je les ai cachées à tous les regards, je les ai conservées pour le retour de notre bien-aimé Kukulcan. J'avais presque désespéré de revoir le dieu. Mais il s'est souvenu de mon peuple. Il vous a envoyés à sa place. Ces armes vous appartiennent maintenant.

Il amorça une salutation, mais se redressa aussitôt, en souriant à Chiun.

— Merci, mon ami, dit le vieux Coréen. Mais nous n'avons pas besoin de ces armes. À notre retour, mon fils souhaitera en emporter une pour la montrer à son peuple. Mais si vos ennemis attaquent, nous les combattons avec nos mains et avec notre pensée. Rien d'autre n'est nécessaire.

— Pardonnez-moi, grand sage. J'aurais dû savoir que Kukulcan enverrait des dieux aux talents différents, qui se battent d'une manière différente. Je suis reconnaissant, infiniment reconnaissant, dit le roi en marchant vers son trône d'argent et d'or.

— Vous êtes fatigué, dit Chiun. Laissez-nous vous conduire à votre lit.

— Non. Je resterai ici. Il y a fort à faire pour se préparer à l'assaut des Olmèques. Je me reposerai, mais ici et rien que pour un moment.

— Comme vous voudrez.

Chiun et les autres repartirent discrètement.

Derrière un panneau de glaces, une silhouette s'approcha. Le roi était seul et sa respiration oppressée emplissait la salle. L'homme derrière les miroirs était vêtu de guenilles de mendiant, mais il portait au cou la précieuse amulette de topaze de Quintanodan, grand-prêtre des Olmèques. Il avançait lentement, silencieux comme un chat, vers le trône du roi. Et puis, avec des doigts experts, il entoura le cou du vieillard et serra. Les yeux du roi s'ouvrirent vivement, pleins de terreur.

— J'ai attendu dix ans pour trouver les lances de feu magiques, chuchota Quintanodan en regardant le roi en face. Et maintenant, tu me les as montrées. Les Olmèques tueront ton peuple, détruiront tes dieux et réduiront ton royaume en cendres. Quand tu seras parti, il ne restera rien de toi que tes ossements blanchis.

Le roi ouvrit la bouche, mais aucun son n'en sortit. Des spasmes convulsèrent ses traits, ses yeux s'exorbitèrent. Il leva une main tremblante et saisit l'amulette de topaze, froide entre ses doigts brûlants déjà engourdis.

— Regarde-moi dans les yeux, vieil homme, et désespère, gronda

le prêtre en achevant d'étrangler le roi agonisant.

CHAPITRE XII

— Lisez ça, dit Lizzie en tendant à Remo le journal de bord du colonel Cooligan.

13/10/2033

Aujourd'hui, nous avons un projet intéressant. Le Major Bolam, à présent le principal constructeur de routes du royaume de Yaxbenhaltun, veut construire une grande route d'échanges commerciaux entre cette ville et la baie de Chetunal sur le golfe du Mexique, à environ 65 kilomètres à l'est. Bolam dit que cette route facilitera le commerce. Mais je sais ce qu'il a derrière la tête : une traversée transatlantique. Je suppose que rien n'arrêtera Bolam dans sa recherche scientifique.

La principale difficulté du tracé paraît être une superstition locale sur une région à l'est d'ici appelée, bizarrement, les Champs Interdits. Ils s'étendent, paraît-il, entre nous et les cavernes des Olmèques.

Les gens d'ici prétendent que les Olmèques, qui adorent la mort, ont empoisonné l'air de ces champs et l'équipe de terrassiers de Bolam refuse catégoriquement d'y aller. De plus, le roi lui-même interdit à mes hommes d'explorer ces fameux Champs Interdits à moins que nous n'utilisions de la « magie » pour nous protéger, entendant par là le matériel d'oxygène que nous portons quand nous sommes sortis du module temporel.

J'ai donc accepté. Je pense que ça ne peut pas faire du mal de porter cet équipement, au moins jusqu'à ce que nous soyons hors de vue de nos hôtes. Les Olmèques eux-mêmes, à ce que je comprends, se tiennent à l'écart de ces champs alors je ne crois pas que nous aurons de problèmes avec eux. Je pense que ce sera simplement une agréable promenade, dans une campagne dégagée de la jungle, et que ce sera pour nous tous un plaisant changement.

Nous construirons une route jusqu'à la mer. Encaisse ça, Destin. Le vieux Kukulkan, pratiquement aveugle et incapable de piloter même si le Cassandra décidait de se remettre à fonctionner, n'est pas si mal que ça, après tout.

Je suis fier de tous mes hommes. Ils savent maintenant que jamais nous ne nous tirerons d'ici. Metters se marie même avec une fille du village. Après le mariage, je crois que je le laisserai démonter tout le câblage du Cassandra, pour que nous puissions inventer l'électricité. La ville aurait grand besoin d'une génératrice pour l'adduction d'eau. Un autre de mes hommes a commencé à tracer les plans d'un système d'égouts.

La malaria a déjà pratiquement disparu. C'est ma propre contribution. Dieu, chaque fois que je vois guérir un petit gosse malade, je pense à

Michael, mourant comme il est mort, et je regrette amèrement de ne pas avoir pu le sauver. Peut-être en sauvant ces enfants, je le sauve aussi, en quelque sorte. Je l'espère.

Nous allons être réunis, maintenant, Sandy, Michael et moi. Cette maladie que j'ai progressé géométriquement, en principe. Je suppose que la fin sera assez terrible. Malheureusement, je ne sais pas comment inventer la morphine, contre la douleur. Après tout, personne n'est parfait.

Je ne peux pas dire que je suis heureux de mourir. C'est bizarre, après avoir perdu Sandy et le bébé, c'était tout ce que je voulais. Mais le temps que j'ai passé ici à Yaxbenhaltun a changé tout ça.

Ces gens pensent que les Olmèques sont ce qu'ils ont le plus à redouter, mais ils se trompent. La maladie est pire. L'ignorance aussi. Et la pauvreté. Et le désespoir. Mes hommes et moi avons changé ça pour eux, peut-être à jamais. Nous avons fichu en l'air la règle impérative de ne rien modifier dans le cours de l'histoire, mais un seul coup d'œil à la vie de ces gens maintenant me dit que cela en a valu la peine.

Et puis le roi a peut-être raison en disant que c'est notre destin. Qui sait ? Peut-être un jour les Mayas seront célèbres pour avoir été une civilisation avancée. C'était peut-être ça, le cours de l'histoire, et c'est en ne venant PAS que nous l'aurions changé. Très bizarre.

Cela a été la plus grande aventure qu'un homme puisse rêver. Mon équipage le sait et moi aussi.

Pour rien au monde, je n'aurais voulu manquer cela.

Le reste des pages était vierge.

— Je me demande ce qui lui est arrivé, dit Remo.

— C'est simple. Metters a remis le module en état et ils sont tous rentrés chez eux, déclara Lizzie avec assurance.

— Ouais, grogna Remo en essayant de paraître convaincu.

Il savait qu'un officier qui avait passé quinze mois à essayer de s'échapper ne partirait pas sans ses armes ni son journal de bord. Cooligan avait fini par aimer ce peuple chez qui il avait vécu. Il ne serait pas retourné dans son époque sans dire adieu. Le colonel qui était devenu un dieu était mort, probablement pas très loin de là.

Dans la longue galerie du palais retentit le cri terrifié d'une jeune fille.

— Nata-Ah ! s'exclama Po en se levant d'un bond.

Ils la trouvèrent qui accourait vers eux.

— Mon grand-père ! hurla-t-elle, une amulette de topaze se balançant dans sa main. Il est mort. Le prêtre l'a assassiné !

Elle continua de courir jusque dans le grand vestibule, en criant aux villageois d'arrêter le prêtre maudit.

Mais il n'y avait pas de prêtre. Aux abords de la ville, près du mur d'enceinte, un mendiant en guenilles chemina, portant un grand sac sur le dos. Personne ne faisait attention à lui ; personne ne prit la

peine de regarder dans son sac, où se trouvaient six armes au laser en métal verdâtre, les six lances de feu magiques des dieux.

— Il est sûrement ici ! cria la petite fille. Trouvez-le ! Trouvez celui qui a tué votre roi !

Les gardes du palais se précipitèrent sur la place. Brusquement, une horde d'hommes, que rien ne distinguait à part la tache de cendre noire au front, surgirent de mille cachettes.

Les gardes tombèrent les premiers, perdant leur sang par les blessures faites à leur cou et leur poitrine par les couteaux noirs tombés tout autour d'eux. Ensuite, les hurlements des habitants s'élevèrent quand les lances des Olmèques plongèrent dans les chairs des femmes, des vieillards, de tous les gens sans défense.

Nata-Ah, la figure terrifiée, se rua sur un des tueurs alors que Po, en boitant, en maudissant sa lenteur, la suivait en criant. L'homme frappa, mais manqua de peu la gorge de la jeune fille. Il l'oublia aussitôt pour menacer d'autres personnes de son long couteau. En se battant toujours, il aperçut le jeune boiteux, du coin de l'œil, et lui décocha un coup de pied.

La ruade atteignit Po au genou. Ses jambes se dérochèrent, la douleur lui brouilla la vue. Tout en se débattant pour ne pas perdre connaissance, il vit passer un éclair bleu, un vêtement sur un vieillard qui se déplaçait aussi rapidement qu'un oiseau sauvage, qui passait devant lui en vol plané et enfonçait deux doigts délicats dans la colonne vertébrale du tueur, l'immobilisant pour l'éternité.

— Prends la moitié droite de la place, ordonna Chiun.

Remo obéit, rechercha les points noirs sur les fronts, dans la foule hurlante et ensanglantée grouillant sur la place.

Un couteau étincela près de lui et dans la même seconde la lame disparut, ainsi que la main qui la tenait.

À quelques mètres, un couteau s'enfonça dans le ventre d'un homme qui se défendait avec un bâton. L'homme poussa un grand cri et regarda ses entrailles tomber dans une gerbe de sang. Avant que la lame fût retirée, Remo tapa d'une chiquenaude la tête de l'assaillant et entendit les vertèbres cervicales se briser. Un autre point de cendres se rua vers lui. Il y plaqua le creux de sa main et le crâne éclata.

Il laissait son corps agir automatiquement, instinctivement. Les journées de frustration et d'inaction étaient une rage bouillonnante en lui, qu'il laissait maintenant s'échapper. Trop tard pour sauver l'homme au bâton, mais avec un peu de rapidité, pensait-il, Chiun et lui pourraient se battre pour les autres.

Lizzie, en larmes, traîna les deux enfants suffoqués dans l'entrée du palais.

— Ne recommencez plus jamais ! leur cria-t-elle. Vous auriez pu être tués, tous les deux...

Ses larmes se tarirent instantanément quand elle vit deux Olmèques, ramassés sur eux-mêmes et se taillant un passage à coups de couteau, se diriger lentement vers le temple abritant le *Cassandra*.

— Oh non ! Pas le module ! souffla-t-elle, la gorge serrée.

Horriifiée, elle se redressa en lâchant les mains des enfants.

— Remo ! glapit-elle. Ils vont détruire l'avion !

Mais Remo bougeait trop vite pour être vu.

— Attends ici, dit-elle à Po puis elle courut de toutes ses jambes vers les deux guerriers olmèques. Arrêtez ! Arrêtez !

Elle laboura de ses ongles un torse nu. Un des hommes lui saisit les bras et les tordit dans le dos. L'autre sourit en montrant les dents et hocha la tête.

*

* *

Une cage thoracique s'enfonça et implosa sous la force du coude de Remo. En râlant, le guerrier s'écroula. Remo regarda autour de lui. Chiun se dressait, très calme, parmi les morts. Des cadavres entouraient Remo, la plupart avec un point noir au front. Les autres Olmèques battaient en retraite et disparaissaient déjà dans les épais fourrés de la jungle, au-delà des murailles de la ville.

À l'entrée du palais, Po tenait dans ses bras Nata-Ah en larmes.

— Ça va, tous les deux ? demanda Remo.

— Oui, dit Po, mais le professeur Lizzie...

Remo soupira.

— Qu'est-ce qu'elle a encore fait ?

— Ils l'ont emmenée. Elle a essayé de garder le temple, mais elle n'était pas assez forte pour se battre contre les guerriers. Ils l'ont emmenée avec eux.

Remo se tourna vers les immenses ténèbres de la jungle, avec un peu de remords d'éprouver un certain soulagement. Depuis le début, Lizzie ne leur avait causé que des ennuis. Maintenant qu'elle était partie, peut-être serait-il possible de l'oublier.

— Laisse-la donc, dit Chiun qui semblait lire les pensées secrètes de Remo. Cette femme est une insupportable harpie sans éducation ni gratitude. Tu risquerais ta vie pour rien.

Remo réfléchit un moment.

— Ouais, vous avez raison, marmonna-t-il en s'éloignant du palais.

— Où vas-tu ?

— La chercher, dit-il avec résignation.

— Pourquoi ? demanda sévèrement Chiun. On a besoin de toi, ici. Qui se soucie d'elle ?

Remo tourna la tête.

— Personne. C'est justement pour ça que j'y vais.

CHAPITRE XIII

La piste partant de la ville était facile à suivre. La ruée des Olmèques en déroute avait tracé un sentier dans la jungle. Il contournait le Bocatan et aboutissait à un marécage, où l'eau, arrivant à la hauteur des chevilles, était encore boueuse d'avoir été agitée par des dizaines de pieds.

Remo suivit le marais infesté de moustiques et de rats d'eau, entouré de fougères géantes, hautes comme des arbres, jusqu'à ce que l'eau devienne limpide. Où étaient-ils passés ?

Le soir tombait, c'était ce moment du crépuscule où rien ne se voit parfaitement, où le ciel est à moitié lumineux à moitié sombre, le bleu alternant avec le gris plombé, la couleur des nuages d'orage. Il contracta ses pupilles pour regarder au loin. Au bout du marécage, il y avait une ligne traversant un champ d'herbes hautes, comme les savanes d'Afrique occidentale, où aucun arbre ne poussait. La ligne avait l'air d'un chemin d'herbes aplaties par des pas. Mais il était trop étroit pour tous les Olmèques qui s'étaient sauvés de la place de Yaxbenhaltun. Avaient-ils marché en file indienne ? Pourquoi ?

Pas le temps de réfléchir. Remo sortit du marais pour suivre le sentier tracé récemment dans l'herbe piétinée.

Deux séries de pas. Il en était sûr. Crépuscule ou non, pas plus de deux personnes n'étaient passées par là. Ça ne rimait à rien, mais il suivit quand même la piste, le bas de son pantalon mouillé par les hautes herbes humides. Le champ s'étendait sur des kilomètres et s'élargissait après le marais au point qu'il semblait aller à l'infini dans toutes les directions, une vaste plaine d'herbe verte parsemée par endroits de petites fleurs blanches. À mesure que Remo avançait, les fleurs devenaient plus nombreuses, en imprégnant l'air de ce parfum douceâtre, entêtant qu'il se rappelait. Quand il eut fait quinze cents mètres, les fleurs tapissaient entièrement le sol.

Les paupières de Remo s'alourdissaient. Il se dit qu'il devait ralentir sa respiration pour ne pas s'endormir. Lentement, il dégagea ses poumons de leur air et respira à très petits coups, de plus en plus lentement, tout en faisant baisser son rythme cardiaque de cinquante battements par minute à trente, à dix. Son cerveau se clarifiait un peu. Malgré tout, le délicieux parfum du champ, qui paraissait couvert de neige, s'insinuait dans ses poumons et son esprit, le tourmentait d'une promesse sensuelle.

Les Champs Interdits... La dernière mission de Kukulcan, se souvint-

il. Une histoire de construction de route. Pour descendre vers la mer, la menace de cécité. Cooligan des Champs Interdits. *Les fleurs l'ont tué, tu ne vois donc pas ?*

Remo laissa échapper une exclamation étouffée. Le brusque afflux d'air lui donna le vertige. Il se calma, força les champs immaculés à cesser de tourner autour de lui. Mais quand tout s'apaisa, ce qu'il avait vu était toujours là. À six ou sept mètres, le sentier prenait fin. Il se terminait aux cadavres de deux hommes que l'uniforme désignait comme membres de la garde du palais.

Il les retourna. Ils avaient la figure bleue et les corps déjà froids devenaient rigides. Un piège. Les deux hommes avaient dû être faits prisonniers et forcés à marcher à travers les Champs Interdits jusqu'à ce qu'ils tombent, pendant que les Olmèques emmenaient Lizzie par un autre chemin.

Remo regarda de tous côtés. La plaine s'étendait à tous les horizons, uniquement rompue par les sommets ronds d'énormes rochers. Il s'obligea à respirer encore plus lentement, tout en affûtant consciemment ses sens pour percevoir tout à perte de vue, tous les bruits.

Il y avait de l'eau. Quelque part. La rivière, se dit-il. S'il trouvait de l'eau – un ruisseau, un filet d'eau – il n'aurait qu'à le suivre jusqu'à la rivière et là il s'orienterait.

Le doux parfum s'attardait. L'air en était lourd ; il n'y avait aucun moyen de se défendre contre l'odeur entêtante des fleurs blanches qui l'invitaient à se reposer parmi leurs pétales veloutés.

De l'eau. Suis le bruit de l'eau courante.

Il continua de se traîner, alors que la nuit tombait d'une manière presque palpable. Puis il rampa sur les mains et les genoux, à la poursuite d'un bruit qu'il n'était plus certain d'avoir entendu. Le vent dans les fleurs faisait monter leur senteur d'oubli et couvrait de sa musique nostalgique tous les autres sons.

Rappelle-toi l'eau.

Et l'eau était là. Un large torrent dansant entre mille rochers blancs. Il secoua la tête pour voir si cette eau n'était pas qu'un mirage. Mais elle était bien là, il la sentait, il sentait sa brume fraîche l'envelopper. Il se releva en clignant des yeux, en secouant le vertige qui l'entraînait vers le sol. Il marcha en aval, lourdement, comme un homme mourant de soif dans un désert, jusqu'à ce qu'il arrive près du sommet d'une petite cascade où l'eau se précipitait, bouillonnante et blanche. Et sur la crête, il y avait une femme, voilée d'embruns, entièrement nue à part un collier de fleurs blanches, ses cheveux dorés dénoués. Elle se tourna lentement vers lui et lui tendit les bras.

C'était Elizabeth Drake.

Comme dans un rêve, Remo alla vers elle, en marchant dans l'eau

peu profonde en haut de la cascade. Elle souriait. Elle n'avait plus aucune dureté, plus de modernisme agressif. Elle était la Femme, éternelle, sans âge, douce dans son mystère, et elle l'appelait silencieusement.

Sans y penser, il l'enlaça, il l'embrassa. À cet instant, bouche contre bouche, le désir au corps, il respira le parfum des fleurs, le luxe dévastateur d'un parfum de péché et d'extase, et il y céda.

Le ciel s'assombrit. La terre disparut.

*

* *

Il se réveilla à côté d'elle, les vêtements encore mouillés de la brume de la cascade, collant à sa peau. Contre lui, sur le sol de pierre où ils étaient couchés, il sentait Lizzie grelotter en dormant.

Il avait la tête bourdonnante. Il essaya de se redresser, mais le mouvement était trop difficile. Une partie de lui-même, une grande partie, voulait se rendormir malgré le froid, l'humidité et l'incertitude. Mais l'autre partie, cette partie qui était vraiment Remo, devait rester éveillée. Il dut faire un effort pour chasser la sensation d'ivresse et d'insouciance qui semblait lui coller à la peau.

Remo força ses yeux à s'ouvrir en grand. La première chose qu'il vit fut les canons des six armes au laser les encerclant tous les deux. Leurs gardiens, six grands individus musclés au ventre tatoué, le front décoré d'une tache de cendre noire, se tenaient à une certaine distance.

Pas de pet, se dit lourdement Remo. Un demi-tour, une attaque aérienne en spirale et...

Il ne pouvait pas bouger. D'épaisses cordes s'enfonçaient dans ses poignets et ses chevilles. Des cordes ? Comment avait-il permis qu'on le ligote comme un cochon allant à l'abattoir ?

Il les sentit alors. Frais, enchanteur, le parfum des fleurs blanches assaillait ses sens à peine réveillés, montait de la lourde guirlande qu'il avait au cou. Lizzie en avait une aussi et leur senteur affaiblissait et écoeurait Remo.

Ils étaient dans une caverne. Au-delà du parfum, Remo distingua une odeur humide de terre et de moisi. Les parois, peintes de figures humaines aux attributs grotesques se livrant à des activités sexuelles, étaient illuminées par des torches huileuses d'où montait une épaisse fumée noire.

Les gardiens semblaient faire partie du tableau. Immobiles, le doigt sur la détente des lasers, ils observaient les prisonniers. Ils avaient les traits crispés par l'effort qu'ils faisaient pour ne pas s'endormir.

Ils commencent à être drogués aussi, pensa Remo. Les fleurs blanches des prisonniers assaillaient aussi les gardiens. Ce serait si

facile... si facile... Mais Remo ne se débattit pas contre ses liens. Il aurait bien le temps de se battre et pour le moment il n'avait pas l'avantage. Mieux valait attendre.

Il regarda Lizzie. Elle était allongée à côté de lui, nue, inconsciente ; ses vêtements étaient jetés en tas aux pieds des gardes.

Elle n'était plus ni harpie ni déesse, simplement une malheureuse sottie inutilement jetée dans un cauchemar qui risquait de mettre fin à sa vie. Comme l'écrivait d'une façon si éloquente le colonel Cooligan, le destin leur faisait un bras d'honneur.

Lizzie était une drôle de fille, aussi abrasive et égoïste que possible, une brûleuse de soutien-gorge de la plus belle eau. Pourtant, elle avait pleuré sur le journal de bord de Cooligan. Et au plus fort de la bataille, avec des Olmèques tout autour d'elle, elle avait tenté de sauver le module.

Et elle y était parvenue. Les Olmèques l'avaient faite prisonnière, mais ils n'avaient pas détruit le *Cassandra*. Bravo, Lizzie.

Remo ferma les yeux. Le sommeil serait bon. Un long sommeil agréable où s'abandonner, un sommeil de rêves infinis...

Une voix dure tonna au-dessus de lui et lui réveilla tous les sens avec la violence d'un coup physique. Près de sa tête, le prêtre Quintanodan ricanait.

Le prêtre avait beaucoup changé. Ses traits aristocratiques aigus étaient peints de larges rayures blanches et noires comme la tache de cendre à son front. Il avait les cheveux emmêlés, tombant en mèches désordonnées sur ses épaules huilées. Il était nu, à part une peau de jaguar autour de ses reins et deux touffes de plumes aux chevilles.

Remo sentit au-dessus de sa tête les vibrations d'une centaine de pieds. Les Olmèques, pensa-t-il, se préparaient à attaquer Yaxbenhaltun en force. Ils avaient les lasers, maintenant. Il ne leur faudrait pas longtemps pour détruire la ville.

Un rire partit des profondeurs de la gorge de Quintanodan et remonta de plus en plus bruyamment pour se répercuter dans toute la caverne humide. Puis, crachant un ordre aux gardiens, il disparut.

En se redressant brusquement au garde-à-vous, les hommes firent lever les prisonniers à coups de pied. Lizzie chancela et gémit :

— Il fait si froid.

— Ils nous font déménager.

— Pour aller où ? Au peloton d'exécution ?

Elle était belle, nue et tremblante à la lumière des torches.

Ce n'était pas la fin, Remo en était sûr. Si on en venait au pire, il attaquerait les gardiens et puis se taillerait un passage à travers les autres soldats. Mais le puissant parfum des fleurs blanches à son cou l'avait affaibli, pas assez pour l'immobiliser, mais suffisamment, peut-être, pour émousser sa précision au point qu'un rayon perdu d'un des

lasers atteigne Lizzie et la grille complètement. Il devait se débarrasser des fleurs pour retrouver son efficacité.

Mais Lizzie ne le savait pas. Pour elle, les gardiens l'emmenaient pour sa dernière promenade. Et elle tenait quand même le coup, blagues de mauvais goût et tout. C'était une sacrée dure et Remo lui tirait son chapeau.

Un des gardes ramassa les vêtements de Lizzie et les lui lança. Elle les attrapa et les serra contre elle avec ses mains liées.

— Qu'est-ce que c'est que ce raffut, là-haut ? demanda-t-elle.

— Des soldats, je crois. Maintenant que les Olmèques ont les lasers, ils vont probablement attaquer tout ce qui bouge.

— Ah, parfait ! Adieu l'Histoire ! Le XX^e siècle n'entendra jamais parler de la grande civilisation maya.

— Ce sera peut-être la grande civilisation olmèque ?

Lizzie renifla avec mépris.

— Ces bestiaux ? Ils se fichent éperdument de l'astronomie, des mathématiques ou du génie.

Ce pays sera comme les suites de l'empire romain, comme il est devenu après avoir été conquis par les barbares venus du nord. Tout le savoir, toute l'œuvre des Mayas seront perdus. Tout ce que Cooligan a fait aura irrémédiablement disparu.

Les gardes s'arrêtèrent devant une ouverture ronde et les poussèrent tous deux à l'intérieur, puis ils les enfermèrent avec un grand rocher.

— Même les hommes des cavernes avaient des prisons, je suppose, dit Remo.

Près de l'entrée, il y avait un énorme démon de pierre aux yeux de jade.

— Puch, annonça Lizzie. Dieu de la mort. Comme c'est approprié.

— Ne râlez pas, lui dit Remo en se cassant en deux à la taille. Être enfermés ici, c'est ce qui pouvait nous arriver de mieux.

— Qu'est-ce que vous racontez ?

La guirlande de fleurs tomba du cou de Remo. Levant ses mains attachées, il arracha le collier de Lizzie et expédia d'un coup de pied les deux guirlandes de fleurs blanches dans un coin éloigné.

— J'espérais qu'ils nous laisseraient seuls. Accordez-moi deux minutes.

Il s'enfonça dans l'obscurité de la caverne. À l'écart du redoutable parfum des fleurs, il pouvait enfin respirer profondément. L'air humide lui donna une vigueur nouvelle, chargea ses muscles d'électricité.

Une minuscule ligne de lumière se traçait par terre. Il leva les yeux. Du clair de lune. Il filtrait par une fissure de la voûte de roche. Bien, se dit Remo. Je pourrai utiliser ça.

Un peu plus loin, inexplicablement, une couche de charbon était lissée en carré.

— Quoi que ce soit, je peux m'en servir aussi, marmonna-t-il.

Les cordes lui sciaient les poignets. Remo respira selon un rythme particulier, se concentra, serra les poings et les fit lentement pivoter. Une à une, les fibres de la corde se déchirèrent et se défirent.

En même temps, il banda les muscles de ses mollets au point que les cordes entourant ses chevilles s'effiloquent et cassent. Les deux cordes le quittèrent précisément au même instant et tombèrent sur le sol comme des peaux de serpent après la mue.

— Comment avez-vous fait ça ? demanda Lizzie avec stupeur.

— Ce n'est rien...

Sans effort, il cassa les liens de Lizzie et lui ordonna :

— Habillez-vous.

Il avait retrouvé sa force. L'évasion ne poserait aucun problème, avec une fissure d'un centimètre de large au plafond. Il l'explora du bout des doigts.

Il était capable de pratiquer une brèche dans le rocher, sans grand mal, mais ça ferait beaucoup de bruit, les guerriers olmèques seraient alertés. Il ne voulait pas de bataille maintenant, pas avec Lizzie dans les parages. De plus, les Olmèques ne se battaient pas jusqu'au dernier. Même le petit groupe de guerriers envoyés pour l'attaque-surprise de Yaxbenhaltun avaient battu en retraite quand ils s'étaient vus surclassés. Dès qu'il déclencherait la bagarre, pensa Remo, le prêtre enverrait à Yaxbenhaltun le plus d'hommes qu'il pourrait, prêt à sacrifier quelques guerriers afin de retenir Remo loin de ceux qui avaient besoin de lui pour les défendre.

Non, l'évasion devait être silencieuse. Lizzie devait être conduite à l'abri. Ensuite, Remo pensait revenir avec Chiun pour liquider tous les Olmèques, sans exception, dans leur propre camp.

Il tâta du bout des doigts les bords de la fissure, se familiarisa avec sa courbe naturelle. La pierre devrait être coupée le long de son défaut, afin de se casser sans bruit.

Une fois trouvée la partie affaiblie du rocher, il imprima une vibration à ses mains. Lentement, avec un bruit que lui seul pouvait entendre, un bruit semblable à celui du métal sur un tableau noir, ses ongles découpèrent un grand cercle. Une fois le cercle refermé, il souleva le disque de pierre au-dessus de lui, comme le couvercle d'une bouche d'égout, et le déplaça.

Un rayon de lune inonda la caverne. Lizzie était pétrifiée d'étonnement.

— Venez, lui souffla Remo en lui faisant signe de le rejoindre près de l'ouverture qu'il avait pratiquée. Nous n'avons guère...

Les mots se figèrent sur ses lèvres. Il y avait quelque chose derrière

Lizzie, illuminé maintenant par le clair de lune, quelque chose de bas, de long, d'immobile et de macabre. Il parla très calmement :

— Liz, je vais vous demander une faveur, d'accord ?

Elle hocha la tête.

— Écoutez simplement ce que je vais vous dire. Vous ne devez plus faire de bruit, maintenant, pour aucune raison. Les Olmèques ne sont pas loin. Ils ne peuvent pas nous voir, mais ils arriveront au galop si vous hurlez. Alors, quoi qu'il arrive, ne dites absolument rien. Compris ?

Elle se mit à trembler.

— Il y a quelque chose derrière moi, n'est-ce pas ? souffla-t-elle.

— Rien qui puisse vous faire du mal.

Elle se retourna lentement. Ses yeux s'arrondirent un instant puis se fermèrent, pour cacher ce qu'ils voyaient. Elle porta ses deux mains à sa bouche.

Sur une dalle de pierre gisait le corps d'un homme en combinaison d'astronaute. Il y avait un drapeau américain sur son épaule. Son casque manquait. Il ne restait de sa figure qu'un crâne nu. Au centre du front, il y avait un trou déchiqueté.

Remo descendit pour examiner le cadavre. Il tira sur la fermeture à glissière de la combinaison. Dessous, sur la chemise recouvrant le squelette, il trouva un insigne en plastique au nom du « Col. K. Cooligan ».

Ils avaient trouvé la dernière demeure du dieu blanc Kukulcan.

CHAPITRE XIV

Lizzie était clouée sur place, tremblante, les mains sur la figure.

— Allons, remuez-vous, murmura Remo en la prenant par les épaules pour la pousser vers la sortie qu'il avait créée.

Elle se hissa hors du trou et se précipita à l'aveuglette vers la sombre forêt derrière les cavernes des Olmèques.

— Où allez-vous ? chuchota Remo.

— Les arbres, dit-elle, étonnée. C'est par là que nous sommes venus, n'est-ce pas ?

— Les arbres ?

Bien sûr. Les Olmèques avaient fait passer Lizzie par la forêt, en faisant un détour pour éviter les Champs Interdits et leurs fleurs maléfiques. Ils pourraient tous deux trouver leur chemin dans l'enchevêtrement de la jungle, en suivant le bruit de la rivière, jusqu'au marécage. Ensuite, ils marcheraient vers Bocatan, le volcan, vers Yaxbenhaltun.

— Bonne petite, dit Remo. Je veux dire...

— Ça ne fait rien, répondit-elle en lui prenant la main alors qu'ils s'enfonçaient dans la jungle noire. Les noms n'ont pas d'importance. Vous êtes revenu me chercher. Ça fait deux fois que vous me sauvez la vie. Merci, Remo. Je vous dois des excuses, que vous méritez.

Il pouffa.

— Jamais je n'aurais cru entendre ça !

— C'est la vérité, et la vérité est toujours bonne à dire. Quand on a encore le temps.

— Vous pensez à ce Diehl, là-bas chez vous, hein ?

Elle sursauta, l'air étonné.

— Non. Non, vraiment...

— Ne commencez pas à me mentir maintenant, dit Remo en souriant. Je commence à peine à m'habituer à vous telle que vous êtes. Ce qui s'est passé entre nous à la cascade était formidable, mais je n'étais pas celui à qui vous pensiez.

Elle le regarda dans les yeux, pendant un long moment.

— Vous me surprendrez toujours, dit-elle.

— Comment êtes-vous arrivée comme ça au sommet de cette cascade, d'abord ?

Elle dut réfléchir.

— J'ai repris connaissance quelque part dans la forêt. Un des Olmèques est arrivé avec la guirlande de fleurs et me l'a passée au

cou. À partir de là, je ne me souviens pas de grand-chose, sauf de m'être trouvée debout au sommet de cette cascade. J'essayais de ne pas m'endormir. Je croyais que c'était ça que les Olmèques avaient prévu pour moi, que je m'endorme et que je m'écrase sur les rochers au pied de la chute d'eau. Ils avaient emporté mes vêtements... Et puis vous êtes arrivé. Je n'ai jamais été aussi heureuse de voir quelqu'un, avoua-t-elle en l'attirant contre elle.

Il se dégagea.

— Pas aussi heureuse que vous le serez de revoir Dick Diehl.

— Il est trop tard pour ça, murmura-t-elle tristement dans l'air humide de la jungle où des milliers d'oiseaux nocturnes s'appelaient. Je pensais que si j'arrivais à l'impressionner par mes brillantes réussites, il me désirerait. Maintenant, je regrette seulement de ne pas lui avoir dit tout simplement que je l'aimais... D'ailleurs, vous savez, Dick ne l'aurait même pas remarqué. Tout ce qui n'est pas en pierre et vieux de plus de mille ans ne l'intéresse pas du tout.

— N'attendez pas si longtemps.

— Ah, je vous en prie, ne commencez pas à me mentir vous-même ! Nous n'irons nulle part. Même si vous vous débarrassez des Olmèques, nous resterons ici. Cooligan n'a pas pu repartir et son équipage connaissait mieux que nous la mécanique de son module temporel ! Alors pas de faux espoirs entre nous, d'accord ?

— D'accord.

Quand ils arrivèrent en vue du volcan, Remo aperçut une tache rouge brillant au sommet.

— Est-ce que vous voyez la même chose que moi ?

— De la lave. Il a enflé, aussi.

— Quoi, le volcan ?

— Regardez sa forme, dit-elle en désignant la silhouette noire du Bocatan dans le ciel étoilé.

— On dirait presque que la montagne est enceinte.

— Elle l'est, affirma Lizzie. Les volcans sont comme ça, quand ils vont bientôt entrer en éruption.

— En éruption ? Quand ?

— Peux pas dire. Ce soir, dans un mois, ça varie.

— Allons donc, ce truc-là ne peut pas entrer en éruption ! protesta Remo. Il est éteint depuis des années. En tout cas, depuis bien avant la genèse de cette ville. Il est si près de Yaxbenhaltun qu'elle serait complètement détruite s'il sautait.

— Parfois, les volcans restent endormis des centaines d'années, entre les éruptions. Le Bocatan ne s'est pas manifesté depuis que Yaxbenhaltun a été construite, mais peut-être juste avant. Cooligan a fait progresser les choses plutôt vite, rappelez-vous.

Remo contempla un moment la lueur rouge.

— J'ai une idée, annonça-t-il.

Ils grimpèrent au sommet du volcan, en sentant gargouiller et frémir la montagne sous leurs pieds.

— Écoutez, si j'ai le choix, j'aimerais mieux être grillée par un laser que noyée dans de la lave en fusion.

— Il ne va rien se passer. Surtout pas maintenant.

Avec une grosse pierre, Remo s'attaqua au rebord du cratère et finit par en abaisser la partie orientale de plus de cinquante centimètres, au niveau de la lave bouillonnante.

— C'est pour quoi faire, ça ? demanda Lizzie.

— Vous verrez.

De retour à Yaxbenhaltun, il exposa son plan.

— Po, je veux que tu rassembles le plus d'hommes possible pour courir tout de suite au volcan et qu'ils ramassent autant de pierres qu'ils pourront, assez pour que la lave déborde.

— Vous allez déclencher une éruption ? demanda le jeune garçon.

— Penses-tu ! On ne peut pas faire sauter un volcan avec quelques pierres. Je veux simplement qu'il déborde un peu, du côté olmèque. Je l'ai arrangé pour ça, expliqua Remo avant de s'adresser à Chiun : Pendant ce temps, nous allons retourner tous les deux au camp des Olmèques et récupérer les lasers. Lorsque le volcan commencera à déborder, nous aurons les armes et les Olmèques auront les miches à zéro. C'est là que vous en profiterez pour débiter un de vos discours de Maître de Sinanju.

— Je ne parle pas leur langue, répliqua sèchement Chiun.

— Aucune importance. Vous montrez le volcan débordant, vous dites « Kukulcan » deux ou trois fois et ils ne remettront plus les pieds de ce côté pour le restant de leurs jours. Et pas une vie perdue, pas d'interruption de l'Histoire. Ça vaut le coup, non ?

Chiun pinça les lèvres.

— Le garçon a raison. Et si le volcan entre en éruption ?

— Mais non, jamais de la vie, je vous assure.

— Oh, mais si, intervint Lizzie. Il en donne tous les signes.

— Oui, enfin, il ne va pas entrer en éruption ce soir. Mettons ce plan à exécution et nous nous inquiéterons du volcan plus tard.

À contrecœur, ils acceptèrent. Po alla rassembler tous les hommes valides. Chiun et Remo partirent dans la jungle vers les cavernes des Olmèques.

Ils restaient près de la rivière, en gardant un œil sur le bord incandescent du Bocatan. Le ciel passa du noir au bleu et au gris ardoise ; la lune pâlit. Dans les premières traînées rouges de l'aube, les silhouettes de cent guerriers mayas entouraient la gueule écarlate du volcan.

— Ah merde, jura Remo. Ils ne devraient pas être déjà là !

— C'est un spectacle magnifique, déclara Chiun. Digne d'une poésie Ung.

— Poétique, peut-être, mais trop tôt. L'idée, c'était que nous devions arriver aux cavernes des Olmèques *avant* que les Mayas se montrent.

— Aucun plan ne fonctionne parfaitement, dit philosophiquement Chiun.

Les Mayas restaient sur la montagne, se baissaient, se redressaient pour déposer avec précaution leurs pierres dans le volcan débordant.

— Trop tôt, trop tôt, se plaignit Remo tout en courant aussi vite que possible dans la vase gluante au bord de la rivière.

Au sommet du Bocatan, un mince filet de lave rouge se déversa sur un flanc de la montagne de feu sacrée.

— Non, mais regardez-moi ça ! gémit Remo, écoeuré. Tout le plan est foutu.

— C'était un plan stupide, répliqua Chiun. Mais que peut-on espérer d'un homme blanc ?

— Maintenant, tout l'effet sera... Ah dites ! Il n'y a eu *aucun* effet ! Pas de cris, pas de fuite des cavernes, pas de panique, rien.

— Les Olmèques ne sont peut-être pas les imbéciles que tu crois.

— Qu'est-ce que ça veut dire, ça ?

Le vieil Oriental haussa les épaules.

— Simplement que ton évasion a pu être découverte. Est-ce que tu as pensé à ça ?

— Eh bien...

— Bien sûr que non. À ton âge, on ne considère que l'action, jamais la réaction. Tu n'as pas pensé un instant à ce que feraient les Olmèques s'ils découvraient ton absence, n'est-ce pas ?

— Qu'est-ce que vous feriez, si vous étiez un Olmèque ? demanda Remo.

— Exactement ce qu'ils ont fait. J'attendrais.

— Où ?

— Ici.

Le vieux Coréen jeta Remo par terre. Au même instant, le ciel fut illuminé par six faisceaux de foudre blanche, la jungle flamboya et la rivière scintilla comme de l'argent. Au sommet du Bocatan vingt hommes au moins tombèrent.

— Pourquoi est-ce que vous ne m'avez rien dit ?

— C'est seulement maintenant que j'en ai eu la certitude. Trouve les hommes armés des fusils. Ils doivent être les premiers à disparaître.

Ils se jetèrent dans la ruée des guerriers olmèques, en cherchant les porteurs de lasers à l'arrière-garde.

Accoutumés aux combats dans la jungle, les Olmèques se séparèrent et se dispersèrent dans toutes les directions, pour ne pas

succomber à un assaut général. Remo se tailla un passage à travers leurs rangs, mais on ne revit pas un seul feu de laser.

— Où sont-ils passés ? demanda Remo en expédiant deux Olmèques dans les airs, par la double spirale, de manière à ce qu'ils aillent s'écraser sur ceux qui les suivaient.

Les éblouissantes lances de feu blanc reparurent, et percèrent des trous dans les flancs du Bocatan. La source des rayons était au-dessus des têtes, très haut, bien plus près du camp maya que Remo et Chiun.

— Ils sont dans les arbres, gémit Remo. Nous avons combattu ici par terre et ces types aux lasers ont continué d'avancer dans ces sacrés arbres !

Sans attendre la réponse de Chiun, il se mit à grimper à un immense jujubier et passa de ses branches dans celles de l'arbre suivant.

Ils étaient dangereusement près du Bocatan. Les Mayas, sans chef, n'étaient pas de force à résister aux Olmèques guerriers et à leurs armes du XXI^e siècle. Il n'y avait qu'un moyen d'empêcher les assaillants de passer par le volcan et d'envahir la ville de Yaxbenhaltun. Remo devait créer une diversion, qui donnerait à Chiun le temps de s'insinuer parmi les soldats à pied et puis d'éliminer les porteurs de lasers.

Quand Remo arriva au marécage, au-delà des Champs Interdits, il s'élança en courant vers le volcan. Quand il avait escaladé le flanc oriental avec Lizzie, ils étaient passés par un étroit défilé. S'il pouvait y rassembler les Olmèques, Chiun aurait plus de facilités pour se débarrasser d'eux.

Il arriva à la gorge quelques minutes avant les Olmèques.

— Allez les pédés ! Ramenez vos fraises ! hurla-t-il aux guerriers.

Un rayon laser étincela, pour frapper avec précision à l'endroit exact où Remo se trouvait. Mais durant l'infime fraction de seconde qu'avait duré la trajectoire, il avait disparu. Le rayon creusa un profond cratère dans le versant du volcan.

— Bravo, les copains, c'est tout à fait ce que je voulais !

Il fourra ses pouces dans ses oreilles, remua les doigts et tira la langue aux guerriers éberlués, en faisant un bruit malsonnant.

— Allez, venez, les bleus, c'est l'entraînement au tir !

Un autre rayon fulgura et frappa la montagne. Et encore un autre.

— Chiun, grouillez-vous un peu, vous voulez ?

— Ne me parle pas sur ce ton ! protesta dans l'ombre une voix indignée.

Chiun fit un bond prodigieux et emporta une tête quand il atterrit.

— Joli travail, petit père.

— Mêlé-toi de tes affaires.

Remo était fin prêt. Un des guerriers, qui le visait directement, se

tenait en position de tir, ouvert de tous les angles.

— Le problème avec les armes à feu, dit Remo alors que l'index de l'homme se resserrait imperceptiblement sur la détente, c'est que le corps est gaspillé.

Il pivota hors d'atteinte de l'assaut flamboyant. Le guerrier se retourna pour tenter de le viser, mais il n'y avait plus de Remo.

— Le reste de ta personne est complètement vulnérable.

Le soldat se retourna encore et tira sans regarder. Le laser fit sauter un pan de montagne.

— Tu vois ce que je veux dire ? expliqua Remo en expédiant une ruade dans les reins de l'homme, qui les transforma en aspic de rognons.

Les doigts du cadavre se crispèrent dans un dernier spasme sur la détente ultra-sensible. Une langue de feu blanc creusa un sillon dans le flanc érodé du Bocatan. Remo attrapa l'arme et en fit du gravier entre ses doigts.

— Bon, où est le suivant ? cria-t-il.

Chiun était en train de déchiqueter le cou de quelqu'un d'un rapide pianotage du bout des doigts. L'arme de l'homme s'envola. L'autre porteur de laser prit la fuite, en direction des cavernes.

— Oh non, pas de ça ! s'exclama Remo. Y aura pas d'autre chance, mes agneaux !

Il s'élança à sa poursuite, le rattrapa et mit en miettes son arme, sous son nez. L'Olmèque en resta bouche bée.

— Tu voulais bien m'attaquer quand tu avais le laser, lui dit Remo. Maintenant, vas-y.

Mais l'homme ne fit que bredouiller, les yeux fixes. Il leva une main qui tremblait violemment et montra du doigt quelque chose, derrière Remo.

— Allez ah ! C'est vieux, ça, c'est usé. Je me retourne et tu en profites pour me casser le nez. Eh bien, ça ne marche pas comme ça, mon poteau !

Il jeta l'homme par terre, regarda derrière lui et dans la même demi-seconde, il ramassa le guerrier.

— Tu vois ? Ah, mon Dieu !

Devant ses yeux, le Bocatan s'ouvrait de toutes parts.

Les tirs des lasers avaient mis en pièces sa surface. Maintenant, la montagne enceinte rougeoyait de sa gueule bouillonnante jusqu'à sa base, striée de profondes fissures où coulait une masse écarlate palpitante.

— Remo ! hurla Chiun de l'autre côté du cratère. Laisse les Olmèques !

— Compris !

Remo se rappela brusquement le guerrier qu'il soutenait. Presque

distraitement, il lui donna une chiquenaude au plexus solaire. L'homme s'affala par terre.

Et la montagne de feu explosa.

Tout le versant oriental sauta avec un flot de lave jaillissant de sa base. La gueule incandescente du cratère s'assombrit et s'estompa alors que la lave s'écoulait par tout le flanc défoncé.

La chaleur et la violence de la roche en fusion projetèrent Remo de côté alors qu'elle cascadaient vers la vallée, en avalant des rochers entiers et en traçant un chemin aveuglant près du marécage et jusque dans les Champs Interdits, où les kilomètres carrés de fleurs blanches brûlées dégagèrent une puanteur douceâtre de décomposition.

Dans le fracas assourdissant du volcan en éruption, Remo entendait les cris des Olmèques emportés par l'inexorable flot de mort en fusion, mais leurs hurlements n'étaient pas plus sonores que des pépiements de petits oiseaux, insignifiants dans le rugissement du cataclysme.

Un homme, la figure horriblement brûlée, se précipita sur lui en brandissant un long couteau. Toute la partie supérieure de son corps était noircie. D'énormes cloques éclataient sur ses épaules. Remo comprit que l'homme n'en aurait que pour dix minutes.

— Ne te donne pas tant de mai, dit Remo en prenant le couteau.

L'homme couvrit sa figure avec des mains calcinées.

— Je vais t'aider à mourir, dit paisiblement Remo et il enlaça l'homme de manière à ce qu'il éprouve le moins de douleur possible.

Puis, avec deux doigts, il s'apprêta à toucher un groupe de nerfs à la base de la gorge, ce qui endormirait l'homme pour l'éternité.

Comme s'il savait lire dans les pensées de Remo, le brûlé ouvrit de grands yeux et, dans un dernier regain de force, il le repoussa et se dégagea.

— Ah, fit Remo. C'est vous, hein ? Quintanodan ?

À son nom, le prêtre se redressa péniblement. En dépit de ses atroces brûlures, de ses souffrances évidentes, son expression conservait toute son arrogance et sa cruelle autorité. Il indiqua le sommet du Bocatan, où les Mayas impressionnés contemplaient en silence les flammes de l'enfer à leurs pieds.

— Vous voulez que je vous emmène là-bas, c'est ça ? demanda Remo en faisant un geste.

Le prêtre baissa brièvement la tête.

— Pourquoi est-ce que je ferais ça ? Vous ne m'avez pas précisément traité comme votre frère bien-aimé. Sans parler de votre accueil de Cooligan.

Encore une fois, le prêtre mourant parut savoir ce que pensait Remo. Il battit rapidement des paupières, pour tenter de s'éclaircir la vue. Il perdait connaissance, c'était évident. Enfin, au prix d'un grand

effort, il s'inclina devant Remo.

— Ah, ça va, grogna Remo en le soulevant aisément dans ses bras.

Le mouvement, en dépit de toutes les précautions de Remo, dut être effroyablement douloureux. Malgré tout, le prêtre ne poussa pas un cri.

— Je suppose que vous n'allez plus faire de mal à personne, maintenant.

Les bons et les méchants, les tueurs et les saints... Dans leurs derniers instants, tous connaissaient la terreur. C'était au tour de Quintanodan, maintenant, et Remo le respectait.

Il ne méprisait pas l'homme parce qu'il était un tueur. Il en était un lui-même, après tout, et tout en sachant depuis la mort du vieux roi que Quintanodan devait mourir il lui était difficile de ressentir à présent de la haine pour lui. Il avait regardé au fond des yeux de trop d'agonisants pour haïr un ennemi qui souffrait. Toute vie était sacrée au moment où elle prenait fin.

Il porta donc le prêtre au sommet du Bocatan qui fumait au-dessus de la destruction dans la vallée. Quintanodan, couché sur le dos, fit signe au jeune Po de s'approcher de lui et l'enfant traduisit ses paroles angoissées.

— Il est écrit que la voix des dieux viendra régner sur les Mayas et vaincre leurs ennemis, dit-il. La prophétie s'est réalisée. Mon peuple est dispersé, ma tribu décimée. Mais tu ne régneras pas éternellement, car les Olmèques comprennent ce que tu ne sais pas, que le passé et l'avenir ne font qu'un. Que ce qui est florissant tombera en poussière. Que celui qui vit retournera aux cendres. Mon peuple est intelligent. Beaucoup sont morts aujourd'hui, mais d'autres ont pris la fuite pour attendre, pour se battre encore. Deux des armes des dieux nous restent. Elles sont bien cachées maintenant, mais un jour elles seront trouvées.

« Je viens vous dire ceci. Nous vous combattons un jour et, ce jour-là, nous vous battons. Jusqu'alors, nous attendrons en secret. Le nom des Olmèques ne sera plus. Mais quand notre heure viendra, votre empire deviendra de la poussière entre nos mains. Au cours de tous les âges de l'humanité, personne ne saura pourquoi la grande civilisation maya a disparu, mais vous le saurez, et les enfants de vos enfants, car je parle par la Vue et la Vue ne ment pas. Dans des siècles, les Olmèques vous vaincront, vous serez comme de la poussière au vent de la mer. »

Il se releva péniblement, des rigoles de sueur ruisselant sur ses traits défigurés. Il se tourna vers le cratère béant et récita une antique prière :

— Toutes les lunes, toutes les années, tous les jours, tous les vents suivent leurs cours et s'évanouissent.

Il leva au-dessus de sa tête ses bras noircis. Puis, les dents serrées, il plongeait dans la gueule agrandie du volcan, et mourut sans un cri.

Les Mayas au sommet du Bocatan se tournèrent vers Remo et Chiun et s'agenouillèrent. L'aube inonda le ciel de rouge, comme une vision infernale à travers la fumée et la vapeur.

L'instant parut s'éterniser. Chaque homme essayait de prendre la mesure des événements des dernières vingt-quatre heures et ne se les rappelait que vaguement, comme un grand moment dont les détails s'estompaient déjà dans le domaine de la légende. Seul Chiun restait entièrement dans le présent, courbé vers le sol, l'oreille tendue.

— Qu'est-ce que vous faites, petit père ? demanda Remo en remarquant la curieuse position du vieil Oriental.

— Emmène-les loin d'ici, dit Chiun.

— Pourquoi ?

— Tremblement de terre, murmura le vieillard.

Le petit garçon fut le premier à réagir.

— Nata-Ah ! cria-t-il et il partit en courant, en boitant aussi vite qu'il le pouvait, vers le village où dormaient les femmes et les enfants de Yaxbenhaltun.

CHAPITRE XV

Les colonnes de grès du palais s'écroulaient déjà quand Po y arriva. Remo, à l'intérieur, traînait les femmes et le personnel à l'abri tandis que Chiun et Lizzie s'efforçaient, avec les guerriers mayas, de réveiller le reste du village.

— Où est Nata-Ah ? demanda Po.

— Je ne peux pas la trouver. Elle est peut-être déjà sortie.

— Elle ne l'est pas ! Elle doit être ici ! cria le garçon.

— Écoute, j'en ai déjà plein les bras, grogna Remo en arrachant une troupe de danseuses affolées à l'éboulement de pierres. Le palais est plein et il ne va pas tarder à s'écrouler, alors ôte-toi de mon chemin.

— Je vais vous aider.

Po se rua à l'intérieur. Deux vieilles femmes, portant un monceau de vaisselle, sortaient en chancelant de la cuisine et barraient le vestibule alors que d'autres hurlaient derrière elles. Le garçon fit tomber la vaisselle de leurs mains et les poussa, faisant de la place à la ruée.

— Nata-Ah ! appela-t-il en forçant son passage à contre-courant de la foule.

Il examina les figures terrifiées qui passaient devant lui, mais la belle jeune fille n'était pas parmi elles.

Po s'enfonça dans l'intérieur du palais où les plafonds richement décorés ondulaient au rythme des grondements souterrains du séisme. Le toit allait s'effondrer d'une minute à l'autre et l'écraserait s'il ne sortait pas tout de suite. Mais Nata-Ah ? Si elle était encore là, quelque part dans une des salles ?

Il s'avança sous le plafond mouvant du salon de réception et dans le labyrinthe des vastes pièces, sans cesser de crier le nom de Nata-Ah. Mais sa voix était couverte par le vacarme des pierres tombant partout à l'extérieur.

Elle n'était pas dans sa chambre. Les autres pièces étaient désertes aussi, les portes grandes ouvertes. Seule celle de la salle du trône était fermée.

Il s'y engouffra. La jeune fille était là, assise très droite sur le trône magnifique de son grand-père.

— Nata-Ah ! Tu dois venir. Il y a du danger, dit Po dans l'ancienne langue.

— C'est la fin du monde, répondit-elle doucement. Je suis

maintenant la souveraine du monde. Je resterai ici.

— Non, Nata-Ah ! implora-t-il. J'ai tant de choses à te dire ! Ce n'est pas la fin. Ce n'est que le commencement. Moi, je viens de la fin, pas toi. Ton peuple laissera sur l'Histoire une marque qui ne sera jamais oubliée, jamais.

— Tu sais cela ?

— Oui, je le sais !

— Tu es la voix des dieux, comme l'a dit mon grand-père. Tu es comme Quintanodan. Tu as là Vue.

— Nata-Ah, ton grand-père tendait simplement un piège à Quintanodan, quand il a dit ça. Et je n'ai pas la Vue. Simplement, je viens de...

— Tu es venu avec les dieux, dit-elle, et tu partiras avec eux. Et je resterai ici, car je ne désire pas vivre sans toi.

Des larmes brillèrent dans les yeux de Nata-Ah. Po fut suffoqué. De longs moments passèrent. Dans la galerie, le plafond céda et une tonne de rochers s'abattit sur le palais écroulé, dans un fracas de tonnerre. La porte de la salle du trône s'ouvrit à la volée, en grinçant horriblement, déformée par un océan de décombres qui s'abattait derrière elle.

Po caressa la joue de Nata-Ah.

— Alors je vais rester ici avec toi. Car tu es tout ce que je veux dans cette vie. Je t'ai cherchée et suivie éternellement et maintenant que je t'ai trouvée, je veux rester à tes côtés jusqu'à mon dernier souffle.

Soudain, dans les débris, un homme apparut.

— Qu'est-ce que vous faites là ? cria Remo avec colère en saisissant les deux enfants par la main pour les traîner vers une fenêtre. Tenez bon !

Il se jeta dehors, en bondissant par-dessus des piles de maçonnerie.

Vous êtes complètement fous, tous les deux, gronda-t-il par-dessus son épaule en se précipitant vers la place. Quand tout ça sera fini, je m'en vais vous flanquer une fessée qui...

— Remo ! glapit Lizzie.

— Pas le temps !

— Mais c'est un tremblement de terre ! C'est ce qui nous a amenés ici pour commencer ! La vibration des molécules, Cooligan disait que c'était ça qui faisait fonctionner le module temporel.

Remo arracha un homme hurlant de sous un monceau de pierres.

— S'il ne suffisait que d'un tremblement de terre, pourquoi est-ce que Cooligan n'en a pas mis un à profit pour partir ?

— Parce que pendant que Cooligan était ici, *il n'y a pas eu de tremblement de terre* ! Il n'en est pas fait mention dans le livre de bord. Il n'a jamais eu cette occasion, mais nous l'avons ! Venez, insista-t-elle

en tirant Remo par le bras. Allez chercher les autres. Ce doit être maintenant !

Remo se redressa. D'un grand geste, il embrassa toute la scène autour de lui. La ville entière était en ruine. De la poussière, des plâtras recouvraient la figure des morts, dans la rue. Des centaines de petits incendies éclataient partout.

— Nous ne pouvons pas partir, Lizzie. Les gens sont encore en danger. Dans quelques minutes, quand le tremblement de terre se calmera, peut-être...

— Nous ne pouvons pas attendre qu'il se calme ! C'est la seule chance que nous aurons, vous le savez. Si le module n'a pas encore été endommagé, je veux dire. Encore quelques minutes, et le temple abritant le *Cassandra* risque d'être détruit.

— Nous devons attendre, dit obstinément Remo.

— Je n'ai pas à attendre du tout ! glapit-elle. C'est ma dernière chance de partir d'ici. Et bon Dieu, je vais la saisir !

— Toute seule ? Et si le mécanisme ne marche toujours pas ?

— C'est votre problème, déclara Lizzie.

Remo secoua la tête.

— Finalement, j'ai dû me tromper sur votre compte, ma vieille. Vous vous occupez toujours uniquement de votre propre peau, hein ?

— Vous pouvez me le reprocher ?

Remo l'examina, puis il contempla les ruines de la ville.

— Non, je ne peux pas. Je suis comme ça aussi. Pas d'attaches, pas de responsabilités. Celui qui voyage seul fait le plus de chemin.

Elle le regarda d'un air soupçonneux.

— Alors pourquoi ne venez-vous pas ?

Remo contempla l'horizon lointain, frémissant à travers les flammes.

— Parce que j'en ai assez de me détester.

— Si vous croyez que c'est ça qui va me...

— Je ne parle pas de vous. Je parle de moi. En faisant un effort pour rester impassible, elle le considéra pendant un moment puis elle tourna les talons et s'éloigna.

*

* *

— Bon, je crois que ça va pour le moment, dit Remo.

Sur la place, la plupart des décombres avaient été dégagés. Miraculeusement, il n'y avait eu que six morts. Leurs corps étaient enveloppés dans des linceuls de fortune, près des murailles de la ville. Quelqu'un s'était discrètement occupé des survivants, car aucun sans-abri n'errait dans les rues.

Le soir tombait. Pendant près de dix-huit heures, Remo et Chiun

avaient travaillé avec les Mayas pour sauver ce que l'on pouvait de la ville. Plusieurs des hommes étaient tombés d'épuisement. Po, ses pansements improvisés noirs de suie, dormait dans la cour tandis que Nata-Ah cherchait dans les maisons abandonnées de nouveaux bandages pour sa blessure.

— Le gamin nous a bien aidés, observa Chiun.

— Ouais, il a bien travaillé après sa petite crise dans le palais. Je ne crois pas que je lui donnerai la fessée, à ce petit bougre.

Chiun examinait la place avec des yeux noisette vigilants.

— Les dégâts sont moins grands que je le craignais.

— C'est sûr. Ce n'est rien qu'une bonne équipe de maçons ne pourra reconstruire en dix ou vingt ans.

Remo haussa les épaules et rit. Il était mort de fatigue, mais il savait qu'il ne pourrait pas se reposer avant d'avoir annoncé la mauvaise nouvelle qu'il avait remise à plus tard toute la journée.

— Autant vous le dire maintenant, Lizzie est partie.

— C'est trop espérer, répliqua Chiun.

— C'est vrai. Elle est partie dans le module temporel. Je crois que nous ne la reverrons jamais.

— Je ne suis pas d'accord. Cette femme est comme le malheur. Elle survient toujours au moment où on en a le moins besoin.

— Oui, eh bien, elle ne va pas survenir maintenant.

Chiun leva la main, montra du doigt et fit une grimace.

— Tourne sept fois ta langue dans ta bouche, ô clairvoyant personnage.

Arrivant du mur d'enceinte écroulé, son chemisier déchiré à l'épaule, les cheveux gris de poussière et de plâtras, Lizzie s'approcha d'eux lentement et s'assit par terre.

— D'où sortez-vous comme ça ? demanda Remo.

— J'étais en dehors de la ville. Je trouvais des logements provisoires pour les habitants. Ce n'est pas la joie non plus, dehors, mais les dégâts sont moins graves qu'ici.

Soutenue sur les coudes, elle rejeta la tête en arrière et ferma les yeux.

— C'est donc là que les habitants ont disparu.

— Elle les a aidés, *elle* ? s'exclama Chiun avec beaucoup de scepticisme.

— Ce n'est pas mon genre, je sais, murmura Lizzie en souriant amèrement.

— Et le module ? Vous l'avez essayé ?

— Oh oui. Il fonctionnait. J'ai envoyé un vase avec, à titre d'expérience. J'ai abaissé la manette. Presto. Disparition du vase... J'ai mis un mot dedans. Je pensais que Dick Diehl viendrait peut-être faire des fouilles dans le temple et le trouverait.

— Non, attendez, une seconde. Un vase ? Et vous ? Je croyais que vous retourniez chez vous ?

Elle rit, un faible rire inspiré par la fatigue accablante.

— Oui, moi aussi. Et puis j'ai pensé à vous, ici, à tous ces pauvres gens dans l'ennui, à Cooligan qui était si heureux et content de lui, tout en sachant qu'il allait mourir ici... Ah, je ne sais pas, dit-elle en se relevant lourdement. C'était un sacré moment pour se découvrir une conscience.

Remo secoua la tête.

— Merci d'être restée dans le coin.

— De rien...

Elle battit des bras et tomba.

— Qu'est-ce que c'est que ça ?

La terre trembla encore.

— Une nouvelle secousse, dit Chiun. Moins violente. Cette fois, ce sera plus facile.

Le jeune Po se releva précipitamment parmi les Mayas ensommeillés, qui clignaient des yeux et se regardaient avec stupeur en écoutant les nouveaux grondements.

— Une autre chance, murmura Lizzie. Je ne peux pas y croire. Je pensais... Vous voulez rester ? demanda-t-elle en regardant Remo. Si vous restez, je resterai aussi.

— Je ne crois pas que nous y soyons obligés, cette fois, répondit-il au grand soulagement de Lizzie. Est-ce que le module temporel marchera ?

— Je n'en sais pas plus que vous, répliqua-t-elle en courant vers le Temple de la Magie. J'ai envoyé le vase dans l'avenir et puis j'ai ramené les commandes en arrière, mais le vase n'est pas revenu.

Remo s'arrêta net.

— Pas revenu ?

— Non.

— Quelque chose ne va pas. Je ne sais pas si nous devons prendre le risque.

— Il est temps de risquer quelque chose, déclara Chiun, une main sur l'épaule de Po. J'ai passé bien assez de temps dans cet endroit et je souhaite repartir. J'irai.

— Si vous y allez, moi aussi, dit Remo.

— Personne ne va partir sans moi ! s'exclama Lizzie en riant, tout en s'efforçant de garder son équilibre sur le sol mouvant.

— D'accord, tout le monde embarque, commanda Remo quand ils arrivèrent au temple. Autant accorder encore un essai à ce truc-là.

Il aida Lizzie à pénétrer dans le module. Chiun la suivit, l'air impérieux.

— Toi aussi, bout de chou, dit Remo au jeune garçon.

Po regarda derrière lui. On entendait des pas. Nata-Ah apparut, tenant un long pansement de coton. Sa figure s'assombrit quand elle vit les nouveaux dieux s'apprêter à partir.

— Je ne peux pas y aller, dit timidement le gamin. Quelqu'un doit rester pour reconstruire la ville...

Tu dis n'importe quoi ! Ça prendra des années ! protesta Remo.

— J'ai des années devant moi. J'ai toute ma vie.

— Écoute, je ne peux pas te laisser...

— Je vous en prie, insista Po. Ma place est ici, maintenant, plus qu'elle ne l'a jamais été à mon époque. Je suis arrivé au bout de ma route. Comme mon père l'a prédit, j'ai marché avec les dieux et j'ai parlé pour eux. Maintenant, il est temps pour les dieux de s'en aller. Qu'ils laissent leur voix derrière eux.

Il traîna la jambe vers la porte du module et s'inclina devant Chiun. Nata-Ah était derrière lui.

Chiun s'approcha des deux enfants et murmura quelque chose à l'oreille de Po. Le garçon acquiesça. Puis ils saluèrent tous deux Chiun, Remo et Lizzie, avec la froide autorité de souverains.

— Entrez, je vous prie, dit à Remo le garçon d'une voix qui était davantage celle d'un homme que d'un enfant.

Remo entra.

Avec un dernier salut, Po ferma la porte et abaissa la manette.

— Adieu, mes amis ! cria-t-il.

CHAPITRE XVI

Lizzie revint à elle, l'air désespéré.

— Le journal de bord ! gémit-elle. J'ai oublié le journal de bord du commandant !

— Pas si vite. Nous sommes peut-être encore là, dit Remo et il alla ouvrir la porte.

Le Temple de la Magie était en ruine. De l'autre côté de la porte, il y avait un vase, cassé depuis peu.

— Regardez ça, dit-il en ramassant les morceaux. Il a dû rouler hors du module. Je crois que nous avons réussi.

Parmi les fragments de poterie, il y avait un petit bout de parchemin, devenu avec le temps aussi fragile que des ailes d'insecte. On distinguait encore un message presque effacé : « Je vous aime, Dick. » Remo rapporta le parchemin à Lizzie.

C'est ça que vous vouliez lui dire ?

Elle sourit.

— À la fin, c'était tout ce qu'il y avait à dire.

Dans la salle extérieure, Remo trouva l'ancienne arme à laser qu'il avait compté porter à Smith.

— Tout est exactement comme nous l'avons laissé !

— Tu crois ? dit Chiun.

Il leur fit signe de le suivre, vers l'épave de l'avion. Dans la salle réservée au chariot de feu des dieux, il y avait un espace vide. Le *Cassandra* et tout ce qui s'y rapportait avaient disparu.

— Mais... mais nous en venons à peine ! s'écria Remo.

Chiun leva un doigt sentencieux.

— Tu oublies que nous sommes partis il y a cinq mille ans. Et c'est il y a cinq mille ans que cette machine a été détruite.

— Qui a fait ça ? protesta furieusement Lizzie. Qui a pu faire une chose pareille ?

— Le seul être raisonnable parmi vous. Le jeune garçon. C'était ma dernière demande, avant que nous partions.

Remo regarda avec stupéfaction le Maître de Sinanju.

— Vous vous rendez compte de ce que vous avez fait ? De ce qui a été perdu ?

— Qu'est-ce qui a été perdu ? L'occasion pour d'autres de marcher de nouveau sur les traces de Kukulkan, d'apporter leurs manières modernes à un monde ancien ? Oh, ils viendraient avec de bonnes intentions, ces autres, tout comme nous. Et, comme nous, ils

sèmeraient la confusion et la violence dans ce pays, eux aussi. Non, Remo. C'est une erreur d'imposer notre temps à un autre. Nous avons laissé Po pour qu'il soit notre ambassadeur. Fais-lui confiance.

Ils sortirent des ruines. La jungle luxuriante était de retour, pour remplacer la place du village de Yaxbenhaltun.

Vous serez comme la poussière au vent de la mer. Remo se souvenait. La prophétie de Quintanodan s'était réalisée, la splendeur des Mayas n'était plus.

— Croyez-vous que les Olmèques ont gagné, après tout ? Qu'ils sont encore là, sous le nom de Tribus Perdues ?

— Nous ne le saurons jamais, répliqua Lizzie, en foulant les hautes herbes à l'est du temple. Il n'y a pas de volcan. Le Bocatan a disparu.

Quelque chose, par terre, attira son attention.

— Remo, venez voir.

Un rocher noirâtre, couvert de mousse, sortait de la terre, à ses pieds.

— Ce n'était pas là avant.

— Ce n'est qu'une grosse pierre.

— Non ! dit-elle avec fougue, en grattant la mousse avec ses ongles. C'est de la pierre *taillée*. Quelque chose a été construit, là. Un autre temple, peut-être ? Ou, mieux encore, un tombeau. La ville s'est peut-être réorganisée après le tremblement de terre. Ah, mon Dieu, il faut que je réunisse une équipe !

— Et votre copain Dick Diehl ? suggéra Remo. Ça l'intéresserait peut-être.

— C'est possible... Est-ce que je peux aller avec vous jusqu'à la ville la plus proche possédant un téléphone ?

Si vous le devez, répondit Chiun.

Lizzie leva les yeux vers lui. Il souriait.

*

* *

— Qu'est-ce que je vais dire à Smitty ? se lamenta Remo alors que Chiun et lui franchissaient la porte du sanatorium de Folcroft.

Sous son bras, il tenait une boîte marquée « Fragile », qui voyageait avec eux depuis Guatemala City.

— Dis-lui la vérité.

— Mais il n'y a plus de preuve. L'avion a disparu, le module temporel a disparu, le journal de bord de Cooligan a disparu.

Chiun tapota la boîte.

— Tu as le fusil.

— Ouais. Et les fleurs. J'ai apporté quelques fleurs blanches.

Smith ouvrit la boîte et fouilla dans la pile de poussière métallique verdâtre recouvrant quelques végétaux pourris.

— Qu'est-ce que c'est que ça ?

Remo regarda à l'intérieur. L'arme s'était désintégrée pendant le vol.

— C'était un fusil à laser, dit Remo en se sentant tout bête. Nous les avons trouvés, tout comme le professeur Diehl les a décrits...

— Ce n'est pas drôle, Remo, interrompit Smith de sa voix acide. Je comprends que vous ayez des raisons d'être en colère, mais ce genre de plaisanterie dépasse un peu les limites du bon goût. Cette affaire risquait d'être une question de sécurité nationale, et je suis sûr que lorsque vous serez calmé, vous comprendrez que les missions ne sont pas toutes terriblement intéressantes. Néanmoins...

— Doucement, doucement ! protesta Remo. Pas intéressantes ?

— Je fais allusion au professeur Diehl, naturellement. J'ai bien essayé de vous joindre dès que je l'ai appris ce matin mais vous étiez déjà sur le chemin du retour du Guatemala. Je ne pouvais rien faire.

— Qu'est-ce qui lui est arrivé, à Diehl ?

— Il est revenu sur ses déclarations. Il avoue qu'il a menti. La tension, à ce qu'il dit. Maintenant qu'il ne souffre plus de sa prétendue tension, il avoue qu'il y avait une certaine confusion dans son esprit, au sujet des lasers qu'il croyait avoir vus. La CIA est convaincue qu'ils n'ont jamais existé. Moi de même. Rien que quelques Indiens hostiles, sans aucun doute.

— Et les transmissions de la Croix Rouge ?

— Brouillées. Ils étaient probablement en pleine panique parce que leur hélicoptère allait s'écraser. Nous avons envoyé des équipes de secours pour ramener les corps. Votre œuvre, je suppose ? C'est vous qui les avez extraits de l'épave ?

— Tous, sauf Elizabeth Drake. Elle était vivante.

C'est ce que j'ai appris. L'équipe de secours vous a cherchés tous les deux, pendant un moment. Où étiez-vous allés, au fait ?

— Euh...

Nous avons poursuivi notre expédition d'entraînement, susurra Chiun. La jungle était idéale pour nos besoins, ô illustre empereur.

C'est bien, dit distraitement Smith tout en examinant une liasse d'imprimantes. Mmm... Vous voulez autre chose ?

— Eh bien, non, je ne vois pas, marmonna Remo.

— Alors partez. Vous ne devriez même pas être ici au sanatorium, dit sévèrement Smith.

*

* *

— Il a cru que l'arme au laser était une *blague*, fulmina Remo alors qu'ils retournaient vers le portail de Folcroft.

— Ça avait plutôt l'air d'une blague que d'une arme, dit Chiun en

riant. D'ailleurs, les empereurs écartent généralement la vérité. Autrement, la politique serait impossible à comprendre.

Un homme en sueur qui se précipitait vers le sanatorium faillit renverser Remo.

— Hé là, doucement, mon vieux !

— Pardon, dit l'homme avec un vague sourire. J'étais plutôt pressé.

— Ce n'est pas grave, dit aimablement Chiun.

L'homme regarda plus attentivement le vieil Oriental fragile en kimono jaune.

— Dites donc, je vous connais, tous les deux !

— Non, pas du tout, assura Remo.

— Mais si ! Vous ne vous souvenez pas ?

— Tirons-nous d'ici, chuchota Remo en coréen.

Les choses étant ce qu'elles étaient, ils avaient déjà laissé bien trop de témoins, au fil des années. Remo n'était pas censé exister. C'était inconcevable qu'il soit reconnu.

— Mais si, si, insista l'homme. C'était là-bas près de la base d'Edwards. Je me suis éjecté d'un F -24 en flammes et mon parachute s'est mis en torche. Vous m'avez sauvé la vie.

— Ah oui, fit Remo en se forçant à sourire nonchalamment. Eh bien oubliez tout ça, d'accord ?

— C'est ce que vous avez dit l'autre fois. Mais je vous jure, sans vous je n'aurais jamais vu mon gosse ! Tenez ! J'y pense !

Il fouilla dans ses poches et y trouva deux cigares qu'il offrit de force à Remo et à Chiun.

— C'est un garçon ! annonça-t-il fièrement. Je venais annoncer à mon père qu'il est grand-papa. Il est en traitement ici.

— Vous êtes très prévenant, dit Chiun.

— Nah ! Quand il y a des avions vides, à la base, nous pouvons nous en servir, du moment que les huiles n'en savent rien ! Dites, vous avez des gosses ?

Remo secoua la tête.

— C'est ce qu'il y a de plus merveilleux au monde. J'ai l'impression que c'est la première fois que ce vieux Mike Cooligan fait quelque chose de très bien. Bon Dieu, ce bébé-là est né pour être aviateur !

— Cooligan ? répéta Remo.

Ouais. Irlandais de vieille souche. Mon père s'appelle Kurt. C'est comme ça que nous allons baptiser le petit. Kurt Cooligan, comme son grand-papa. Le vieux va être ravi.

— Kurt Cooligan, murmura Remo d'une voix étranglée. Et il sera pilote aussi, hein ?

Il sourit faiblement.

— Le meilleur ! Moi, je vous le dis, ce gosse va connaître tous les détails de tous les chasseurs jamais construits avant qu'il ait douze ans. Il ira dans une école militaire et ensuite dans une bonne université. Harvard, peut-être, pour qu'il ait toutes les chances que je n'ai jamais eues. Merde, avec Harvard, il pourrait devenir président, s'il le voulait. Astronaute, même. Mince, écoutez-moi délirer ! Le môme n'a pas même huit jours !

L'homme éclata de rire et asséna une grande claque dans le dos de Remo.

— Euh, je ne sais pas, hasarda Remo. Aviateur, ce n'est peut-être pas une si bonne idée...

Chiun lui flanqua un bon coup de coude dans les côtes.

— Ouf, fit Remo.

— Mon compagnon veut dire que nous vous félicitons tous les deux de votre bonne fortune, mais que, malheureusement, nous devons partir.

— Bien sûr, répondit Cooligan. Dites, il va bien, votre copain ?

Il regardait avec inquiétude Remo, qui essayait de refaire le plein de l'oxygène qui avait si brusquement quitté ses poumons.

— Ce n'est pas grave, assura Chiun.

— Ça vous gênerait beaucoup de me prévenir, la prochaine fois ? se plaignit Remo quand ils furent sortis du parc de Folcroft. Je ne sais pas pourquoi vous me prenez toujours par surprise.

— Parce que tu es un homme blanc stupide et confiant.

— Je veux dire, pourquoi vous le voulez.

— Parce que ta bouche contient en général plus de choses que ton cerveau.

— Simplement, parce que je disais à ce crétin que...

— Heureusement, tu ne lui as rien dit. Si, par hasard, tes paroles avaient réussi à persuader M^r Mike Cooligan de ne pas faire de son fils un pilote, l'histoire du monde aurait pu être changée.

— Et alors ? J'entends ces conneries d'histoire du monde au point que ça me sort par les gazous. Je me fiche de l'histoire. J'ai lu le journal de Cooligan. Ce pauvre type a donné sa vie pour une mission à la con de l'Air Force qui n'est même jamais arrivée.

— Moi aussi, j'ai lu le journal. Kurt Cooligan n'a pas donné sa vie pour une mission, mais pour un monde. Et ce monde était meilleur grâce à lui. Est-ce que ça ne rend pas sa vie utile, à tes yeux ?

— Kukulcan... Ouais, probable que c'est quelque chose, de devenir un dieu.

Chiun grogna.

— Si on ne peut pas être le Maître de Sinanju, c'est acceptable.

— C'est drôle, de penser à Cooligan comme il était dans ce journal

de bord et de savoir qu'en ce moment il n'est qu'un bébé.

— C'est comme le disent les Mayas. Le passé et l'avenir ne font qu'un.

Mais ça ne tient pas debout ! Enfin quoi, si c'était vrai, vous seriez capable de prédire mon avenir, non ?

— Oh, mais je le peux, je le peux, affirma mystérieusement Chiun.

— Vous le pouvez ?

— Oui. Dans ton avenir, il y a une longue expédition d'entraînement.

— Une *quoi* ? Nous en venons !

— Tu as été inadéquat. Nous devons recommencer.

— Oh non ! protesta Remo. Plus de pôle Nord. Plus de désert. Plus de jungle, non monsieur !

— Tu vois ? Tu connais déjà les détails. Tu es né prophète, mon fils. C'est de quel côté, le nord ?

— Par là. Du côté du motel. J'ai huit pièces de vingt-cinq cents pour votre lit vibrant. Et je ferai venir le service dans les chambres.

Chiun eut l'air intéressé.

— Du canard à l'orange ?

— Je tuerai le canard moi-même s'il le faut, promit Remo.

— La télévision par câble ?

— Toute la nuit.

— Une piscine, peut-être ?

— En forme de rognon.

Chiun prit Remo dans ses bras osseux.

— Enfin, il sera toujours temps demain pour l'expédition d'entraînement. Aimerais-tu que je te récite un des poèmes Ung du grand Wang ? Il est très court, seulement six cents strophes.

Remo ravala une grimace.

— Ça me ferait grand plaisir.

Le vieil Oriental s'illumina d'un sourire béat.

— Parfois, Remo, tu n'es pas si mauvais, pour un blanc.

ÉPILOGUE

LOS ANGELES TIMES

Progreso, Guatemala (API)

Les professeurs Elizabeth et Richard Diehl, tous deux archéologues à UCLA, viennent de découvrir ce qui est sans doute le plus ancien tombeau intact du monde occidental.

Datant du troisième millénaire av. J. -C., c'est la tombe d'un des premiers rois de la période classique de l'ancienne civilisation maya.

Portant le simple nom de Po, l'occupant de ce mausolée était appelé le Roi Boiteux. D'après les inscriptions relevées sur son sarcophage, le roi Po a fait de l'empire maya la société avancée que l'on sait, au point qu'il était nommé par son peuple « la voix des dieux ». À côté des restes du roi a été découvert le sarcophage de son unique femme, la belle et juste reine Nata-Ah.

Sur les murs du tombeau, les archéologues ont trouvé de nombreux objets et sculptures inestimables, dont une magnifique statue du dieu blanc Kukulcan, décoré des plumes et des serpents traditionnels que l'on voit sur toutes les représentations de la divinité maya.

Deux autres statues, également découvertes dans le tombeau, sont actuellement le sujet de nombreuses spéculations dans les milieux scientifiques et archéologiques. Jamais trouvées précédemment dans des fouilles mayas, ces statues représentent deux êtres humains de sexe masculin. L'un est un vieil homme au type manifestement oriental. L'autre, plus jeune, était probablement un guerrier. Les traits ne retiennent pas l'attention et le seul signe particulier serait des poignets anormalement épais.

Le livre copié pour cette édition numérique
a été :

*Achevé d'imprimer en septembre 1986
sur les presses de l'Imprimerie Bussière
à Saint-Amand (Cher)*

— N° d'Édition : 11515. —

N° d'impression : 2077

Dépôt légal : octobre 1986

Imprimé en France